

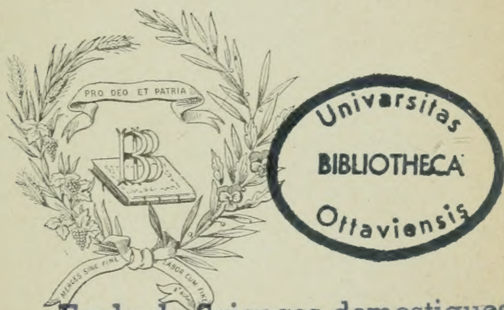
LE FÉMINISME

DE

TOUS LES TEMPS

M. MARYAN & G. BÉAL

LE FÉMINISME DE Tous les Temps



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

PRÉFACE

Le féminisme! Mot qui a fait fortune, et qu'ont inscrit sur leur drapeau ceux qui revendiquent haut et fort pour la femme des droits égaux à ceux de l'homme.

Ce n'est point sous cette orgueilleuse bannière que nous nous rangeons. Prenant le mot de féminisme dans un sens à la fois plus restreint et plus large, nous regardons la femme au point de vue de sa mission providentielle, qui la veut épouse, mère, éducatrice, reine du foyer domestique, gardienne de son bonheur. Hors de là, elle n'a qu'un rôle d'exception, et en voyant aujourd'hui tant de systèmes, tant de programmes compliqués, tant de revendications qui tendent à arracher les femmes du centre où la vie les appelle à demeurer, pour en faire des « non classées », des malheureuses, par conséquent, on

se demande si ceux qui sont à la tête du mouvement moderne ont seulement songé au principe élémentaire qui veut que l'on forme les êtres pour le rôle qu'ils sont appelés à jouer.

Ce rôle, pour les femmes, est assez beau, assez étendu pour qu'il leur suffise, et qu'elles n'ambitionnent rien au-delà ; car, dit Fénelon, « n'ont-elles pas à remplir des devoirs qui sont les fondements de la vie humaine? »

Leur rappeler ces devoirs, les y préparer par l'éducation qui convient à leurs facultés ; mettre à la portée de toutes des observations d'expérience, quelques moyens pratiques qui pourront aider au rôle d'éducatrice, tel est le but de ces pages. Nées de causeries familières, elles sont la réponse à ceux qui ont bien voulu les demander aux auteurs de « En soi et autour de soi » et du « Fond et de la forme » heureuses, si elles peuvent réaliser le bien qu'elles en espèrent.

Dans un but d'ordre et de clarté, ces causeries ont été classées sous quelques grandes lignes générales qui n'ont rien de rigoureux, mais qui permettront de se retrouver plus facilement à travers des sujets très variés.

M. MARYAN ET G. BÉAL.

LE FÉMINISME DE TOUS LES TEMPS

Féminisme.

SIGNIFICATION MODERNE DE CE MOT

Les mots sont une bien étrange chose. Qu'est en lui-même ce mot de féminisme, sinon une dérivation de féminin, de femme? Et cependant, il signifie aujourd'hui toute autre chose. Les féministes sont des femmes qui prétendent participer à la science, aux emplois, à l'influence, au mode d'existence des hommes, — ou des hommes qui veulent faire accorder aux femmes tous ces prétendus avantages. C'est-à-dire que les unes aspirent à abandonner leur rôle naturel, et que les autres les y aident de tout leur pouvoir.

J'ignore ce que gagnera le sexe fort à trouver en face de lui partout, excepté au foyer, les

femmes qu'il aura détournées de leur voie. Mais je sais ce que perdra la femme à cette renonciation et à cette usurpation. A ses devoirs sont liés ses privilèges ; si elle délaisse les uns, elle perdra les autres. La femme masculine est une sorte de phénomène, et détourne d'elle toute sympathie. Quelles femmes ont été plus viriles, plus fortes et plus... odieuses que les Spartiates ? Et si une auréole s'attache encore à la matrone romaine, n'est-ce pas parce qu'elle gardait l'honneur du foyer, et formait des hommes qu'elle pouvait, dans sa juste fierté, appeler ses joyaux ?

Jamais plus qu'au moyen âge le culte et le respect de la femme ne furent poussés jusqu'à l'excès. Elle exerça une influence sans pareille ; elle ne la dut pas, cependant, à sa science, qui était nulle, mais aux vertus et aux charmes qu'elle sut déployer.

L'éducation actuelle, qui tend à faire des femmes les rivales des hommes, n'accroîtra pas leur influence ; on luttera contre elles, et l'on essaiera de les rejeter dans l'ombre dont on les a imprudemment fait sortir ; mais elles perdront leur charme en délaissant tout ce qui caractérisait leur sexe.

MÊMES DROITS

« Mais enfin, la femme est l'égale de l'homme, et elle a droit au même degré d'instruction ! »

C'est là ce que disait, non sans indignation, une de mes jeunes amies qui, remarquablement intelligente, et se jouant des complications de l'éducation moderne, se révoltait de l'entendre discuter.

L'égale de l'homme? Oh! sans doute! Ce n'est pas moi qui ravalerai mon sexe, et quant à ses droits, je suis prête à revendiquer tous ceux qui peuvent lui être utiles.

Dieu a certainement créé le cerveau de la femme égal à celui de l'homme. Il l'a faite son aide, sa compagne, et non sa servante. Or, pour être une aide, il faut qu'elle le complète ; elle a donc avec lui une égalité de compensation plutôt qu'une parité absolue. Pas de différences entre leurs âmes, mais des diversités (ce qui ne veut pas dire de l'infériorité), dans l'exercice des organes qui desservent ces âmes.

D'ailleurs, la chute originelle est venue trou-

bler profondément l'ordre primitif. La femme, d'ailleurs dépendante dans le plan divin, n'est point devenue inférieure ; mais les conditions de l'existence nouvelle et déchue, et les particularités du châtiment de l'homme et de la femme ont modifié, non leur mission, mais leur genre de vie.

A l'homme il a été dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Cette parole contenait en germe toutes les peines du travail : effort, étude, fatigue, dépense d'énergie, soucis, angoisses de la responsabilité. A la femme ont été dévolus des travaux et des peines renfermés dans les limites du foyer : l'obéissance au mari, les préoccupations, les souffrances maternelles.

Dès lors, chacun a suivi sa voie, l'homme travaillant, la femme se dévouant et souffrant ; lui, chef de famille, maître au foyer, elle, épouse et mère, — ces tâches comprenant encore des joies, avec cette bénédiction dont l'humanité, dit l'Eglise, n'a été privée ni par la chute, ni par le déluge, mais comprenant toutes les peines prononcées contre les prévaricateurs. La femme manquerait à sa mission et échapperait à sa part de châtiment en usurpant le rôle de l'homme et en délaissant sa propre tâche.

*
* *

L'homme et la femme ont des facultés qui dominent en des sens divers. Egaux en noblesse et en dignité, destinés à la même fin, ils ont juste autant d'harmonies et de dissemblances qu'il leur en faut, ainsi que nous le disions, pour s'aider et se compléter. Je ne vois pas pourquoi il en coûterait à la femme de reconnaître chez l'homme, dont les organes sont de bonne heure rompus au travail et à l'étude, une intelligence plus précise ou plus positive, et plus capable d'application, une logique plus serrée, même une faculté de compréhension plus puissante en certaines matières, alors qu'elle possède en compensation une pénétration plus vive, un sens plus fin, qui, non seulement suppléent chez elle au raisonnement, mais le devancent souvent, — une imagination plus développée, et une puissance d'aimer plus intense. Ce qui la fait différer ne tient pas à une infériorité, mais, je le répète, à l'application en des sens divers de facultés devant concourir à une mission différente.

*
* *

C'est donc convenu, reconnu, ma chère petite amie ; nous sommes les égales de ce sexe que

quelques-unes ont la trop grande modestie de jalouser. Vous en concluez que nous avons les mêmes droits. Ici, il faut s'entendre. Un être libre a toujours la faculté d'agir à sa guise, sous sa propre responsabilité ; mais un être raisonnable n'use de sa liberté que pour le bien qui lui est propre. Acquérir des connaissances qui, n'étant pas appropriées à notre mission, resteront stériles en nous, c'est user inutilement d'un droit que, dans un sens, personne ne songe à contester.

« La science des femmes comme celle des hommes, dit Fénelon, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions. La différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. »

« L'éducation, écrit le docteur Rochard dans un livre qui a la double sanction de l'hygiéniste et du lettré (1), a pour but de développer les facultés morales et physiques de l'enfant, de manière à le rendre propre à la mission qui lui incombera dans le cours de son existence. C'est la préparation à la vie.

« Elle doit, par conséquent, varier avec la situation sociale des individus, et cela s'applique également aux deux sexes. »

(1) L'Education des Filles.

Les femmes qui comprennent leur mission et qui, douées de sagesse, sentent l'obligation d'y appliquer leurs facultés, se garderont donc de dévier du but, et rapporteront tout ce qu'elles doivent acquérir à l'accomplissement de la tâche qu'elles ont reçue de Dieu même.

*
* *

Ce qui a été le plus négligé, le plus oublié dans les méthodes nouvelles qui passionnent en des sens contraires toute notre génération, c'est justement, à mon avis, cette mission, cette tâche.

Quelle est-elle ? Sauf des exceptions très rares et surnaturellement hautes, c'est d'être épouse et mère, à moins qu'elle ne soit éducatrice ou sœur de charité, ce qui n'est qu'une maternité plus étendue.

Comme femme et mère, — ce qui est le lot de la très grande majorité, ce pour quoi, par conséquent, il faut former les jeunes filles, quelles sont les qualités qui lui sont indispensables?

Elle doit charmer, plaire, rendre le foyer agréable, en être l'âme.

Elle doit posséder le dévouement, l'abnégation, la bonté, la force morale qui la rendront capable d'élever ses enfants, et de porter avec

son mari le fardeau souvent très lourd de l'existence.

Elever des enfants, rendre heureux un mari, exercer une influence salutaire autour d'elle, voilà ses devoirs.

Or, les droits et les devoirs doivent toujours avoir une intime corrélation. Il faudrait donc examiner à quels devoirs répondent les droits dont notre société prétend douer les femmes, et voir si, au lieu de faciliter ces devoirs, ils ne viennent pas plutôt les entraîner et les stériliser.



Il y a dans l'être humain trois grandes facultés susceptibles d'éducation : l'intelligence, la volonté, la sensibilité. Qu'en font les méthodes modernes ? Dans quelle mesure l'emportent-elles sur les errements d'autrefois ? En quoi dépassent-elles le but ?

Nous ne saurions répéter que nous n'avons pas ici la prétention de faire un traité, pas même un livre, mais de causer entre mères, entre éducatrices, des questions qui nous tiennent si naturellement à cœur.

LA RELIGION A PRATIQUÉ LE VÉRITABLE FÉMINISME

Ce n'est cependant pas notre époque qui a inventé l'émancipation de l'esprit féminin. Il doit à la religion son premier essor, parce que, la première, elle a proclamé et établi l'égalité entre l'homme et la femme.

Les femmes de la Bible étaient entourées de respect, vénérées pour leurs vertus. On ne méconnaissait en elles aucun des dons qu'elles avaient reçus ; mères tendres comme Rachel, qui est louée à travers les générations pour la fidélité de sa douleur, prophétesses comme Déborah, libératrices comme Judith ou Esther, on compte parmi elles les types les plus hauts et les plus divers. Certaines religions païennes gardèrent à travers leurs erreurs le culte de la vierge ; les prêtresses, les vestales, les druidesses, formèrent au moins des exceptions dans le triste mépris où était tombée la femme. Mais il appartenait au christianisme de relever cette portion tombée et dédaignée de l'humanité. En donnant à une femme le nom de Mère, Dieu rendit à toutes les femmes le prestige de leur mission.

L'ÉGLISE ET LA FEMME

Dès lors, nous voyons la femme tendrement honorée. Elle monte sur les autels. Le nom des martyres et des vierges est prononcé au moment le plus auguste du sacrifice; les veuves sont chargées par l'Eglise naissante de répandre ses aumônes; les actes d'une Perpétue deviennent une des pages les plus vénérées de ses martyrologes.

Un des premiers Pères, Clément d'Alexandrie, se faisant l'écho de son siècle, glorifie la femme et l'appelle au banquet de la science ; dans un de ses ouvrages, il énumère les femmes grecques qui se sont occupées de philosophie, et semble donner leurs labeurs en exemple.

« Les filles de Diodore, dit-il, excellaient dans la dialectique... Plusieurs femmes suivaient les cours de Platon ; les leçons d'Aspasie ne furent pas inutiles à Socrate, et je ne compte pas les femmes qui ont excellé dans la poésie et la peinture. »

Et, voulant aux chrétiennes toutes les gran-

deurs, il conclut que « l'étude de la philosophie est donc un devoir pour les femmes comme pour les hommes ».

Or, Clément d'Alexandrie, comme les anciens, entendait par philosophie l'étude de toutes les sciences comme la pratique de toutes les vertus.

C'est ainsi, encore, que la glorieuse Catherine d'Alexandrie comprenait ce mot lorsqu'elle disait devant ses bourreaux :

« Je me suis exercée dans toutes les parties « de la rhétorique, de la philosophie, de la géo« métrie et des autres sciences. »

Il faut lire les lettres de saint Jérôme pour constater à quelle culture était parvenue la femme dans cette société romaine, déjà profondément christianisée. Ses lettres, ses conseils, ses avis, ont cette particularité curieuse qu'il peint tour à tour la vierge, l'épouse, la veuve, la religieuse, telles que les avaient déjà pétries trois siècles de foi.

Et quels types merveilleux de pureté, de tendresse, de maternité, de dévouement, de noble intelligence, de science religieuse, d'avidité de connaître, il fait passer devant nos yeux ! C'est Marcella avec sa communauté de l'Aventin, étudiant l'Ecriture sous la direction de Jérôme.

C'est Paula, la veuve, la mère par excellence, qui aimait et pleurait à l'excès, qui se dépouillait pour les pauvres, et qui, malgré ses oraisons et ses œuvres de charité, trouvait des heures sans nombre à consacrer à l'étude, et se jouait des difficultés de l'hébreu. C'est Eustochium, sa fille, l'émule de ses travaux comme de ses vertus ; — c'est Laeta, sa belle-fille, qui demandait au saint déjà avancé en âge un traité d'éducation pour sa fille, la petite Paula, et à qui nous sommes ainsi redevables des pages à la fois austères et tendres, charmantes et naïves tombées de la plume du vieil athlète.

Et pourrions-nous ne pas nommer ici Monique, cette épouse modèle, cette mère incomparable, à qui nous devons le grand Augustin ? Si vraiment femme qu'elle fût, elle avait nourri son esprit d'une si vivifiante doctrine qu'elle se mêlait parfois aux conférences d'Augustin et de ses amis, et leur arrachait des cris d'admiration.

« Un jour, elle entra dans la chambre de son fils au moment où l'on traitait de profondes questions : elle demande le sujet de la conversation. Saint Augustin prie le secrétaire de relater l'incident. — Comment ! dit sainte Monique, mais jamais vous n'avez vu des femmes intro-

duites en ces sortes de discussions. — Je méprise le jugement des orgueilleux et des sots, reprend saint Augustin; soyez sûre, ma mère, que plusieurs seront enchantés d'apprendre que vous faites de la philosophie avec moi (1). »

Lorsqu'Augustin, après sa conversion, se retira avec quelques amis et quelques disciples d'élite aux environs de Milan, dans cette villa de Cassiacum dont le souvenir est consacré par ces immortelles conférences, Monique était là encore, mêlant aux discussions des paroles si lumineuses que « tous les assistants », dit Augustin, « oubliant son sexe, croyaient entendre quelque grand homme assis au milieu d'eux ». Il s'émeut un jour de tendresse et d'admiration, en s'écriant « qu'elle a touché un des sommets de la philosophie, et s'est rencontrée avec Cicéron ».

Ce même siècle vit Thérasia aux côtés de Paulin ; sainte et intelligente, elle fut la digne et brillante épouse d'un saint, le plus célèbre des disciples d'Ausone. Et un peu plus tard, la femme de Boëce, Elpicia, composait des hymnes adoptées par la liturgie romaine.

(1) Mgr Bougaud. — *Vie de sainte Monique.* Citation de saint Augustin.

Lorsque les invasions des barbares, qui devaient changer la surface du monde, le troublèrent d'abord assez profondément pour lui donner un aspect de chaos, il y eut encore des femmes qui, sous la protection de l'Eglise, conservèrent une haute culture intellectuelle.

Dans son étude magistrale sur les religieuses anglo-saxonnes, Montalembert note en passant que ce fut chez nous, dans la patrie de la reine Berthe, de la première reine chrétienne des Anglo-Saxons, que vinrent se former les premières religieuses d'Angleterre. La France fut donc leur berceau.

Elles eurent ceci de remarquable, en dehors de leurs vertus et de l'influence civilisatrice qu'elles exercèrent sur les mœurs, qu'elles interprétaient surtout par l'étude l'obligation du travail qui leur était imposée : sans négliger les occupations propres à leur sexe, dans lesquelles elles avaient acquis une grande réputation, elles transcrivaient les manuscrits, les enluminaient, lisaient et étudiaient les Livres saints, les Pères de l'Eglise, et même les auteurs classiques. Toutes, ou à peu près toutes, devaient savoir le latin. Elles s'écrivaient dans cette langue de couvent en couvent ; quelques-unes savaient le grec... Ainsi se formèrent ces reli-

gieuses instruites qui écrivaient à saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, et transcrivaient pour lui les ouvrages dont il avait besoin. La correspondance du saint révèle l'intensité de ce mouvement intellectuel. Sainte Lioba, qui partagea ses missions, était poète, et Boniface l'aimait, dit son biographe, *à cause de la sûreté de son érudition*.

Saint Aldhelm appelait les religieuses de Barking : « Chères écolières du Christ. »

Adélaïde de Luxembourg, abbessse de Vilitch, entretenait des écoles ; elle louait et caressait les petites filles qui répondaient exactement à leur maîtresse de grammaire.

Sainte Hilda, abbesse de Whitby, était aussi savante que vertueuse. Elle gouverna un monastère de vierges et un de religieux, qui devint un séminaire de missionnaires, et même d'évêques. Elle tira de l'obscurité un des bouviers de son monastère, nommé Ceadmon, en qui elle reconnut des dons tout divins pour chanter en vers les louanges de Dieu. Sous sa conduite, il devint moine, saint et poète. Taine a traduit ses chants sur la création, qui inspirèrent peut-être Milton (1).

(1) MONTALEMBERT. — *Les Moines d'Occident*.

La Gaule aussi abritait dans ses abbayes des femmes éclairées, avides de savoir, et fidèles à conserver la flamme à demi éteinte de la science. Nous voyons une de nos reines, sainte Radegonde, recueillir dans son monastère de Poitiers un des derniers poètes romains, Fortunat, et le charger d'instruire ses religieuses. Dans leur *Histoire littéraire de la France*, les Bénédictins rendent hommage à l'une de ses filles, Baudonovia, dont les écrits sont arrivés jusqu'à nous.

Sainte Aure, fille spirituelle de saint Eloi, fut célèbre en son temps. Bertile, religieuse de Chelles, attirait au VIe siècle, par ses leçons sur l'Ecriture, un nombre considérable d'auditeurs.

Cécile, abbesse d'un monastère de Caen, Emma, abbesse de St-Amand, ont encore honoré notre pays. Herrade étonnait son siècle par ses travaux cosmologiques.

Sainte Hildegarde a laissé à l'Allemagne des œuvres qui, au XIIe siècle, devançaient de beaucoup la science de son temps. Le Père Gratry, dans sa Logique, cite tout au long une page merveilleuse de sainte Elisabeth de Henawge.

Et sans continuer une énumération qui serait trop longue, nommons sainte Catherine de Sienne qui, dit Ozanam, partage la gloire des

grands écrivains, sainte Brigitte, sainte Gertrude, sainte Catherine de Bologne, qui écrivait des traités savants, peignait d'admirables miniatures, composait des chants sacrés, et inventait même les instruments qui lui servaient à les exécuter, enfin, sainte Thérèse qui, douée de génie, est un des premiers écrivains de l'Espagne, qui n'a pas seulement écrit de merveilleux livres mystiques, mais encore des récits de fondations et des lettres ravissantes.

LES CHRÉTIENNES DANS LE MONDE

Dira-t-on encore que l'Eglise encourageait seulement chez les femmes les études religieuses? Nous pensons avoir prouvé le contraire en montrant que nombre de ses saintes ont cultivé la poésie, les sciences naturelles, la philosophie, la grammaire, les langues anciennes et modernes.

C'est encore sous son inspiration qu'à travers les siècles troublés et orageux les femmes eurent part à l'instruction. Alcuin et ses compagnons ne bornaient pas leurs leçons aux fils de Charlemagne et de ses seigneurs : sa sœur, sa femme, ses filles, Gisèle et Richtrude, suivaient avec

avidité leurs cours de grammaire, de rhétorique et de philosophie.

Les filles du peuple elles-mêmes n'étaient pas privées de ces avantages : selon le vœu de l'empereur, Théodulphe, évêque d'Orléans, instituait dans les villes et les villages de son diocèse des écoles pour les fils et les filles des artisans et des paysans, et formait des prêtres à cet enseignement populaire.

Même dans les siècles les plus obscurs, les écoles religieuses subsistèrent, et il y eut des femmes s'essayant au savoir et à la poésie. Dès le XII[e] siècle, on voit croître leur nombre. C'est Helena Cornaro, reçue docteur à Padoue, c'est Christine de Pisan, écrivant la *Cité des Dames*, réfutant ceux qui prétendent interdire l'instruction aux femmes, et citant à l'appui de sa thèse cette poétique Novelle, fille d'un canoniste de Bologne, qui, à l'occasion, le remplaçait en chaire, mais avait soin de cacher son visage « derrière une petite courtine », de peur que sa beauté « n'empeschât la pensée des escoutants ». (1)

Aussi large, dans le vrai sens du mot, que nos féministes, la religion reconnaît les voies extraordinaires, mais à la condition que les talents y répondent, et que la mission les exige. C'est

(1) MGR DUPANLOUP. — *Lettres sur l'Education des Filles.*

ainsi qu'elle a soutenu et inspiré « une Pulchérie qui, à quinze ans, gouvernait l'empire d'Orient,... une Irène relevant un instant le trône de Constantinople, une Anne Comnène qui, trahie par l'incapacité de son mari auquel elle était sur le point d'assurer la couronne, achève sa noble vie dans la retraite et l'étude (1) ».

Et que dire d'une Clotilde, « qui prépare les destinées catholiques de la France, d'une Bathilde, qui eût affermi, peut-être pour des siècles, la royauté mérovingienne, sans la faiblesse de son fils et l'ingratitude du tyrannique et sanguinaire Ebroïn ? Plus tard, n'est-ce pas Blanche de Castille qui a doté la France du plus saint et, je ne crains pas de le dire, du plus grand de ses rois après Charlemagne, en le formant dès sa jeunesse, et en l'aidant toute sa vie à soutenir l'éclat de sa noble couronne ?... Sainte Hedwige civilise la Pologne ; une seconde Hedwige convertit au XIVe siècle Jagellon et la Lithuanie, et sainte Adélaïde reçoit à la fois le témoignage de l'histoire et celui de l'Eglise... Mathilde de Toscane, surnommée la grande Comtesse et la grande Italienne, défend avec gloire contre les Empereurs d'Allemagne la cause de la papauté et la liberté de l'Italie... Elisabeth de

(1) MGR DUPANLOUP. — *Lettres sur l'Education des filles.*

Portugal laissa la renommée d'une pacificatrice des peuples... En Espagne, la grande Isabelle sut inspirer son époux sans prétendre l'effacer, et la reconnaissance des peuples lui décernera toujours la principale part de gloire dans l'expulsion des Maures et dans les découvertes de Christophe Colomb, qu'elle voulut croire et armer, en dépit de tous les dédains du temps (1) ».

Et si nous ne parlons pas de notre plus pure gloire française, de notre chère Jeanne d'Arc, c'est que sa mission, inspirée directement de Dieu, n'a rien emprunté aux ressources humaines, ni à aucun genre d'éducation intellectuelle.

Tout ce génie déployé, ces glorieux rôles remplis, ne supposent-ils pas des lumières, de la culture, le développement large, indéfini de toutes les facultés de la femme ?

« Au XVII[e] siècle, dit encore Mgr Dupauloup, quelle pléiade de talents et de vertus ! Et d'abord la Mère de Chaugy : quel charmant écrivain au commencement du grand siècle français !... Et comment oublier Marie de Mortemart, l'illustre abbesse de Fontevrault, qui étudiait les Pères et traduisait Platon ! »

(1) Mgr Dupanloup. — *Lettres sur l'Education des filles.*

QUESTION RÉTABLIE

Je ne prétends pas faire un cours d'histoire. Je voulais seulement répondre en passant à ceux qui attribuent à nos contemporains le bienfait de l'instruction féminine. Lorsqu'elle s'affaiblit, la faute en fut au malheur des temps, aux bouleversements d'une société qui cherchait sa forme définitive, au défaut de sécurité, à la rudesse des mœurs que la religion n'avait pas encore assouplies. L'ignorance, en ces temps troublés, était à peu près aussi répandue chez les hommes que chez les femmes. Lorsque le niveau se releva chez les uns, il monta chez les autres.

Quand Fénelon composait son admirable traité, et Mme de Maintenon ses Lettres et ses Entretiens, qui seront toujours actuels, — quand les la Fayette, les Sévigné, les Coulanges, non seulement écrivaient leurs lettres délicieuses, mais encore nourrissaient leur esprit des plus fortes lectures dans une société où elles n'étaient nullement des exceptions, on ne peut s'empêcher d'établir des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage de nos contemporaines.

Le XVIIIe siècle s'occupa beaucoup des femmes, mais non de leur formation morale ni de leur mission. La curiosité de l'esprit devint trop souvent du dévergondage, et la passion du bel esprit, le désir de plaire, l'absence de principes, surtout, eurent une influence néfaste sur les mœurs, sur le foyer. Dieu était absent de ces vies et de ces éducations.

Certes la Révolution amena un désordre inévitable dans l'éducation des femmes. Les couvents étaient fermés ; on songeait plus à conserver sa vie qu'à cultiver son esprit. Aussi répète-t-on communément que les femmes de la fin du siècle dernier et de la première moitié de ce siècle furent terriblement ignorantes.

Peut-être cette ignorance était-elle moins profonde et moins répandue qu'on ne le croit ; maintes archives de famille démontrent qu'avant et après 1789 il existait parmi la noblesse de province, et même dans la bourgeoisie, nombre de femmes instruites, non à la façon d'aujourd'hui, mais douées de jugement, aimant à lire, sachant élever leurs enfants, gérer au besoin leur fortune, écrivant souvent des lettres charmantes, et inspirant à leur foyer un respect, une vénération que ne connaissent pas les mères de nos jours.

Cependant, on a accusé les autorités de ces

derniers siècles en matière d'éducation, non seulement de faire une part trop étroite à la culture intellectuelle, mais de la réserver uniquement aux filles de la noblesse. On cite avec affectation ce mot de Mme de Maintenon qui, ayant énoncé le programme de Saint-Cyr, ajoutait : « Pour les bourgeoises, tout cela est inu-« tile, il suffit de leur faire réciter leur caté-« chisme, de leur apprendre à lire et à écrire. » Cette citation est tronquée ; elle s'applique à la très modeste bourgeoisie, et même au petit commerce, à un milieu où il y avait inconvénient à placer une femme instruite près d'un mari ignorant. « Il ne leur faut ni vers ni conversations, » dit-elle ; « il n'est point question de leur orner l'esprit. Prêchez-leur les devoirs de la famille,... la modestie avec ceux qui viennent acheter, la bonne foi dans le commerce ; qu'elles donnent de bons conseils et de bons exemples ». Ces dernières paroles supposent une assez haute éducation d'âme, cette éducation qui devait être la même pour toutes. Et plût au ciel qu'on se bornât aujourd'hui à ce programme restreint vis-à-vis d'une certaine catégorie d'écolières ; on verrait moins de déclassées, moins d'infortunes, de mécontentement et d'envie.

Et ce qui prouve que Mme de Maintenon, qui

représentait les esprits larges et éclairés de son temps, ne prétendait pas monopoliser l'instruction en faveur de la noblesse, c'est une question adressée à Mlle d'Andrieux : « Quelle aimeriez-vous mieux d'une demoiselle (noble) élevée dans son village, grossière, rustaude, maussade et ignorante, faute d'éducation, ou d'une fille d'une de ces bonnes maisons bourgeoises de Paris, sans naissance, mais qui, ayant du bien, a été bien élevée ? » Naturellement, elle loue Mlle d'Andrieux de préférer la bourgeoise.

Non classées.

Je ne prétends pas, toutefois, que l'instruction ait toujours été aussi répandue qu'elle l'est à notre époque. Je ne méconnais pas non plus le sentiment louable qui en a inspiré la diffusion. Il y a eu de généreuses impulsions ; seulement on a trop souvent négligé une condition indispensable : la proportion entre l'instruction donnée et le rôle, les devoirs de celles qui la reçoivent. Or, il est évident qu'on a dépassé le but, et des hommes de valeur, dont le témoignage n'est pas suspect, commencent à le reconnaître aujourd'hui.

Il est inutile de s'étendre ici sur la dose exagérée d'instruction donnée aux jeunes filles du peuple, et du déclassement général qu'elle a amené. Chacun peut s'effrayer justement d'un état social dans lequel on a détourné des professions manuelles un nombre incalculable de jeunes filles, qui a éveillé en elles des besoins in-

tellectuels forcément inassouvis, des ambitions vouées aux désappointements, et qui, en les rendant impropres aux labeurs vulgaires, les a jetées dans une misère effroyable, et livrées aux pires tentations.

Dans un récent ouvrage, intitulé : *Salaires et misères de femmes*, le comte d'Haussonville met à nu cette plaie de notre époque, et insiste sur l'erreur fondamentale du féminisme, tel qu'il est compris actuellement, et qui prétend justement attribuer à toutes les femmes la même formation aussi bien que les mêmes droits. Il déplore pour les ouvrières, les travailleuses, l'insuffisance des salaires ; mais il déplore plus encore le courant qui écarte de ces salaires mêmes, si modestes qu'ils soient, et qui jette sur le pavé, dans l'attente problématique d'un emploi, toutes celles auxquelles leur instruction a inspiré une ambition plus exigeante. M. d'Haussonville a trouvé, pour les désigner, une appellation très juste : *les non classées*. Et les chiffres sont de nature à faire réfléchir les économistes. Parmi les emplois auxquels permet d'assurer le diplôme, obtenu aujourd'hui par une foule de filles de paysans ou d'ouvriers, il y a depuis un an ou dix-huit mois :

Ministère de l'instruction publique : des

demandes si nombreuses qu'on a dû en éliminer plus de 7000. Sur les 1014 conservées, 193 emplois ont été donnés dans les écoles de filles de la Seine ; les autres candidates devront attendre une moyenne de 5 ans.

Postes, télégraphes et téléphones : 5000 demandes pour 200 places.

Banque de France : 6000 demandes pour 20 à 25 places par an.

Comptoir d'escompte : 417 demandes, 25 places.

Tous ces emplois exigent un stage de 18 mois comme auxiliaire, avec 65 à 120 jours de rétribution dans l'année.

Ceci n'est qu'un aperçu des résultats fatals de l'extension du brevet.

Mais, nous bornant au milieu auquel nous adressons cette causerie, examinons si l'éducation, telle qu'on l'entend actuellement, et dont le principal objectif est de rendre les femmes aptes à l'indépendance, convient véritablement à leur nature et à leur mission.

Les diplômes.

Le rôle de la femme est au foyer, c'est incontestable. Tout ce qui l'en éloigne est nuisible à sa mission, à ses véritables devoirs. Le profit même qu'elle peut retirer d'occupations extérieures est neutralisé en partie par le surcroît de dépenses et le coulage occasionnés par son absence de la maison, sans parler du préjudice moauséal rc à ses enfants.

Qu'une femme non mariée soit forcée de gagner sa vie, qu'une mère de famille soit contrainte, par des circonstances quelconques, d'exercer un emploi ou de donner des leçons, ce sont là des circonstances exceptionnelles. L'enseignement est, en ce cas, ce qui convient le plus communément aux femmes, parce qu'il rentre dans l'ordre de leur nature, de leur mission, et qu'il est, nous l'avons déjà dit, une maternité plus étendue.

Mais, bien qu'il faille alors sacrifier aux exi-

gences universitaires, il n'en est pas moins vrai que ces exigences sont exagérées et faussées ; on a toujours le droit de déplorer ce qu'elles contiennent d'erreurs, et l'on peut y faire contrepoids, d'une part en n'en prenant que l'indispensable, de l'autre en insistant sur la formation que leurs programmes sont impuissants à réaliser.

Ici se pose, pour les mères de famille, une question très importante. Sauf le cas où une jeune fille est destinée à enseigner, ou obligée de prévoir, pour l'avenir, la nécessité d'un travail nécessitant un diplôme, est-il désirable de viser à obtenir ce diplôme ?

Notre avis est absolument négatif, et il n'est pas, je crois, d'institutrice sérieusement préoccupée du but de l'éducation et de la véritable question féminine, qui ne déplore l'engouement des parents pour ces examens dont le programme, à la fois insuffisant et surchargé d'inutilités pour le brevet simple, est beaucoup trop considérable et scientifique pour le brevet supérieur. Le diplôme du premier degré confère le droit d'enseigner ; mais c'est là son unique avantage contre une multitude d'inconvénients.

En effet, encombré de détails superflus, que critiquent tous les professeurs intelligents, il

permet l'ignorance sur des matières qu'il est presque honteux à une femme d'ignorer. C'est surtout un exercice de mémoire. Pour y préparer les jeunes filles, il faut supprimer ou suspendre des enseignements mille fois plus intéressants et plus fructueux.

Le diplôme supérieur comprend, en dehors des matières de l'enseignement primaire : 1° l'arithmétique appliquée ; 2° les éléments du calcul algébrique et de la géométrie ; 3° les règles de la comptabilité usuelle et de la tenue des livres ; 4° la physique et les sciences naturelles applicables à l'agriculture, à l'industrie et à l'hygiène ; 5° le dessin géométrique, le dessin d'ornement et le modelage ; 6° les notions de droit usuel et d'économie politique ; 7° l'étude de certains auteurs français ; 8° les principales époques de l'histoire générale et spécialement des temps modernes ; 9° la géographie industrielle et commerciale ; 10° les langues vivantes ; 11° les travaux à l'aiguille, la coupe et l'assemblage.

Qui ne voit du premier coup d'œil combien, parmi ces notions, il en est de superflues au point de vue pratique pour la femme simplement destinée à la vie de famille ? Qui ne comprend la surcharge d'un programme qui reste cependant incomplet, puisqu'il délaisse les lit-

tératures étrangères ? Et comment ne pas reconnaître qu'une grande partie de ces matières sont mal assimilables aux facultés féminines, et inutiles à leur véritable formation ?

C'est un principe absurde de vouloir appliquer à toutes les intelligences et à toutes les situations un programme d'études identiques, couchant dans le même lit de Procuste les facultés supérieures et les facultés médiocres, rangeant sous le même niveau les esprits élevés et les esprits ordinaires, attribuant la même dose de savoir à la jeune fille riche, destinée à être la compagne d'un homme intelligent, et à la jeune fille pauvre, vouée aux travaux du ménage près d'un commerçant ou d'un ouvrier, exigeant autant de la femme destinée à vivre dans le monde que de l'institutrice obligée d'enseigner.

Cette erreur grossière amène des conséquences tantôt fatales, comme le dégoût de son état et de son entourage, tantôt ridicules. Une de mes parentes avait une femme de chambre qui, entendant un jour l'une de ses filles réciter une leçon de géographie, intervint d'un petit ton capable : « Je me permettrai de faire observer à Mademoiselle qu'elle se trompe dans le tracé du canal du Languedoc. » Elle avait son brevet, la malheureuse ! Mais en revanche, elle cousait mal.

Méthodes modernes.

Une autre erreur, non moins dangereuse, dans l'adaptation exacte et complète des méthodes universitaires, c'est celle qui consiste à méconnaître le genre d'esprit de la femme, la portée, la capacité de cet esprit, ses aspirations, et par suite l'espèce de culture qu'il comporte, et à le livrer à des exercices d'orthopédie intellectuelle qui, quoi qu'on fasse, n'en changeront pas la nature.

Telle qu'elle est nativement, la femme n'est point faite en général pour les calculs abstraits, les recherches savantes, les sciences exactes. On ne réussit guère qu'à ce qui intéresse, et pour qu'une femme soit intéressée, il faut presque toujours que ses facultés prédominantes, c'est-à-dire son imagination et ses sentiments soient en jeu. Ainsi, indifférentes pour les sciences, ou mal douées pour l'application qu'elles exigent, elles peuvent se passionner

pour l'histoire, la littérature, la poésie, les beaux-arts. Elles y puiseront sous une sage direction, non seulement de quoi orner leur esprit, mais de quoi élever leur intelligence et former leur jugement. C'est donc de ce côté que le bon sens veut qu'on accentue leurs études, et en dehors de ce programme, on ne pourra obtenir que des résultats incomplets, bizarres, sans relations avec le but raisonnable de l'éducation féminine, et tendant à dépouiller la femme de son charme, en la développant dans un sens inutile, faux, et même dangereux.

Il est incontestable que l'éducation actuelle a des tendances abstraites, positives, trop scientifiques.

Les programmes, je le répète, sont trop chargés et mal compris. « Veut-on faire entrer les filles à l'Ecole polytechnique ? disait Jules Simon. Le bel ouvrage à se proposer que d'en faire des femmes savantes ! Il nous faut des femmes aimables et des femmes utiles. » Et il ajoutait : « C'est une très bonne pensée que d'élever le niveau de l'instruction dans notre pays ; mais il ne faut pas se dissimuler qu'à force de chercher le superflu, on pourrait bien manquer du nécessaire. Nous avons de grands

programmes et de petits résultats, et les résultats sont trop petits parce que les programmes sont trop grands (1). »

Le docteur Rochard se demande comment on a pu concevoir la pensée de faire entrer dans la tête de jeunes filles, en cinq ans, tout ce que contiennent les programmes universitaires. « Une vie d'homme laborieux y suffirait à peine. On répond à cela qu'on ne leur en donnera qu'une teinture; d'abord, la loi ne le dit pas. Il n'y a que pour les mathématiques, les sciences naturelles et le droit usuel qu'elle se contente de notions. Le reste doit être enseigné *in extenso*, et les programmes sont là pour le prouver. J'accorde volontiers que, le bon sens suppléant à la loi, on se borne à donner aux élèves un aperçu sommaire de toutes ces choses; mais c'est justement là ce qui me semble dangereux...

« Ce qu'il faut éviter par-dessus tout, c'est cette instruction de catalogue, qui ne laisse que des mots dans la mémoire et rien dans l'esprit. »

Il y a longtemps que Montaigne avait signalé

(1) J. Simon. — *L'Ecole*, 2e édition 1886. Avertissement, page 14.

ce dernier inconvénient, et critiqué l'instruction de pure mémoire. « On ne cesse, dit-il dans son pittoresque langage, de criailler à nos aureilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une même leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruict de leur discipline (1). »

Un autre inconvénient de cette surcharge d'instruction, c'est d'une part la difficulté de retenir des abrégés, de l'autre l'impossibilité d'approfondir les sciences. En ce qui concerne l'hygiène, par exemple, dont il est bon qu'une femme ait des notions pratiques, le docteur Rochard déclare que le programme universitaire est le sommaire d'un cours complet, qui suffirait largement pour le doctorat en médecine.

(2) MONTAIGNE. — *De l'institution des enfants.*

LA FEMME ET LES SCIENCES

Ici se place naturellement une question : prétendons-nous supprimer de l'éducation féminine toutes les notions scientifiques? Certes non. La science, sous toutes ses formes, a trop caractérisé notre siècle, a trop pénétré nos habitudes pour qu'elle disparaisse des programmes. Un trop grand nombre d'hommes y sont voués par leur profession ou leurs études pour que les femmes soient étrangères au moins à certaines vues générales ; il est donc indispensable qu'elles puissent savoir de quoi l'on parle devant elles, et être en état de comprendre une explication sommaire. Mais, dit encore le docteur Rochard, « il n'est pas nécessaire pour cela que l'instruction de la femme soit élevée à la même hauteur que celle de l'homme : il faut qu'elle soit suffisante pour le comprendre. »

Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici les sages enseignements de M. Legouvé. Il n'est pas suspect d'obscurantisme. L'un des promo-

teurs de l'idée très moderne des lycées de filles, inspecteur général de l'Ecole normale de Sèvres, personne ne l'accusera d'être rétrograde, et d'autre part, il a proclamé trop haut ses sympathies et son admiration pour la femme, pour être soupçonné de vouloir restreindre, par une étroite jalousie, le champ de ses connaissances.

Dans une lettre adressée au vice-recteur de l'Académie de Paris, après avoir établi avec une satisfaction marquée ce fait que l'instruction supérieure est désormais accessible à toutes, et les met en état de gagner leur vie, leur dot, et de contribuer au bien-être du ménage par les emplois qu'elle leur rend accessibles (1), il aborde une question brûlante, que nous essayerons d'effleurer à notre tour : celle de l'abstention vis-à-vis des lycées de filles, de la classe supérieure, éclairée, occupant « les sommités sociales, professionnelles, artistiques ». Il rapporte à ce sujet la réponse d'un député de simple bourgeoisie à qui il avait demandé pourquoi il n'envoyait pas sa fille au lycée :

(1) Je cite ce passage pour montrer à quel point M. Legouvé est favorable aux idées modernes. Le rapide exposé qu'on a lu plus haut prouvera peut-être que, pour la plupart, ces emplois sont un leurre.

« Parce que vous apprenez à vos élèves un tas de choses dont nos filles n'ont que faire. »

Nos filles représentent, aux yeux de M. Legouvé, les jeunes filles qui, n'ayant point à gagner leur vie, rentrent dans la catégorie des femmes instruites, mais non liées aux programmes universitaires, qui, occupant une certaine situation dans le monde, y exerceront de l'influence, tout en accomplissant les devoirs incombant à la majorité d'entre nous. C'est aussi à cette classe de jeunes filles que nous nous adressons.

Regrettant qu'elles ne fréquentent pas les lycées, et reconnaissant que les programmes peuvent les en éloigner, M. Legouvé émet le désir qu'on crée pour elles un enseignement qui leur convienne, qui ne leur impose pas des surcharges inutiles. Il examine les programmes officiels. Ici, je cite textuellement :

« Une première chose me frappe : la disparition de l'histoire sainte : elle n'existe plus dans les programmes, ni de nom, ni de fait... Elle est noyée dans les annales des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, etc. C'est-à-dire qu'on l'a dépouillée de tout ce qui en fait l'intérêt, la couleur, le caractère, l'individualité, pour la jeter, sèche et morte, dans la plate réa-

lité de la nomenclature. Les plus grands hommes ne sont plus que des ombres, les plus grands noms que des étiquettes. Une telle exclusion me semble inexplicable. Au simple point de vue de la poésie, de l'art et de l'histoire, l'Ecriture sainte n'a-t-elle pas été l'*Alma parens* des imaginations et des âmes pendant quinze générations ?... Rayer un tel livre de l'éducation des jeunes filles, c'est tarir en elles une des plus pures sources de poésie, c'est briser un des liens les plus sacrés entre elles et nos pères...

« Après l'histoire sainte, l'histoire de France. Elle occupe trop peu de place dans les programmes. A partir de la quatrième année, elle rentre dans l'histoire générale ; c'est le contraire qu'il faudrait ; que les annales des autres nations figurent et tiennent un rang important dans l'enseignement historique, rien de plus juste ; mais à la condition que notre histoire à nous en reste la base, le centre, le pivot. Pourquoi ? Parce que notre premier devoir est de faire de nos élèves, nouvelles ou anciennes, des Françaises... Pour leur faire aimer la France, il faut la leur faire connaître. Seulement, entendons-nous sur ce mot « connaître ». On ne connaît pas une nation parce qu'on sait combien elle a soutenu de guerres, combien elle a

signé de traités de paix, de commerce, d'industrie ; ce n'est là que le squelette de l'histoire, et ce qu'il faut à nos élèves, c'est l'histoire en chair et en os !... Ce récit doit être à la fois très sommaire et très détaillé : très sommaire pour ce qui ne les touche pas, très détaillé pour ce qui les touche. Il y a dans l'histoire une foule de choses, et de choses considérables, auxquelles les femmes restent forcément indifférentes et étrangères... Pour celles-là, bornez-vous aux lignes principales, aux grandes masses, aux vues d'ensemble. Mais quand vous arrivez à ce qui émeut les femmes, à ce qui, dans l'histoire, est l'âme humaine en action, ah ! alors, entrez résolûment dans les détails qui seuls constituent la vie. »

M. Legouvé, continuant à passer en revue les programmes, arrive à la géographie. Tout en rendant justice à l'enseignement actuel de cette science, enseignement vraiment intelligent et intéressant, il énonce un grief : « La géographie actuelle a l'humeur trop conquérante ; elle s'associe, sous prétexte de voisinage, de cousinage, la géologie, la minéralogie, la statistique, la climatérologie, etc., toutes sciences fort intéressantes sans doute ; mais les élèves ! les élèves ! Pensons à leur surcharge. On est tombé

d'un excès dans l'autre. L'ancienne méthode, avec sa passion de nomenclature, faisait de nos élèves des géographes, des officiers d'état-major : aujourd'hui on en fait des encyclopédistes. Cherchons la mesure. »

Après l'histoire et la géographie, M. Legouvé examine les lettres :

« Un mot suffit. Beaucoup moins d'histoire littéraire, et beaucoup plus de littérature. L'objet principal, j'oserais presque dire l'objet unique de ce cours, devrait être de développer dans nos élèves le *goût*, *d'apprendre à nos élèves à admirer*. Le *goût des choses*, et le *goût dans les choses*, c'est-à-dire une sympathie vive, mais intelligente ; une sympathie qui choisit ; une sympathie qui soit un jugement. »

M. Legouvé, poursuivant son examen, critique l'enseignement de la grammaire, dont il veut bannir les curiosités philologiques et étymologiques, se bornant à souhaiter que les jeunes filles sachent aussi bien le français que Mme de Lafayette ou Mme de Maintenon. Il voudrait réduire l'arithmétique aux quatre règles, en y ajoutant, par concession, un peu de fractions. Pour les mathématiques, il est plus radical : « Pas de mathématiques du tout ; je dis, bien entendu, des mathématiques obligatoires... Soyez

assuré que pour dix élèves, il y en a huit pour qui l'algèbre... sera toujours de l'algèbre ; j'en parle savamment. Jamais, vous m'entendez bien, jamais je n'ai pu parvenir, non pas à résoudre un problème de géométrie, mais à le comprendre... Ne condamnons pas *toutes* nos élèves à une étude qui serait, pour la plupart, une souffrance, et une souffrance inutile. Il y a un mot qui m'a toujours paru d'une énergie singulière : c'est *se casser la tête*. Ne cassons pas ces têtes délicates et frêles ! N'y faisons rien entrer à coups de marteau ! »

Et, combattant des idées trop aveuglément adoptées, il ajoute :

« Je sais qu'une opinion assez courante est que la géométrie et l'algèbre donnent plus de rectitude à l'esprit des femmes, leur apprennent à mieux raisonner. Entendons-nous. A mieux raisonner ? Peut-être. Mais à être plus raisonnables ? Non. Les femmes ont, selon moi, dans les choses de la vie, un bon sens pratique au moins égal à celui des hommes. Elles voient parfois plus juste, et plus vite que nous. Mais l'$a + b$ n'est pour rien dans leur affaire. C'est chez elles instinct, divination. Elles ont parfois raison sans pouvoir dire pourquoi. Ne gâtons pas ce beau don naturel par nos études pédan-

tesques. Rappelons-nous ce vers devenu proverbial :

« Et le raisonnement en bannit la raison. »

En ce qui concerne les langues vivantes, qui rentrent si bien dans les aptitudes féminines, M. Legouvé, loin d'en réduire l'étude, voudrait la compléter. Il juge que l'enseignement actuel n'est qu'un point de départ, insuffisant pour pénétrer le secret d'une langue et le génie de ses écrivains. Il voudrait une étude plus approfondie, plus large, plus féconde, élevant leur intelligence, allant jusqu'à leur âme, et leur laissant une impression durable.

Enfin, il faut citer tout au long ses aperçus éminément sages sur les sciences. Il se tient là dans la mesure, sans exagération d'aucun genre, et nous ne pouvons que nous associer à des idées si justes.

« Les sciences règnent aujourd'hui trop souverainement dans le monde ; elles passionnent trop toutes les intelligences ; elles renouvellent trop toutes les formes de l'activité humaine ; elles ouvrent trop d'horizons inconnus à l'imagination comme à la pensée ; elles font éclater autour de nous trop de merveilles qui ressemblent à des prodiges, pour que nos jeunes

filles puissent y rester étrangères. Seulement, au lieu de les y faire pénétrer par la route aride et ardue des abstractions mathématiques, plaçons-les résolûment en face de l'univers même. Qu'elles y voient Dieu et l'homme à l'œuvre !

« Que la création leur apparaisse telle que le Créateur l'a faite, et telle que la créature l'a transformée ou devinée. Certes, les lois célestes sont chose bien admirable ; mais n'est-ce pas bien beau aussi de les avoir comprises et expliquées ? Rien sans doute de plus prodigieux que les forces de la nature en pleine expansion ou en plein déchaînement ; mais n'est-ce pas bien extraordinaire aussi de les voir domptées, utilisées, domestiquées ? Eh bien ! imaginons un cours ayant pour objet ce double spectacle, un cours de sciences fait à la façon d'Arago, sans sciences. Figurons-nous une histoire vivante, biographique, familière, mise à la portée de tous, *des grandes inventions et des grands inventeurs*. Et demandons-nous si de telles leçons n'initieraient pas pour toujours nos élèves au mouvement intellectuel le plus merveilleux de notre époque, et si elles ne leur graveraient pas au cœur une inoubliable image de la Toute-puissance divine et de la grandeur humaine. »

En somme, ce maître, d'une autorité incontestable, et d'une bienveillance acquise aux idées modernes, compare l'abondance toujours croissante des connaissances humaines à un festin pantagruélique, dans lequel il faut nécessairement choisir ; il établit que « l'une des premières règles de l'éducation d'aujourd'hui est de *consentir à ignorer* », et il termine ainsi sa lettre à M. Gréard :

« Tous, en face de nos programmes, n'ont qu'un mot, je dirai qu'un cri : de l'air ! de l'air ! J'ajoute, moi, et de la lumière ! Si, en effet, nos élèves étouffent dans nos programmes, ce n'est pas seulement parce qu'elles s'y sentent trop serrées, trop foulées, c'est que l'atmosphère qu'elles y respirent est lourde, épaisse, brumeuse ; cela manque d'oxygène et de soleil. Changeons donc l'altitude ; montons encore, mais en restant dans les régions accessibles : pour cela, résumons nos *desiderata* en quatre formules précises et pratiques :

1° Rayer des programmes tout ce qui ne s'apprend que pour s'oublier au bout de six mois ou de six jours. Cela seul les allègera d'un grand quart.

2° Chercher avant tout dans l'éducation ce qui survit à l'éducation. Allumons au cœur de nos élèves un feu qui dure.

3° Instruire moins et élever plus. Laissons plus de place à la famille.

4° Féminiser — je ne dis pas efféminer — féminiser l'enseignement, c'est-à-dire l'approprier à la nature et à la destinée des femmes. Elles veulent être intéressées?... Intéressons-les! Elles veulent être amusées?... Amusons-les! Mais en ayant toujours soin que l'agréable même repose sur un fond d'idées sérieuses. C'est le fait des architectes habiles : une élégante habitation sur des fondations solides (1). »

(1) LEGOUVÉ, *Dernier travail, Derniers souvenirs.*

Harmonies

Il est donc reconnu, avoué par les partisans les plus favorables de l'enseignement moderne que le but a été dépassé, qu'on est arrivé à encombrer la mémoire, à la saturer au point qu'elle ne peut plus rien s'assimiler. Il s'agit donc d'étendre véritablement les limites de l'intelligence, d'éveiller la faculté de penser, de former le jugement, et non de faire absorber aux jeunes esprits des doses indigestes et inutiles.

« Les abeilles pillotent deçà et delà les fleurs, » dit Montaigne ; « mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'aultruy, l'esprit les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement ; *son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former.* »

Et il ajoute : « Le gaing de notre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. »

Il est donc bien évident qu'il faut, d'une part, éviter toute surcharge, et de l'autre, savoir choisir ce qui convient à la femme. Il y a en éducation un principe dont il est dangereux de se départir : c'est qu'il ne sert de rien d'aller contre la nature des êtres, et que s'il est souvent nécessaire de redresser ce qui est faussé, il ne faut point aller au delà, et dépasser le point où l'on méconnaîtrait le rôle même de cet être.

C'est ainsi qu'il ne faut pas chercher le contrepoids à la légèreté dans un effort contre lequel la nature féminine proteste. Agissez dans son sens, trouvez son point d'appui là où elle ne soit pas en contradiction avec elle-même, mais ne comptez pas, pour la former, sur les études qui s'arrêtent à la mémoire, et n'ont ni action ni écho dans des régions plus profondes.

Objection et réponse

Avant de quitter ce sujet, il faut s'arrêter à l'une des raisons invoquées de nos jours pour justifier l'enseignement moderne : il rend, dit-on, les femmes capables d'aider leurs fils dans leurs études.

Le prétexte est spécieux : l'assistance utile, et la formation d'un homme, d'une part, et de l'autre,le respect que la science maternelle peut inspirer aux enfants, l'influence qu'elle peut donner.

Mais ici, examinons ce qui se passe dans la pratique.

Que reste-t-il au bout de quelques années, sinon dans six mois ou six jours, comme dit M. Legouvé, de cette accumulation de notions de tout genre dans l'esprit féminine ? Je fais appel à toutes celles qui ont passé le plus brillamment leurs examens. Qu'ont-elles gardé de ce qui a simplement orné ou rempli leur mémoire ? Elles

se souviennent de ce qui a éveillé en elles un sentiment, un intérêt, un enthousiasme, de ce qui les a fait penser. Elles retrouvent ce qu'elles se sont assimilé pour le perfectionnement de leur intelligence ou de leur jugement. Mais ces éléments de sciences, ces formules de chimie ou de géométrie, ces nomenclatures de géologie, auxquels elles ont cependant consacré tant d'heures et tant d'efforts, qu'en est-il demeuré? A moins d'en avoir fait une application pratique et continue, ou d'avoir poursuivi des études qui n'ont pas d'utilité immédiate et pour lesquelles une femme n'a guère de loisirs, tout cela a été rapidement oublié. Et quand les fils ont douze, treize, quinze ans, la mère est absolument incapable de leur enseigner ces matières abstraites.

Je ne méconnais pas l'opportunité, l'avantage d'aider ses enfants. Mais je ferai remarquer combien de difficultés il y a à se vouer à cette tâche : on a des devoirs multiples, et très divers ; les enfants, d'âges inégaux, réclament des soins d'ordre différent et également impérieux. Une femme intelligente, avec les *notions* que nous avons admises, et que M. Legouvé considère comme suffisantes, pourra cependant encore, si les circonstances le lui permettent, venir au secours de ses fils, non en leur donnant des

leçons de sciences ou en faisant elles-mêmes leurs devoirs, mais en leur indiquant la manière de travailler. Et ce serait encore beaucoup, en tout cas, d'éclairer pour eux un point d'histoire, de leur suggérer une idée juste, de leur donner un conseil en matière de goût et de littérature.

Notions faussées.

Enfin, je relève dans le livre de M. Rochard un passage frappant. « Les petites filles auxquelles on a appris le nom de toutes les sciences et quelques mots sur chacune d'elles, » dit-il, « s'imaginent les posséder à fond, et regardent de très haut leurs amies, et même leurs mères, qui se sont bornées à apprendre ce qu'il était nécessaire qu'elles sussent, sans jeter les yeux sur les constellations et sur les grands problèmes de l'hygiène et de l'économie politique. »

Ceci me rappelle un trait assez piquant. Mes enfants avaient une petite amie qui suivait un cours à la mode, très moderne, très avancé. Ils la questionnaient un jour sur ce qu'elle apprenait.

Elle répondait, je me hâte de le dire, sans aucune vanité; mais la nomenclature était si longue et si extraordinaire que mes filles étaient muettes d'admiration, tandis que mon fils aîné,

un peu humilié de constater la science d'une fillette de huit ans, cherchait à établir sa supériorité de collégien.

— Mais, s'écria-t-il, vous autres, filles, vous n'apprenez pas comme nous la géométrie ?

Je vois encore l'enfant lever sur lui de beaux yeux naïfs :

— Oh ! non, je ne l'apprends plus ; chez nous, *ça n'est que les petites!*

Stupeur ! Puis, à la suite d'explications, il fut établi que cet enseignement prétendu de la géométrie, qui flamboyait sur les programmes, et qui était terminé à huit ans, consistait dans les éléments du dessin linéaire.

— J'apprends aussi l'hygiène, reprit la petite avec la même naïveté ; pour demain, j'ai à dessiner un poumon, et j'ai appris la définition du cœur.

Et ayant été priée par mes enfants de leur dire ce que c'est que le cœur, elle récita couramment, du petit ton chantant de l'écolière :

— Le cœur est un organe qui commence à battre au moment de la naissance, et qui s'arrête à l'heure de la mort.

Pour le coup, mon fils allongea dédaigneusement les lèvres.

— Et tu as pris la peine d'étudier çà dans un livre ! Moi je le sais *sans l'avoir appris*.

Et comme pendant à ce souvenir, je pourrais citer une écolière, plus âgée, celle-là, et s'occupant de philosophie dans un établissement que je n'eusse pas choisi pour mes filles. Elle rentrait, prête à éblouir son entourage, et rapportant des définitions... sublimes : « L'intelligence est un mécanisme explosif !... avec conscience et mémoire. — L'homme qui pense est un phénomène dépravé... une machine détraquée. »

Pauvre Pascal ! Enfoncé, avec son roseau pensant !

Nous aimions cela, nous, gens de la vieille école ; cela nous disait quelque chose, un roseau battu par les vents, ployant sous l'effort de la tempête, s'inclinant vers la terre, puis relevant sa tête vers le ciel ; fragilité, faiblesse, mais force aussi qui résiste, ce roseau... Pauvre Pascal, arriéré, ignorantin ! Cela valait bien la peine d'avoir, à douze ans, inventé les mathématiques avec ses ronds et ses barres, démontré plus tard les phénomènes de la pesanteur de l'air, écrit ses pensées et le reste. « L'homme est une machine détraquée. » Parle pour toi, pauvre petite, et pour ceux qui t'enseignent une si transcendante philosophie. Ou plutôt non, tu n'es pas le *phénomène* dont tu parles, car tu n'as pas encore pensé, et quant à ton *mécanisme*, il

n'a pas encore fait explosion, malgré la trop bonne mémoire qui a retenu tant d'insanités.

Et la pauvre mère, tout en redoutant, au fond, de voir sa fille perdre les principes religieux auxquels elle-même tient, malgré tout, a la sottise de se sentir flattée dans son orgueil, et l'écoute avec une admiration mal déguisée : elle parle si facilement, sa fille ! Et celle-ci la devine, la dédaigne et l'exploite.

Le surmenage.

A-t-on assez discouru sur le surmenage ! Les médecins et les hygiénistes ont fait leur devoir en signalant l'exagération de l'effort, et l'excès des études. On a cherché à atténuer le mal en prônant et en accroissant les exercices physiques. Peut-être là encore est-on tombé dans l'excès, en ajoutant une fatigue qui n'empêche pas les effets du surmenage.

Ce surmenage tient, pour les femmes, à une double cause : l'application exagérée des études qui exigent d'elles plus d'efforts que les hommes, et le nombre d'heures d'études exigées par un programme trop chargé.

Nous ne saurons trop répéter que les éducations sottement viriles amènent des désordres de tout genre. Après avoir essayé d'en établir le danger et l'inutilité au point de vue de la mission morale de la femme, il ne serait pas difficile de prouver qu'elles vont à l'encontre de son rôle phy-

sique, qui est d'élever des générations robustes, parce qu'elles altérent sa constitution et sa santé. Alors que son intelligence se porte sans peine à ce qui l'attire, elle a besoin d'un effort pour se plier à ce qui, nativement, rebute ses facultés. Je ne dis pas qu'une femme ne soit capable de devenir mathématicien, médecin ou chimiste ; mais la méningite et la fièvre typhoïde la guettent en chemin, et le jour où baissera l'engouement des méthodes modernes, on entendra de tristes révélations. Pour ma part, je pourrais citer des exemples navrants de cette erreur fatale, et plus d'une famille éprouvée mêlant à ses pleurs l'amertume d'un remords que rien n'apaise.

« L'organisation des femmes, dit le Dr Rochard, est plus frêle et plus facile à fausser que celle des hommes... En tenant les petites filles enfermées presque tout le jour, tranquilles, immobiles dans l'atmosphère tiède et confinée des classes et des études,... on crée une race de femmes névropathiques, maigres, anémiques, disposées à la tuberculose, et parfaitement inaptes à remplir la double fonction pour laquelle la nature les a créées. »

Et il ajoute : « Les petits garçons, plus turbulents par leur nature, s'agitent, se démènent sur leurs bancs, profitent des rares moments de li-

berté qu'on leur accorde, pour se livrer à des gambades sans fin qui mettent leur sang en mouvement et dégourdissent leurs muscles; mais les petites filles, plus calmes, plus passives, restent tranquilles, ne luttent pas, et subissent à un plus haut degré l'influence pernicieuse du mauvais air et de l'immobilité. »

« Les toutes petites filles, » selon le Dr Rochard, « ne doivent pas être tenues à plus de cinq heures par jour au maximum, et les grandes à huit heures ». Il regrette les deux journées de congé complètes d'autrefois. Actuellement, les jeunes enfants, dans les écoles primaires, sont astreintes à trente heures de travail par semaine, ont en plus l'étude du jeudi, de 8 h. 1/2 à 2 heures dans les écoles primaires, et rapportent à la maison des devoirs à faire et des leçons à apprendre. C'est absolument exagéré. Et dans les classes aisées, en plus de cette dose d'études proprement dites, on surajoute la musique, le dessin et une langue étrangère.

« On fait apprendre par cœur, dit encore le même auteur, à des petites filles qui ne savent pas lire, la définition des trois corps ronds, les caractères des classes et des familles en histoire naturelle. S'agit-il de travaux l'aiguille, on leur enseigne la coupe et l'assemblage, avec le tracé

des patrons qu'on dessine sur le tableau noir et qu'elles copient sur leur ardoise. Il est bien entendu qu'elles n'en retiennent rien. » Tout cela, surmenage !

Je cite encore : « Les parents, il faut bien le dire, sont complices de ce surmenage. Les mères trouvent qu'on ne fait jamais assez travailler leurs filles, et qu'on ne leur donne pas assez de devoirs à faire à domicile. Souvent les élèves se livrent d'elles-mêmes à cet entraînement malsain. Lorsqu'elles visent au brevet d'institutrice, elles apportent au travail une ardeur et une persévérance que les parents n'ont pas besoin d'exciter... »

Et, peignant les efforts de celles qui ambitionnent des emplois, ou qui se préparent à la carrière d'instrutrice, il ajoute : « Lorsqu'elles y arrivent, au prix d'efforts inouïs, elles ont épuisé pour longtemps leurs forces et leur santé. Elles sont amaigries, anémiées, et d'une susceptibilité nerveuse qui exige les plus grands ménagements. Le Dr Dujardin-Beaumetz, médecin de l'Ecole normale, a, de plus, constaté sur la plupart de celles qui y entrent, l'incurvation de la colonne vertébrale. »

Comment les mères peuvent-elles se méprendre ou s'aveugler sur les effets du surme-

nage ? Il faut ici savoir leur dire la vérité. Cette vue faussée ou obscurcie des véritables intérêts de l'enfant est due à leur amour-propre, à leur vanité. Qu'elles soient de bonne foi, je ne le mets pas en doute ; qu'elles croient agir pour le bien de leurs filles en leur donnant une éducation qu'elles jugent idéale, je le veux bien ; qu'elles adoptent sincèrement ce paradoxe que la variété des études empêche la fatigue, et même qu'un travail repose de l'autre, thèse fort répandue aujourd'hui, je l'accorde. Mais si l'on va au fond des choses, au fond de leur conscience, on découvrira que leur mobile principal est le plus souvent la satisfaction personnelle qu'elles éprouvent des succès de leurs filles, et le sentiment de rivalité qui les anime vis-à-vis des autres mères. Cette vanité secrète existe particulièrement dans les cours de Paris où, accompagnant leurs filles, les mères prennent à leurs études un intérêt plus vif, et surtout attachent à leurs succès une importance mille fois plus grande, parce qu'elles en sont directement touchées ; elles ne trouvent jamais l'enfant assez appliquée, elles ne jugent jamais les efforts trop multipliés alors qu'il s'agit d'être glorifiées en sa petite personne, et de l'emporter en satisfaction maternelle sur Mme X ou Mme Z.

Encore une fois, qu'on y prenne garde. Les petits prodiges dressés, à six ans, à faire plus que leurs forces, seront souvent usés à douze ans. Et les pauvres enfants qu'un excès de travail a anémiées et énervées ne se trouvent plus capables d'être des mères robustes, pouvant allaiter, surveiller, élever des générations vigoureuses.

NÉVROSE

Sans vouloir empiéter sur le terrain médical, il est impossible de passer sous silence cette terrible actualité, le fléau de notre siècle, qui commence à l'ébranlement du système nerveux et va jusqu'à la folie. C'est à trop juste titre qu'on s'épouvante de la quantité d'êtres que la névrose a déséquilibrés, déformés, et qui apportent dans toutes les situations sociales le danger de leur imagination dévoyée, de leur jugement faussé, de leurs manies étranges.

Mais ce que je veux vous dire en vous signalant la fréquence de la névrose et ses conséquences terribles, c'est qu'il vous appartient, à vous, mères, de prendre des mesures pour en

préserver vos filles, dans le présent et dans l'avenir.

Car la névrose n'éclate pas comme une maladie aiguë : elle est le résultat d'une foule de causes ; que chacune de vous étudie ces causes, et examine soigneusement si elles ne se rencontrent pas à son foyer.

La première de ces causes, pour les jeunes filles, est le surmenage. Nous en avons déjà parlé ; bornons-nous à rappeler qu'il a trop souvent pour complice la vanité et la rivalité des mères. C'est en raison de cette intime corrélation que nous parlons ici d'un fléau qu'il eût semblé, peut-être, plus naturel de classer dans les questions d'hygiène.

Et comme détail dans le surmenage, notons l'étude exagérée et trop prolongée de la musique, à un âge où toute fatigue, toute émotion, toute sensation trop vive, *tout bruit prolongé*, même, affecte fatalement le système nerveux.

Si le surmenage n'amène pas la méningite ou la fièvre typhoïde, tous les médecins reconnaissent qu'il prépare la névrose par le renversement de l'équilibre, de l'harmonie des nerfs.

Une autre cause, ce sont les veilles. Je ne parle pas seulement ici de ces mères déraisonnables, pour ne pas dire plus, qui mènent leurs

enfants au théâtre, les brisant par des heures de coucher absurdes et surtout les énervant par des émotions et une surexcitation aussi fatales à leur santé qu'à leur jeune âme, mais de ces parents trop faibles qui tolèrent la présence des enfants aux réunions du soir. Tout ce qui n'est pas de leur âge leur fait mal, et le sommeil du matin, même prolongé, ne saurait compenser l'excitation des lumières, l'inconvénient des heures de repos inverties.

Encore une cause : l'hygiène défectueuse, l'air et l'exercice trop parcimonieusement mesurés, ou prodigués avec exagération, une nourriture trop recherchée, des repas irréguliers.

Causes morales : des lectures exaltées, deux fois plus dangereuses à un âge où la sensibilité et l'enthousiasme s'exagèrent et deviennent aisément maladifs.

Causes, enfin, — surtout, l'absence ou l'insuffisance des principes religieux qui enseignent et insufflent le courage, l'empire sur soi-même, l'abnégation.

II

Il appartient aux mères d'éloigner de leurs filles tout ce qui peut affecter leur système nerveux.

Il est encore de leur devoir de les fortifier contre les premières manifestations de ce mal, qui peut tenir en partie à des conditions de santé indépendantes de la volonté et de la prévoyance.

Les nerfs jouent un rôle considérable dans l'organisme féminin, et leur état influe trop considérablement sur l'humeur, et par conséquent sur la conduite, pour qu'on n'en tienne pas grand compte.

Et l'on ne peut nier qu'à notre époque le système nerveux ne s'affecte aisément. L'anémie nous ronge, et la déperdition de forces affecte les nerfs qui, au lieu de rester des instruments et des serviteurs, acquièrent une énergie factice, exagérée, prédominante, qui s'use elle-même pour se perdre plus tard en atonie.

C'est dès le début que la mère doit veiller. Dans cet état de surexcitation excessive et après tout pénible, tout agace, émeut, agite. Il est difficile à une jeune fille de lutter contre cet échappement de ses facultés ; mais elle n'essaie guère. Elle pense, et on répète autour d'elle que les causes de cet état étant physiques, il n'y a rien à faire. Sa mère se fait sa complice. « Ma pauvre enfant a les nerfs malades. » C'est une excuse suffisante, pense-t-elle, pour les autres

comme pour elle-même, et cette raison légitime les inégalités d'humeur, les saillies, les impatiences, l'égoïsme.

Je ne nie pas que cet état ne soit cruel ; il y a une union trop intime entre l'âme et le corps pour que les souffrances physiques n'irritent pas le caractère, et je reconnais l'extrême difficulté qu'on éprouve à les surmonter. En effet, pour supporter d'autres douleurs, on peut faire appel à l'énergie physique qu'on possède ; mais ici, cette énergie fait défaut, puisqu'elle a son point d'appui dans le système nerveux lui-même.

Mais cela veut-il dire qu'il ne faille pas lutter ? Non certes ! Nous possédons, en dehors et au-dessus des forces matérielles, une puissance morale presque sans limites : la volonté. C'est elle qu'il faut élever contre les nerfs en révolte.

Plus d'un médecin de nos jours attribuent la névrose à une maladie de la volonté. C'est ici que la mère doit aider l'enfant à vouloir, non en la brusquant, mais à force de tendresse, en soutenant son énergie, en faisant appel à la distraction. La lutte sera difficile ; la volonté essuiera des défaites ; mais elle remportera aussi des victoires, et, si l'on persévère, dominera enfin un état morbide, et rétablira l'équilibre nerveux.

Comprenez l'importance de cette lutte : si l'on s'abandonne, on arrive fatalement à la névrose.

Il faut aider la volonté par des moyens extérieurs : fortifier la santé pour éviter ou diminuer la prédominance des nerfs, faire appel à la distraction, aux premiers symptômes d'énervement. S'y concentrer, s'y complaire, serait naturel, si singulier que cela paraisse : agréable et cruel en même temps.

Avec l'énergie, l'oubli de soi, et une sage hygiène intellectuelle et physique, il est presque impossible d'arriver jusqu'à cette extrémité fatale qui s'appelle la névrose.

Bas-bleu et pot-au-feu.

Nous reconnaissons avoir surtout parlé, jusqu'à présent, de ce qui est inutile ou nuisible en matière d'éducation féminine. Faudrait-il en conclure que nous revenons, au moins en rêve, à la *Bonne femme* de Ducis ?

> L'immortel auteur d'Athalie,
> Et de Phèdre, et d'Iphigénie,
> Le peintre enchanteur de l'amour,
> Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
> Charma la plus brillante cour,
> — En sa maturité sévère,
> Dans sa femme, que chercha-t-il ?
> Une très simple ménagère,
> Qui fît avec lui sa prière,
> Et répondît : Ainsi soit-il !

On dit qu'en effet, Mme Racine poussait si loin l'incompréhension de la poésie, qu'elle ne savait ce qu'était un vers, et n'avait lu aucune des tragédies de son mari.

N'en déplaise au bon Ducis, une femme ca-

pable d'admirer ses chefs-d'œuvre eût mieux consolé Racine des injustices et des disgrâces qui remplirent d'amertume ses dernières années. C'est fort bien d'acquiescer, mais un *amen* vivant n'est pas l'*aide* de l'homme. Pour être une aide, une compagne, et non une servante, s'il n'est pas besoin d'être placée au même niveau scientifique que le mari, il est du moins indispensable de posséder l'égalité de compréhension que la culture seule peut donner.

Il est probable que les femmes philosophes du XVIIIe siècle, en offrant des types tristement combinés de culture et de dépravation, ont contribué à amener une réaction contre l'instruction féminine. Nombre d'esprits prudents ou timides, confondant d'ailleurs à tort des éléments très divers, ont attribué la démoralisation de ces femmes à l'orgueil de la science, à l'abondance de leurs lectures, à leur souci d'être ou de paraître spirituelles. Ce ne sont ni les lectures, ni le savoir, ni les commerces d'esprit qui ôtent à la femme ses qualités essentielles et la font dévier de sa mission : c'est la mauvaise direction de ce savoir, l'immoralité de ces livres, l'imprudence de ces fréquentations. Les femmes du XVIIIe siècle se sont passé de religion : elles ne devaient garder ni le respect

d'elles-mêmes, ni le souci de leurs devoirs.

Toujours est-il qu'il a été nécessaire de plaider la cause des femmes en matière d'instruction. Ducis n'est pas le seul qui, en réclamant à grands cris de bonnes femmes, entendît par là des femmes expertes en l'art du ménage, mais ignorantes de tout le reste. Et comme, en présence du débordement de sciences qui envahit l'éducation de nos filles, des programmes qui ne laissent point de place aux labeurs utiles et à la formation pratique, un certain nombre de gens sont prêts à tomber dans l'excès contraire, nous croyons nécessaire de dire un mot de celles que, par opposition avec les *bas-bleus*, on a appelé les femmes *pot-au-feu*, c'est-à-dire des femmes ignorantes. Et nous verrons si l'ignorance tourne chez elles au profit du mari, des enfants, et même du pot-au-feu.

*
* *

C'est encore, dans certains milieux, une mode d'en référer à Molière et aux *Précieuses ridicules*. Le grand écrivain eût probablement regretté sa spirituelle critique, s'il eût pu prévoir l'abus qu'on en ferait. Lui-même, cepen-

dant, a pris soin de rétablir l'équilibre lorsqu'il a mis ce vers dans la bouche de Clitandre :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout. »

Gardons ce mot si vrai, si profond, qui contient tout un programme, et ne nous appuyons pas sur la critique d'un *excès* pour combattre ce qui n'est que la *mesure*.

D'autres se targuent des opinions célèbres de M. de Maistre en matière d'éducation féminine, et, abrités derrière un écrivain si autorisé, prétendent ravaler l'esprit de leurs filles aux quatre règles et à la science du ménage.

D'abord, M. de Maistre n'a prétendu ni faire un traité d'éducation, ni même ériger en doctrine des idées semées dans ses lettres d'une main légère, selon le caprice de son humeur, souvent paradoxale. Il ne faut pas le prendre au mot. Ce qu'il a surtout en horreur, ce sont les femmes qui prétendent se substituer aux hommes, c'est le *féminisme* tel que son esprit, vraiment prophétique, le voyait peut-être dès lors poindre à un horizon encore inconnu. Pour en préserver sa fille, il frappait de rudes coups, et exagérait même sa propre pensée.

« Le grand défaut d'une femme, c'est d'être un homme. » Mais il s'explique : « Et c'est vou-

loir être un homme que vouloir être savante. »

Nous avons assez dit ce que nous pensons de l'excès qui marque l'éducation actuelle pour être ici tout à fait à l'aise. Nous jugeons comme M. de Maistre si, par *savante,* il entend *pédante,* s'il trouve simplement dangereuse et superflue l'invasion dans l'éducation féminine d'études mal appropriées. Mais ne considérons que comme une boutade ce qu'il ajoute : « qu'il est permis aux femmes de ne pas ignorer que Pékin n'est pas en Europe, et qu'Alexandre le Grand ne demanda pas en mariage une des nièces de Louis XIV ; — que les femmes peuvent aimer le beau, mais ne sont pas capables de l'exprimer, qu'elles n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre ; — qu'une coquette est bien plus facile à marier qu'une savante, et qu'enfin une femme trop désireuse de s'instruire est aussi ridicule que le serait son petit chien Biribi s'il prétendait se faire seller pour porter son maitre à la campagne. »

M. de Maistre, nous le répétons, vise trop, dans sa correspondance familière, à la plaisanterie et au paradoxe, pour qu'on prenne à la lettre des aphorismes de ce genre. En tout cas, il a reconnu et salué le mérite féminin là où il l'a rencontré, et il ne s'est jamais plaint, que je

sache, de l'exquise culture ni de l'instruction étendue de son admirable et sainte amie, Mme Swetchine, à qui lui-même conseilla une retraite de plusieurs mois pour apprendre le latin et le grec ; elle put ainsi lire dans leur langue naturelle les Pères de l'Eglise, ce qui aida à sa conversion.

*
* *

Répétons ici que la religion, qui maintient toutes les choses dans la mesure, et tous les êtres dans les limites de leur mission, s'est toujours prononcée contre l'obscurantisme.

Depuis Clément d'Alexandrie, dont nous avons cité les paroles, jusqu'à nos jours, c'est sa voix qui s'est élevée en faveur d'un enseignement féminin large, lumineux, de nature à élever l'âme et à développer ses qualités. C'est que la religion est sûre d'elle-même. A la condition d'inspirer toute culture, de régler toute science, elle pousse en avant. Avec elle, pas d'excès à craindre, puisqu'elle fait passer le devoir avant tout, et éclaire en tout le plan divin. Nous avons montré des savantes qui étaient des mères admirables ou de saintes religieuses, ne tenant pour petite aucune de leurs obligations, et rem-

plissant d'autant mieux leur tâche qu'elles étaient plus éclairées.

Les plus remarquables traités d'éducation sont dus à des plumes sacerdotales, qui défendent les droits légitimes de la femme, tout en tenant compte de son véritable rôle. Fénelon, qui a dit que « tout est perdu si la femme s'entête du bel esprit et si elle se dégoûte des soins domestiques », et qui l'aime mieux « instruite des comptes de son maître d'hôtel que des disputes des théologiens », conseillait cependant une mesure d'instruction qui, pour être plus limitée qu'on ne l'admet aujourd'hui, était éminemment propre à développer, à cultiver, à former l'intelligence, et n'en excluait pas le latin, à la seule condition qu'on eût « le jugement ferme et une conduite modeste (1) ».

Il concluait à la nécessité de donner aux femmes une éducation solide, justement parce qu'elles sont moins fortes que les hommes. « Que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. Car, ajoute-t-il, n'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont le fondement de toute la vie humaine

(1) FÉNELON. — *Avis à une dame sur l'éducation.*

et qui décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? » Il reconnaissait, s'en effrayant presque, l'influence des femmes dans la société : « Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leur délibération, établir un bien effectif, si les femmes ne les aident à l'exécuter (1). »

« Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes... Les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années, et, *ignorantes elles-mêmes*, les laissent languir dans l'ignorance sans leur donner *ni le goût ni l'estime de l'instruction et des choses solides* (2) ? »



Et tout près de nous, c'est un grand évêque qui a plaidé la cause de la femme, établi ses droits à une instruction large et éclairée, avant que les apôtres du féminisme moderne eussent fait dévier son éducation et son rôle hors du plan divin.

(1) Fénelon. — *De l'Education des filles.*
(2) *Ibid.*

Mgr Dupauloup est essentiellement de son temps. Prêtre, penseur, directeur d'âmes, il a été à même de reconnaître et de comprendre tous les besoins d'une société dans laquelle la femme exerce une influence considérable, et qui a elle-même sur la femme une action reflexe indéniable. Il participe à l'œuvre que l'Eglise poursuit à travers les siècles, en préparant la femme à sa mission, à la mission spéciale que lui font son temps, d'une part, et de l'autre, les circonstances qui l'enserrent. Il sait quelles aspirations l'animent, et quelle direction particulière lui imprime la civilisation de son époque. Et il combat avec ardeur l'ignorance féminine qui, lorsque parut son livre, avait un nombre considérable de défenseurs.

*
* *

Il est encore des milieux où une femme instruite inspire un sentiment mélangé de défiance et de jalousie. « On lui permet bien de lire ; mais à condition qu'elle ne réfléchisse pas sur ses lectures, ne résume ou n'écrive rien, et n'amasse que pour enfouir, sans jamais avoir l'air de s'intéresser à autre chose qu'à l'éternelle toilette et à la cuisine. En un mot : permis à

une femme de lire et même de savoir, mais en cachette ; mais défendu de se mêler à une conversation élevée. C'est ce qu'on appelle *se faire pardonner son savoir* (1). »

Nous avons connu de ces milieux et l'espèce de terreur qu'ils inspirent. Je pourrais citer une femme qui, écrivant des livres honnêtes, dans le but le plus légitime, le plus louable, a pris des peines infinies pour garder le secret de son pseudonyme ; elle est en effet restée, pendant des années, ignorée de sa ville natale ; elle a caché son labeur à tout son cercle, et tout cela par la crainte d'être qualifiée de *bas-bleu*. Notez que ce travail littéraire nuisait si peu à ses autres devoirs, qu'on la croyait exclusivement occupée de ceux-ci.

Mgr Dupanloup s'insurge contre ce terrible mot de bas-bleu, qui ne se trouve pas, d'ailleurs, dans le dictionnaire de l'Académie, et qui, dit-il, « constitue une ridicule et grossière injure, que la langue française n'accepte pas ». Il ne devrait pas, en tout cas, désigner la femme studieuse qui consacre à l'étude ce qu'elle ôte à la toilette et aux distractions frivoles, mais « la femme qui a la prétention de la science sans en

(1) Mgr Dupanloup. — *Lettres sur l'Education des filles.*

avoir autre chose, qui tranche de ce qu'elle ne sait pas, et la femme qui pose pour l'esprit et n'a pas d'esprit, ou pas assez pour en faire un usage discret ».

Mgr Dupanloup commence par poser une règle admirable, montrant combien la religion est respectueuse de l'œuvre et des dons divins : « La beauté idéale de l'âme, dit-il, ne peut être une mutilation de l'esprit ; les facultés doivent être réglées, mais non étouffées ; la personnalité disciplinée, mais non brisée. » Il déclare que les femmes n'ont pas seulement des droits à la culture intellectuelle, mais qu'elles ont le devoir de s'y appliquer, et cela, il l'établit sur des raisons d'origine divine, et absolument irrécusables, que voici :

« C'est d'abord que Dieu ne fait pas de dons inutiles... Si la compagne de l'homme est une créature raisonnable... si elle a reçu le plus sublime de tous les dons, l'intelligence, c'est pour en faire usage dans la mesure où elle l'a reçu.

« C'est, de plus, que tous les dons reçus de Dieu ont besoin, pour servir à quelque chose, d'être cultivés. L'Ecriture nous le déclare : les âmes, comme la terre, quand on les laisse en friche, ne produisent que des fruits sauvages ; la sève se tourne alors en poison, en mauvais fruits...

« C'est encore que toute créature raisonnable rendra compte à Dieu de ses dons...

« Enfin, Notre-Seigneur s'est expliqué catégoriquement dans la parabole des talents... Et le bon sens humain lui-même indique assez que les femmes n'ont pas, plus que les hommes, le droit d'enfouir ou de dilapider les biens que le ciel leur a départis pour les faire valoir (1). »



Mais l'ignorance, ainsi que nous le demandions, tournera-t-elle du moins au profit des devoirs pratiques de la femme? Celle qu'on a empêchée de s'instruire, d'occuper son esprit par les fortes lectures, d'entretenir une conversation sérieuse avec son mari, de s'intéresser à des choses en valant la peine, reportera-t-elle sur l'art culinaire ou les travaux d'aiguille l'activité mentale à laquelle on a fermé les plus nobles issues?

Elle se trouvera placée entre deux écueils : ou, ce qui est le plus probable, elle versera dans la frivolité, l'amour de la toilette et la lecture des romans, ou elle s'éteindra dans la préoccu-

(1) *Lettres sur l'Education des filles.*

pation exclusive du pot-au-feu. En tout cas, elle ne sera point heureuse.

*
* *

On ne peut hésiter à attribuer aux éducations incomplètes, aux besoins de savoir inassouvis, à la compression des facultés, la plus grande partie des déviations qui se produisent dans la vie des femmes, et la médiocrité qui, en mettant son empreinte sur leurs idées et leur conduite, a une triste répercussion sur la direction de leurs enfants.

« Si ces facultés riches et ardentes avaient été mieux dirigées, on n'aurait pas eu à en déplorer la ruine ; on ne gémirait pas sur ce triste niveau d'esprit, sur cette faiblesse d'intelligence, sur cet injuste abaissement de tant de femmes d'une nature distinguée, appelées à être l'ornement du monde, l'honneur de leur famille, et dont l'éducation, arrêtée dans ses développements, a fait des femmes élégantes peut-être jusqu'à trente ans, mais à jamais frivoles, médiocres et inutiles, ou bien déplorablement perverties d'esprit et de cœur...

« M. de Maistre a voulu faire une femme humble et fidèle dans l'austérité de ses devoirs,

sans lui rien laisser pour la relever et la soutenir, sinon de savoir que « Pékin n'est pas en Europe », et le reste. Eh! bien, c'est impossible. Elle ne restera pas dans cette basse sphère ; si on ne lui permet pas les joies de l'intelligence pour la reposer des devoirs matériels, parfois écrasants, qui pèsent sur elle, elle négligera des devoirs qui l'humilient, *s'ils sont seuls* et sans dédommagement, et cherchera à échapper à l'ennui par la frivolité (1). »

Je continue à citer des pages que toute éducatrice devrait avoir présentes à l'esprit :

« Il faut l'avouer, — c'est ce que disait M[me] Swetchine, et combien d'expériences sont venues fortifier ma conviction à cet égard ! — il y a des heures où la piété elle-même, la piété *ordinaire*, du moins, ne suffit pas. Il y faut joindre le travail le plus grave de l'esprit... la grande et forte application de l'intelligence, un travail sérieux, littéraire, historique, philosophique, même, et surtout religieux. Alors le calme, l'apaisement, la sérénité se fait. Qu'on ne s'y trompe pas : des principes rigides avec des occupations futiles, une dévotion telle quelle avec une vie toute matérielle ou mondaine, ne

(1) MGR DUPANLOUP. — *Lettres sur l'Education des filles.*

font que des femmes sans ressources pour elles-mêmes, quelquefois peu supportables à leurs maris et à leurs enfants. »

Et quelle éloquence dans cet appel aux mères qui jugent inutile de développer les facultés chez des jeunes filles destinées à la vie commune du foyer domestique !

« Quoi ! vous voulez détruire l'épanouissement de l'œuvre divine, l'élévation d'une âme dans laquelle Dieu a déposé un germe de vie intellectuelle ? Vous respectez ce don chez les hommes, à condition toutefois qu'il trouvera son emploi dans la vie pratique, c'est-à-dire qu'il servira à gagner de l'argent et à accroître sa position sociale. Mais comme l'utilité des grandes choses est moins lucrative chez les femmes, vous voulez les supprimer... Eh ! bien donc, mettez-vous à l'œuvre, coupez les rameaux de cette plante à laquelle il faudrait trop d'air, d'espace et de soleil ; retranchez cette sève trop généreuse. Mais la plante était née pour devenir l'honneur de votre sol, et vous allez en faire un arbuste stérile et amaigri. Vous ne prenez donc pas garde que, dans cette mutilation, vous allez d'abord la faire cruellement souffrir, et peut-être périr tout entière ? Mais éteindre une âme que Dieu avait créée pour être lumineuse, c'est

un crime envers Dieu ; c'est y enfouir le germe d'une souffrance que vous ne guérirez jamais, et qui égarera peut-être et épuisera cette âme en aspirations vagues et exagérées. Sachez-le, il n'y a pas de tourment comparable à ce sentiment du beau et du vrai, qui se trouve étouffé, à cette douleur intime d'un être qui, sans peut-être le savoir, aura manqué sa vocation ; et ce mot, qui semble exprimer les appels d'en haut, les appels sérieux et irrésistibles, s'applique aux femmes comme aux hommes, à la vie idéale comme à la vie extérieure. Qui donc a dit que notre âme est une pensée de Dieu ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a pour elle un plan divin, dont nos efforts ou notre incurie nous éloignent ou nous rapprochent, mais qui n'en existe pas moins dans la sagesse et la bonté de Dieu. Et pour réaliser ce dessein, tout notre développement d'âme, de cœur et d'intelligence n'est pas de trop, car cette destinée est précisément en rapport avec les facultés, avec les puissances qu'on a reçues de Dieu (1). »

Est-il nécessaire d'ajouter ici qu'une femme frivole n'aura aucune influence à son foyer ? Ou plutôt, elle en aura une mauvaise, car sa vie est

(1) Mgr Dupanloup. — *Lettres sur l'Education des filles.*

liée à celle des autres, et en se faisant à elle-même un tort incomparable, elle abaissera le niveau de la famille, alanguira ou détruira le sens du travail chez ses enfants, et formera ses filles à son exemple, faute d'une haute conception de la vie et du goût des choses sérieuses.

Enfin, l'imagination, presque toujours vive chez les femmes, ayant besoin d'un aliment, elle lira des romans. Je n'insiste pas en ce moment sur le dangers des lectures mauvaises ou seulement affadissantes. Elles ont perdu plus de femmes que toutes les autres tentations.

*
* *

Mais je suppose que la femme ignorante ait étouffé en elle tous les nobles besoins de savoir, ou que son intelligence, d'un niveau ordinaire, bien que capable de culture, se soit aisément rabaissée au niveau des occupations du ménage. Elle s'y concentre, s'y voue, elle y prend un intérêt plus au moins vif. Voici la femme pot-au feu. Chez elle, la maison sera merveilleusement tenue, la cuisine excellente. Jamais un bouton ne manquera aux chemises de son mari, elle raccommodera elle-même ses bas et fera ses confitures. Elle tyrannisera peut-être même son

mari et ses enfants en les astreignant à ses routines. Et après ?

D'abord, une femme instruite peut faire tout cela. Je n'admets pas une conception de la culture intellectuelle bannissant la surveillance d'une maison ni même les occupations domestiques. Peut-être une femme intelligente arrivera-t-elle au même résultat en se servant de l'aide que ses ressources pécuniaires lui donnent, en ne faisant pas sans nécessité la besogne de ses domestiques : elle aura appris plus facilement le grand art de *diriger*. Mais s'il faut, comme on dit, mettre la main à la pâte, pourquoi ne saurait-elle pas s'y astreindre ? Le goût de la lecture n'est pas incompatible avec la couture, et l'habitude des pensées élevées et des conversations intéressantes ne rend pas ignare en matière de cuisine. On pourrait ajouter qu'une femme très éclairée a, plus qu'une autre, la notion de ses devoirs, et de l'importance qu'ont les petits rouages dans l'organisation de la vie.

Et croit-on donc que les femmes qui n'ont d'autre préoccupation que leur ménage remplissent par là tout leur rôle en ce monde ? Ce n'en est qu'une partie, et cette partie ne doit pas empiéter sur les autres, à plus forte raison les suppléer.

Mgr Landriot, dans ses excellentes conférences sur *La femme forte*, recommande instamment aux femmes les travaux intellectuels, « qui élèvent l'esprit », qui détruisent « cette petite personnalité qui s'enveloppe au milieu de pensées infiniment petites ».

« L'âme, dit-il, s'agrandit au contact des idées ; l'étude de la littérature lui donne un ton gragracieux, l'assouplit, lui communique à la fois finesse et fermeté ; la poésie l'enflamme et lui inspire un souffle divin ; la belle musique met l'âme en équilibre et lui donne le sens exquis de l'harmonie en toutes choses. L'étude des beaux-arts développe en elle le sentiment du beau, et ouvre à la pensée des horizons tout à fait inconnus...

« Une femme ainsi formée, ajoute-t-il, n'ennuiera pas son mari ; et parmi les qualités des femmes, je ne mets pas en dernière ligne celle de ne point ennuyer leurs maris. Or, de toutes les sources d'ennui, je n'en connais guère, surtout pour un mari qui n'a pas fait vœu de patience, de plus abondante, de plus intarissable, qu'une « vertu très étroite et très sotte » (1). Le nombre des femmes qui ont perdu le cœur et plus tard

(1) M. de Tocqueville. — *Correspondance*.

la vertu de leurs maris en les ennuyant, est peut-être assez considérable. »

Or, avouons-le, rien n'est plus ennuyeux que les femmes qui, ne s'intéressant à rien hors des limites de leur lingerie, de leur cuisine ou de leur basse-cour, bornent leur conversation aux histoires de domestiques et aux recettes de tout genre, qui font passer un certain ordre et certains arrangements avant même l'agrément de ceux qui les entourent, qui ne dérangent jamais la routine établie, et font de leur mari et de leurs enfants les esclaves de leurs manies. Quel repos, quel délassement peuvent-elles offrir à un mari ? Quelles compagnes sont-elles pour lui ? Quelle aide lui apportent-elles dans ses soucis, ses travaux ? Quelle sympathie pour ses études ou ses goûts ?

Donc, ni bas-bleu, ni pot-au-feu ; une culture proportionnée aux facultés, mais une culture soignée, réglée par de grands principes, étayée par la religion, qui l'empêche de dévier à droite ou à gauche, voilà ce que nous sommes rigoureusement obligées de donner à nos filles.

Neutralité religieuse.

Voilà deux mots qui, au fond, hurlent ensemble, mais qui, sous leur apparence hypocrite d'impartialité, ont faussé les idées de maintes familles, et bouleversé l'éducation.

La neutralité ! Elle a peuplé plus d'un établissement dont des scrupules chrétiens auraient éloigné les enfants, mais dont l'étiquette, après tout, est une sauvegarde politique. Elle remplit encore des cou s de jeunes filles dont les mères sont entichées, et laisse à la conscience de ces mères une sécurité trompeuse.

Existe-t-elle, seulement ? Est-il dans la nature humaine de se tenir immuablement au point imaginaire qui sépare deux courants contraires, de se désintéresser de la question la plus grave, la plus brûlante ? L'indifférence religieuse existe-t-elle vraiment, — je ne veux pas dire l'indifférence pratique, faite de torpeur, d'oubli, de paresse, mais l'indifférence absolue, ne comportant non

seulement ni amour, ni haine, mais encore ni sympathies ni préventions ? Eh ! bien, je ne le crois pas.

Je suppose le silence sur les matières religieuses ; on ne parlera pas contre la religion, soit : Mais des maîtres qui la traitent avec ce dédain, qui la bannissent, qui prétendent l'ignorer, auront-ils le souci des livres qu'ils donnent aux élèves, et ces livres seront-ils neutres ? Peut-on faire que la religion ne soit pas mêlée aux choses humaines, aux événements d'ici-bas, qu'elle n'ait eu aucune action sur les êtres qui ont participé à ces événements ? Il est impossible de faire un livre absolument neutre, et dans les établissements où règne cette prétendue neutralité, on ne s'inquiète pas de la lumière sous laquelle l'histoire, par exemple, est présentée aux jeunes filles. On s'inquiète encore moins de savoir si les notions des sciences leur sont données en accord avec le dogme religieux. Jusqu'à présent, il n'y a pas un principe ni une découverte scientifique *démontrés* qui soit en contradiction avec le dogme ou l'Ecriture Sainte. Mais dans le domaine des choses non définitivement prouvées, il y a des hypothèses, des définitions, des théories capables de heurter la foi dans ces jeunes âmes. S'en inquiètera-t-on ?

Jules Simon, qui professait que « celui qui est neutre est nul », a écrit ces lignes convaincues : « Le maître ne peut être neutre, je l'en défie... On enseigne par le geste ; on enseigne par la physionomie ; on enseigne par toutes les doctrines qu'on émet ; on enseigne par la conversation avec les élèves ; ou enseigne par les exemples d'écriture, par les livres que l'on met dans la main des élèves. Est-ce que vous supprimerez la littérature dans vos écoles ? Eh ! bien, la littérature, dans notre pays, a été faite depuis trois cents ans par des hommes qui avaient une croyance, qui combattaient une autre croyance. »

*
* *

Je sais ce qu'ont allégué des maîtres qui se disent chrétiens pour excuser la neutralité de leur cours. Ils espèrent, disent-ils, attirer un plus grand nombre d'enfants, et les préserver au moins de toute erreur, en leur faisant du bien par la pure morale.

Encore un leurre ! Le Christ, Vérité éternelle, l'a dit : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » Il n'existe pas, je le répète, de livres indifférents, et ceux qu'on a adoptés dans les établissements neutres, s'ils ne sont pas franche-

ment hostiles, sont suspects, remplis, si l'on y regarde de près, d'erreurs religieuses. Quant à la morale, elle est stérile sans un point d'appui et sans une sanction.

« Prenez un livre quelconque, » dit encore Jules Simon, « mettez-le dans les mains des enfants, c'en est fait de votre neutralité. »

Et il ajoute, à l'adresse de ces maîtres ondoyants : « La neutralité, en matière d'opinions, est tout ce qu'il y a de plus déshonorant. Je vous demande ce qu'il est, ce maître. A-t-il une opinion, ou n'en a-t-il pas ? S'il en a une, il la cache ! Voilà le modèle que vous donnez à vos enfants ! S'il n'en a pas !... Je vous demande ce que c'est qu'un homme qui veut enseigner, faire des hommes, et qui n'a pas une croyance... Il n'y a pas d'école véritablement neutre, et s'il y en avait, il faudrait en rougir. »



Mais, diront peut-être quelques mères, qu'importe que l'instruction religieuse soit supprimée ? Nous sommes là pour la donner.

Vraiment ? La donnez-vous ? Absorbées par des devoirs divers, voyant vos filles surmenées par les programmes actuels, avez-vous le cou-

rage d'entreprendre et de poursuivre sans défaillance un cours de religion ? Avez-vous le temps et la force d'éplucher les livres d'histoire, de littérature, de sciences, pour y trouver, y souligner, y combattre le principe erroné, le fait tronqué, l'appréciation perfide qui s'insinuent dans l'esprit de vos filles comme des gouttes de poison ? En avez-vous seulement le pouvoir, êtes-vous assez instruites et assez éclairées ?

*
* *

La neutralité religieuse ? Disons le très haut, dans toute l'ardeur de notre conviction, alors même qu'elle pourrait exister, alors même que des professeurs assez peu religieux pour bannir la religion de leurs cours seraient assez impartiaux pour rester complétement neutres, elle est un crime pour des chrétiens, en même temps que la plus étrange des anomalies.

Eh ! quoi, vous faites profession de croire que vous et vos filles avez été mises au monde pour *connaître, aimer et servir* Dieu, et vous choisissez un système d'instruction où l'on connaît tout, excepté Dieu, où l'on apprend tout, excepté à le servir !

Vous enseignez à vos filles le *Credo ;* elles déclarent chaque jour qu'elles croient à la vie éternelle, et, bornant leur éducation au temps de ce monde, vous en bannissez tout ce qui a rapport à l'autre vie, à la véritable raison de leur être !

Vous tenez pour inspirée l'Ecriture sainte, et vous la supprimez des études !

Vous admirez avec raison et .vous croyez ces magnifiques paroles de saint Paul : « C'est en Dieu que nous avons l'être, le mouvement et la vie, » ct alors que vos filles apprennent minutieusement les lois de l'espace et les éléments de l'air dans lesquels elles respirent, vous ne leur rendez pas familière l'atmosphère divine de leur âme !

Je sais bien que vous vous récriez, et que vous prétendez leur donner — à part — l'enseignement religieux.

Mais cette séparation même est une monstreuse anomalie. Quoi qu'on puisse dire, Dieu qui a créé le monde, qui le conserve et le régit, ne peut pas être tenu en dehors. Il est la raison suprême des choses. Sans lui, rien ne s'explique, rien ne tient debout. Il n'a pas créé la terre et le ciel,il n'a pas laissé se développer la longue série des fastes humains, il n'a pas inspiré, dirigé,

puni, récompensé les êtres à travers l'histoire pour le vain et oisif plaisir de notre curiosité. Sa gloire, et notre bien, voilà la loi fondamentale de tout ce qui existe, de tout ce qui arrive. Il est impossible de séparer les effets de la cause, ce serait tout voir et tout apprendre dans une fausse lumière.



La religion est, de plus, le grand, le suprême moyen d'éducation. Elle est le mobile, seul, souverain, qui détermine l'obéissance, qui soutient l'effort, qui discipline l'esprit et règle la conduite. Elle supplée à tout, et rien ne la remplace. Une institutrice me rapportait que, lisant à ses élèves le livre de morale réglementaire en vue d'un examen, elle était interrompue par leurs exclamations : « Mais c'est dans le catéchisme ! »

Oui, tout est dans le catéchisme, ce petit livre qui émerveillait M. Cousin, qui a une réponse pour tous les problèmes, une force pour tous les essors.

Lycées de jeunes filles.

Ils font trop grand bruit et on leur fait trop de réclame pour que nous n'en disions pas un mot.

Nous avons rapporté l'opinion de M. Legouvé, qui attribue à la surcharge et à l'inutilité de certaines parties des programmes l'éloignement où se tient la classe qu'on désirerait le plus vivement voir favoriser la nouvelle institution.

La cause de cette abstention n'est pas là, disons-le très hautement.

Dans les régions aisées et éclairées, tout comme ailleurs, maintes familles ont été entraînées par le prestige des programmes. Beaucoup de cours à la mode les ont adoptés, beaucoup de couvents les suivent pour satisfaire aux exigences des examens, et le surmenage, cette plaie de notre époque, a ses victimes dans tous les milieux. Il y a d'autres raisons à la défiance qu'inspirent les lycées.

Ce n'est pas uniquement le mélange, le rapprochement d'enfants de toutes les classes. Ce motif compte évidemment pour certaines familles ; mais le mélange existe dans beaucoup de cours, et dans un grand nombre de couvents de province, sinon de Paris. La plupart des parents l'acceptent pour leurs enfants, parce qu'il ne s'agit que d'une question sociale, et que les garanties de sécurité sont réservées. Ce qui repousse, dans les lycées, c'est justement l'absence de garanties suffisantes, dans les contacts d'élèves aussi bien que dans l'influence du personnel enseignant et l'éducation donnée.

Il s'agit ici, en effet, d'établissements de l'Etat, qui, subventionnés, en somme, par les contribuables, sont très largement, trop légèrement ouverts. L'Etat, être impersonnel, et, je le dis à regret, laïque, n'entre pas dans les détails. Il lui est interdit, par sa constitution, de prendre des renseignements sur la moralité des familles. N'importe quel citoyen a le droit d'asseoir sa fille sur le même banc que la vôtre. Si cette enfant se tient convenablement, n'affiche pas de mauvaises manières, ne laisse surprendre aucune parole blâmable, on n'a aucune raison de la suspecter. Ce qu'elle est hors du lycée, ce qu'est sa famille, ce que sont ses fréquentations,

ses lectures, ses idées, ses distractions, etc., l'Etat laïque n'a pas le droit de s'en préoccuper. Le mot trop avancé qu'elle peut glisser à l'oreille de votre fille, le livre qu'elle peut lui conseiller, les manières vulgaires qu'elle peut offrir à son imitation, tout cela, s'il n'y a pas délit extérieur, manquement au règlement, scandale, doit être toléré. Mais comment s'étonner qu'il y ait des parents anxieux des fréquentations, des amitiés, des camaraderies de leurs filles, jaloux de les préserver de toute influence, de toute parole, de tout exemple capable de détruire leur influence, à eux, d'entamer les idées qu'ils inculquent à leurs enfants, de déflorer, peut-être, la réserve et la fleur d'innocence qu'ils gardent avec un soin précieux? Ce n'est pas, pour beaucoup d'entre eux, parce que les camarades sont de naissance obscure qu'ils tiennent leurs filles à l'écart : au cours ou au couvent il y aura les mêmes mélanges de classes. Mais au cours il n'y a pour ainsi dire pas de contact ; au couvent, les garanties morales, la surveillance vigilante, le soin des manières empêchent les influences mauvaises, et la fille du petit marchand ne sera admise que parce qu'elle est aussi pure et aussi bien élevée que la fille de l'officier, de l'avocat ou du médecin.

Ce n'est pas tout.

De même que l'établissement de l'Etat est ouvert à toutes les écolières, d'où qu'elles sortent et quelles qu'elles soient, jusqu'au jour où elles auront causé un scandale, l'enseignement de l'Etat est accessible à tous les professeurs ayant satisfait aux exigences des examens.

Ces exigences, plus scientifiques que morales, ne sont point une garantie suffisante pour les parents qui se préoccupent d'autre chose que de l'instruction de leurs filles.

Certes l'Etat ne tolèrerait pas un professeur ou une maîtresse dont la conduite ou l'enseignement ne fût pas moral; mais là encore, il s'arrête à l'extérieur. Non seulement il n'a pas le pouvoir de pénétrer dans les consciences, mais il ne peut forcer au delà d'une certaine mesure les secrets de la vie privée. Une honorabilité extérieure, une conduite dans laquelle le public ne voit rien à critiquer, c'est tout ce qu'il peut exiger, avec une certaine dose de science et un certain talent d'enseignement. Quant à l'élévation du caractère, à la noblesse et à la délicatesse des sentiments, à la justesse du jugement, il ne peut s'en faire l'arbitre. La neutralité religieuse qu'il affecte lui ôterait, en prin-

cipe, le droit de faire des investigations au sujet des doctrines de ses professeurs ; mais cette neutralité elle-même est un leurre, et selon la direction donnée par un ministère, on a vu favoriser des maîtres absolument, notoirement anti-religieux.

Si les parents qui ont le souci des idées et de la formation de leurs enfants redoutent les contacts des camarades, combien plus justement ne se défieront-ils pas de l'enseignement, de l'influence, de l'autorité, du prestige de professeurs qu'ils n'ont pas pu choisir, qui sont nommés, déplacés, avancés selon un ordre hiérarchique et dans certaines conditions de favoritisme, sans que leur doctrine, leurs sentiments secrets et même leur conduite intime aient seulement été considérés !

Une mère digne de ce nom ne confie son enfant qu'à bon escient. Lorsqu'elle doit faire part à d'autres de l'autorité sacrée, de l'influence qu'elle exerce sur sa fille, elle doit y regarder à deux fois, et s'assurer que ses mandataires sont dignes de l'aider ou de la suppléer. Elle doit à l'avance garder cette petite âme non seulement contre tout ce qui pourrait altérer ou fausser sa droiture, sa pureté, ses principes, mais encore ternir, inquiéter, effaroucher cette

fleur de délicatesse, de réserve, ce quelque chose d'impalpable et de sacré qui est le charme suprême et l'épanouissement de la femme. Il faut qu'elle sache, à n'en pas douter, que les maîtres auront vis-à-vis de cette délicatesse non seulement un respect égal au sien, mais encore un tact aussi éclairé. En général, les mains féminines sont plus aptes à manier ces natures fragiles. J'admets parfaitement les leçons des hommes, leurs conférences, leur enseignement parfois plus solide, mais à une double condition : que ces hommes sont connus et éprouvés, et que la mère ou quelqu'un qui possède sa confiance absolue soit présente à ces leçons pour les contrôler.

Aucune femme vraiment mère, en descendant au fond de sa conscience maternelle, ne dira que j'exige trop. Aucun père respectueux et enthousiaste de la pudeur, de la délicatesse de sa fille ne blâmera cet excès de précaution ; aucun mari ne prétendra qu'on ait pris trop de soin pour mettre à son foyer une femme pure, droite, que l'ombre du mal effarouche et que blesse la moindre fausse note.

Or, de bonne foi, toutes ces conditions de sécurité peuvent-elles exister dans un lycée ?

Et je ne parle pas ici des lectures qu'on y fait, qu'on y tolère, que les méthodes exigent, des

séances d'un grand nombre d'élèves dans les bibliothèques publiques, comme cela se pratique à Paris. Qui ne voit d'un coup d'œil les inconvenances, les tentations, les ravages qu'entraîne un pareil ordre de choses ?

UN DOCUMENT

Nous ne l'avons pas cherché. A vrai dire, nous ne pensions pas qu'il pût s'étaler si tranquillement au grand jour, et nous ne soupçonnions pas qu'il pût nous être fourni par celles mêmes qui auraient intérêt à paraître sous un autre aspect.

Nous n'en voulons pas exagérer la portée. Ce document, qui est un livre, un tableau de l'enseignement supérieur et laïque, présenté par une ancienne élève de l'école normale de Sèvres, ne prouve pas, naturellement, qu'il n'existe pas d'honnêtes femmes dans le personnel d'institutrices que forme l'école. Je suis convaincu qu'un grand nombre d'entre elles s'indignent des portraits sous lesquels on les représente à nos yeux. Mais il n'en est pas moins vrai que

l'auteur, qui déclare avoir groupé ses souvenirs de « Sévrienne », parle sous des noms transparents des maîtresses qu'elle « blague ». Elle donne à ses récits un caractère général en appliquant au livre le titre de *Sévriennes*, qui dénote la prétention d'avoir recueilli des éléments vivants et fait la peinture d'un état de choses et de tendances précises. Aucune protestation indignée ne s'est élevée, que je sache, contre ce qu'on aurait pu considérer comme un pamphlet. En analysant le livre, nous avons donc le droit de répéter que c'est un document, et il suffirait que l'école normale pût l'inspirer, qu'elle pût être jugée et décrite par ses élèves comme elle l'est dans *Sévriennes* pour que les familles éloignassent avec empressement leurs filles d'une pareille formation, de semblables maîtresses, de compagnes aussi... compromettantes.

Je ne peux ici raconter ni le sujet, ni les détails de l'ouvrage. Qu'il suffise de dire que les pires ennemis de l'institution n'auraient pu l'écrire d'une manière plus concluante, ni au point de vue de la religion, que l'auteur conserve *par culte de la beauté*, culte entremêlé, d'ailleurs, de vues toutes païennes et d'invocations *aux dieux*, — ni au point de vue de

l'amour, qui tient grande place dans les idées, les descriptions... et la conduite, — ni au point de vue de l'art, étudié dans la galerie des Antiques du Louvre avec une liberté singulière, ni à celui de la rivalité qu'excitent les jeunes professeurs. Une maîtresse, qui personnifie la morale sévère, met ses élèves en garde contre l'excès du respect filial, et admet l'union libre, « mariage de deux consciences, de deux volontés libres, dont le caractère est aussi sacré que s'il avait reçu la sanction des lois ». La conclusion du roman est le triomphe même de l'immoralité.

Nous le répétons, nous n'accusons pas tout le personnel de Sèvres de réaliser de pareils types de pédagogie. Mais que l'école ait fourni la matière de pareilles théories et une semblable galerie de portraits, n'est-ce pas mille fois trop ?

Nous engageons ceux qui ont charge d'âmes et qu'effleure la tentation de donner à leurs filles ce genre d'éducation, à parcourir *Sévriennes*, mais seulement ceux-là. Ce n'est pas une lecture pour les honnêtes femmes, bien que l'auteur ait sans doute la prétention de toucher à des âmes d'enfants et de former d'honnêtes filles !

Modes d'éducation

Ici, il est impossible d'être absolu ; tout au plus est-il permis d'exprimer des préférences, en tenant largement compte de la nature des enfants et de la situation particulière des familles.

En principe, l'éducation de la famille est évidemment la meilleure, mitigée toutefois par un certain contact avec d'autres enfants, et par l'aide de maîtresses soigneusement choisies qui, voyant de moins près, et peut-être de plus haut leurs élèves, secondent les mères d'une manière éclairée, et les suppléent dans l'impossibilité où elles sont de se vouer *entièrement* à la tâche si absorbante, si exclusive de l'éducation.

*
* *

Des femmes destinées à la vie commune de leur sexe ne peuvent être élevées dans un cadre plus convenable que le foyer domestique, à la

condition, toutefois, que ce foyer soit lui-même une école de respect, de devoir, d'amour. Elles y apprennent presque inconsciemment le rôle qu'elles sont appelées à remplir, et s'imprègnent de ce sentiment de la famille qui est à la fois un charme et une sauvegarde dans l'existence.

L'élément étranger que représentent les maîtresses est salutaire aussi, parce que leur expérience d'éducatrices corrige les défaillances ou les exigences de la tendresse maternelle. Enfin, le contact, dans une certaine mesure, de compagnes choisies, est un moyen d'éducation efficace, et contribue pour une part immense à la formation et surtout à l'assouplissement des caractères, en même temps qu'il initie aux liens sociaux et aux rapports de charité. Les enfants élevées seules sont souvent fantasques, égoïstes, presque toujours personnelles.

*
* *

L'idéal serait donc que les jeunes filles fussent élevées chez elles, sous la direction de leur mère, passant chaque jour quelques heures dans un couvent, un externat ou un cours sévèrement choisi, marqué fortement du cachet religieux, et propre à exercer une influence salutaire, tout

en n'enlevant pas absolument les enfants aux habitudes familiales.

Tous les maîtres de l'éducation féminine sont unanimes pour placer l'internat au second rang. Fénelon termine ainsi ses *Conseils à une dame de qualité* : « Je conclus que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez lui choisir. » Mgr. Dupanloup, dans son *Traité de l'Education des filles*, préconise pour le bien comme pour le bonheur des enfants l'éducation que peuvent donner les familles de situation moyenne dans lesquelles les mères, n'étant liées ni par un travail forcé, ni par les obligations d'une grande situation, peuvent garder leurs filles près d'elles, les élever sous leurs yeux, leur prodiguer des trésors d'expérience et de dévouement. Mme de Maintenon redoutait excessivement les inconvénients du pensionnat qui, inévitablement, rassemble des élèves nombreuses, triées, certainement, mais parmi lesquelles peuvent se glisser des natures défectueuses. Le Dr Fonssagrives, qu'on peut citer comme un moraliste et un grand chrétien aussi bien que comme un médecin très distingué, déclare que pour les filles l'éducation familiale doit être la règle, et la vie de pension l'exception très rare, et justi-

fiée seulement par la nécessité (1). La pension et le biberon, ajoutait-il, sont des expédients de nécessité, et rien de plus.

L'internat a, en outre de divers inconvénients, celui de rendre l'enfant étrangère à la vie de famille, et d'empêcher fatalement l'intimité qui naît de l'existence commune.

Enfin, au point de vue de la santé, il peut offrir les inconvénients de la sédentarité.

*
* *

Est-ce à dire qu'il faille le condamner ? Non certes. Il y a des cas, très fréquents, où il devient non seulement une nécessité, mais un bienfait. Si, en effet, les parents n'ont pas le courage de se vouer à leur tâche, s'ils sortent sans cesse, s'ils reçoivent continuellement, la maison n'est plus une école, un asile, mais un lieu où l'enfant est trop distraite, ou abandonnée, ou mêlée à des plaisirs qui ne conviennent pas à son âge. Si, d'autre part, on habite la campagne, loin de toutes ressources d'instruction, il peut être impossible de garder ses filles près de soi. Enfin,

(1) J. B. FONSSAGRIVES. — *L'Education physique des filles, ou Avis aux mères sur l'art de diriger leur santé et leur développement.*

il existe des caractères difficiles, qui ont besoin d'une discipline plus sévère, et auxquels une direction étrangère réussit mieux.

En de telles circonstances, il importe seulement de choisir soigneusement la maison qui doit remplacer le foyer. Il faut que les maîtresses soient des mères, qu'elles aient assez de dévouement et de tendresse pour inspirer la confiance, assez d'expérience et de pénétration pour diriger et former; elles doivent être assez désintéressées et scrupuleuses pour éloigner toute élève suspecte. Pour tout dire, elles doivent avant tout être des chrétiennes, puiser dans la religion la lumière, le courage, s'inspirer en tout de son esprit.

*
* *

Il n'est pas inutile, d'autre part, d'appeler l'attention des mères sur un des abus de l'éducation de certains cours.

Dans les grandes villes, il est très fréquent, quand on veut élever ses filles chez soi, de les conduire deux ou trois fois par semaine à des cours, et d'économiser la dépense de *l'étude*, c'est-à-dire du cours quotidien, qui est une forme d'externat. De plus, on applique à ce genre d'éducation la thèse des *spécialités*. Qu'arrive-t-il

alors? Les cours se multiplient et ont lieu dans des endroits différents. Il y a le cours de français, le cours d'allemand ou d'anglais, le cours de piano, le cours de solfège, le cours de dessin, le cours de coupe et de travail à l'aiguille. On se rend à chacun d'eux deux ou trois fois par semaine, c'est-à-dire qu'on est toujours sortie. Il y a là une fatigue excessive, non pas seulement parce que les sorties se multiplient, mais parce qu'on vit dans une agitation perpétuelle, les yeux sur la pendule, se hâtant, craignant de manquer l'heure. J'ai connu des femmes qui, à certains jours, ne quittaient pas leur chapeau, du matin au soir; elles rentraient déjeuner en courant, mangeaient en s'étouffant, et repartaient aussitôt pour la journée entière. Les enfants recevaient une multitude exagérée d'enseignements divers, sans avoir le temps de les digérer, de se les assimiler, ne pouvant faire leurs devoirs que le soir, et prolongeant leurs veilles au-delà des heures raisonnables.

Et que devient une maison ainsi abandonnée? Et comment se forme à la vie de famille, aux soucis du ménage, la jeune fille qui passe sa vie dans les rues, se rendant d'un cours à l'autre? Je signale cet excès, qui ne nuit pas seulement à la santé, mais à l'éducation elle-même.

Elever des enfants.

CE QUE DOIVENT ÊTRE DES ÉDUCATRICES

Elever des enfants ! On répète ce mot par routine, sans s'arrêter, le plus souvent, au sens profond et magnifique qu'il comporte.

Elever, c'est-à-dire prendre avec respect, avec précaution une jeune âme, un cœur tout neuf, et le placer *au-dessus* d'un certain niveau, au-dessus de ce qui est mauvais, vil, dangereux, bas, en un mot, au-dessus même de ce qui est médiocre, vulgaire.

L'élever ! Le placer dans une atmosphère pure, libre, où ne montent pas les miasmes d'en bas.

L'élever ! Le mettre au diapason du vrai, du beau, du bien...

Oui, élever un enfant, c'est tout cela ; et mieux on aura réalisé ce type, plus on l'aura placé au-dessus des convoitises mauvaises, des goûts vulgaires, des habitudes futiles, des sentiments

bas ou communs, plus on aura réussi cette grande tâche.

Ne pensez pas qu'il faille beaucoup prêcher pour l'accomplir. Cela vous lasserait, mais cela fatiguerait beaucoup plus vite encore l'esprit léger et mobile que vous devez diriger. Certes, il faut des enseignements, des conseils, des réprimandes ; mais tout cela doit surtout découler des circonstances et s'en inspirer. La grande, suprême, perpétuelle leçon, la plus sûre, justement parce qu'elle est continuelle, le moteur qui élève sans interruption, presque sans que l'enfant s'en aperçoive, c'est votre exemple.

La logique des enfants est inflexible. Ils ne connaissent pas de demi mesures ; leurs esprits, tout d'une pièce, ne saisissent pas les nuances ; à plus forte raison, ils sont incapables d'admettre les contradictions. Pour eux, l'enchaînement des préceptes et des actes est chose naturelle, nécessaire. Si les seconds ne répondent pas aux premiers, ils perdent leur confiance en les éducateurs.

Il ne faut donc jamais mettre leur logique ni leur conscience à l'épreuve d'une contradiction entre les préceptes et la conduite ; car c'est encore, remarquez-le bien, un trait particulier à l'enfance que cette tendance à identifier l'en-

seignement avec celui qui le donne, et c'est de là que naît pour vous l'impérieuse nécessité d'être un enseignement vivant, de pratiquer ce que vous commandez et conseillez, de réaliser l'idéal que vous présentez.

D'ailleurs, il faut bien se pénétrer de cette idée, absolument fondamentale en matière d'éducation, que l'exemple est à la longue irrésistible. S'il agit même sur des personnalités toutes faites, s'il pénètre des esprits déjà mûris, s'il ébranle des idées enracinées, quelle influence n'aura-t-il pas sur des âmes toutes neuves, sur des natures jeunes et malléables ?

Et c'est ainsi que cette grande tâche de former vos enfants vous réformera vous-mêmes. Car, ne l'oubliez pas, on ne peut donner que de ce que l'on a, on ne peut persuader que si l'on est soi-même convaincu, on ne peut entraîner qu'à la condition de marcher en avant. Quelle autorité auriez-vous si, prêchant à vos enfants la douceur, vous vous laissiez aller à toutes les variations de votre humeur et à toutes les saillies de votre impatience, — si, leur recommandant la bienveillance, vous déchiriez le prochain ? Comment oseriez-vous parler à vos filles de simplicité, flétrir devant elles le luxe et les folles dépenses, si votre temps et votre ar-

gent sont consacrés à la toilette et à la vanité ?

Ah ! l'exemple des mères ! Il ne fait pas seulement pratiquer ce qui est bien, il le fait aimer. Si l'exemple entraîne, combien plus l'exemple d'une personne chère ! Il atténue tout ce que le précepte peut avoir d'austère ; il est irrésistible parce que celui qui en subit l'influence ne s'en aperçoit pas, et devient meilleur par le fait même de cet esprit d'imitation qui est en nous. On voit se produire de tels effets, même sous le rapport physique ; une jeune fille prend les intonations de sa mère, ses expressions, ses manières, ses gestes familiers, et cela sans le vouloir, sans même s'en douter. Même des étrangers vivant ensemble finissent par emprunter les uns aux autres quelque ressemblance. C'est, je le répète, ce qui arrive dans l'ordre moral. Vos idées, vos manières de voir, vos jugements seront comme l'atmosphère dans laquelle se développeront les jeunes âmes de vos enfants ; elles s'en imprégneront certainement, à la condition que vos actions ne viennent pas donner à tout cela un démenti, ne détournent pas brusquement le courant dans lequel vous cherchez à les entraîner.

Je reviens toujours à ce mot *élever*, élever des enfants. Pour cela, il faut que vous soyez

hautes vous-mêmes ; c'est sur vos bras, c'est sur vos cœurs que les natures de vos enfants s'élèveront, atteindront le niveau désiré. Ne croyez pas qu'ils puissent y arriver et s'y maintenir sans vous.

Ainsi, dans cette grande tâche, vous demeurerez absolument unes avec les chers êtres qui vous sont confiés. Vos vertus seront le germe nécessaire des leurs ; la formation ou la réformation de votre âme et de votre caractère, la condition obligée de leur formation à eux. Ils mettront leurs pieds là où les vôtres ont laissé leurs traces ; ils contracteront vos habitudes, vos manières d'être, et, souvenez-vous en, ils seront toujours prêts à prendre vos défauts. Ne leur montrez donc pas ces défauts. Mais les enfants sont si perspicaces que, pour qu'ils ne voient pas, il faut qu'il n'y ait rien.

Otez de vous-mêmes ce qui est répréhensible, afin qu'ils puissent être bons en vous regardant et en vous imitant.

Elever un enfant, c'est lui apprendre à se passer de nous.

Cette parole est profonde, et, pour qui sait l'interpréter, elle contient un des secrets de

l'éducation. Mais quel détachement n'implique-t-elle pas ! quelles qualités d'intelligence, de tact et de cœur ne suppose-t-elle pas chez l'éducatrice, la mère de famille qui la mettrait en pratique !

Je parle ici à dessein de *détachement* et d'*intelligence*, et non pas de dévouement et de sacrifice, parce que j'admets que tout amour maternel est capable de se prodiguer et de s'immoler. Le dévouement est tellement l'essence de cet amour, que la mère qui en est dépourvue nous apparaît comme une exception monstrueuse ; nous la mettons en quelque sorte hors la loi en la disant contre nature.

Il est donc tout naturel aux mères de préférer leurs enfants à elles-mêmes, de compter pour rien les fatigues, les peines et les sacrifices. C'est justement pour cela qu'elles ne savent pas mettre en pratique la maxime que je viens de citer. On se laisse aller à la douceur d'être tout à l'enfant, de le voir recourir à nous en toute circonstance. « Il ne peut se passer de moi ! » Quelle mère, en disant ces mots, ne se sent pénétrée dans ce que son amour a de plus sensible ! Cela crée tant de tendresse ! Un être qui ne peut se passer de nous ! Comme nous lui sommes reconnaissantes, en quelque sorte !

Comme nous nous penchons pour l'envelopper, le protéger ! Comme nous lui évitons toute déception à ce qu'il attend de nous ! Comme nous nous délectons dans ce dévouement de toutes nos heures ! C'est bien là ce sentiment maternel qui, contrairement à tous les autres, ne se nourrit pas de ce qu'il reçoit, mais est à lui-même son propre aliment !

Est-ce là, pourtant, de l'amour éclairé ? Cette passion de sacrifice ne dévie-t-elle de son but, et n'est-elle pas stérilisée dans l'intime et douloureuse jouissance qu'elle nous procure ? Ce dévouement s'exerce-t-il bien réellement au profit de l'enfant ?

C'est ici qu'intervient le détachement ; oui, le plus difficile, peut-être, puisqu'il s'agit en quelque sorte de s'effacer, de disparaître, de renoncer à l'excès de générosité qui ferait des êtres égoïstes, à l'excès d'endurance et de courage qui ferait des êtres faibles. Je connais des mères qui ont été des prodiges d'abnégation, d'héroïsme même, et dont on s'étonne de voir les enfants incapables de lutter, de supporter, de souffrir, d'agir. C'est qu'elles ne les ont pas aimés pour eux-mêmes ; c'est qu'elles les ont vus toujours petits, et qu'elles n'ont pas songé à les munir, en vue de l'avenir et de leur bonheur

même, de ce qui peut assurer cet avenir, ce bonheur, d'un viatique de force, d'une habitude salutaire d'initiative.

On se plaint de ce que les individualités deviennent rares : la faute en est trop souvent aux mères qui ne savent pas les développer, qui, se substituant à leurs enfants lorsqu'il s'agit de peines, de sacrifices, de souffrances, leur suppriment aussi par là les leçons de la vie, et ces exercices journaliers du caractère, cette initiative, cette éducation de la volonté, en un mot, qui sont à l'âme ce qu'est au corps l'exercice physique, sans lequel les membres s'ankylosent.

*
* *

Au ravissement que toute mère éprouve lorsque son petit enfant, essayant ses premiers pas, ose quitter sa main et s'en va tout seul, il se mêle, tout au fond du cœur, un vague regret de ne lui être plus aussi indispensable. Songe-t-elle, cependant, à retarder ce premier essai d'indépendance ?

Il en est de même au moral. Peut-être éprouvera-t-on un serrement de cœur en voyant l'enfant penser, agir tout seul ; il faut l'y aider,

cependant, l'y encourager, l'y habituer. Moins le soutenir ne sera pas moins l'aimer : l'amour maternel, seul entre tous les amours, ne subit point de variations, ne connaît ni hausse, ni baisse ; ce sera l'aimer pour lui, pour l'avenir, — pour le moment où nous ne serons plus là, mais où notre tendresse, nous survivant, l'aura véritablement mis en état de se passer de nous, d'être sans nous ce qu'il doit être, ce que notre cœur l'a rêvé, l'a voulu, l'a fait.

UN GRAND PRINCIPE D'ÉDUCATION

J'ai un dentiste très intelligent, et je prends, à entendre ses théories, un plaisir d'autant plus sincère que ses idées chirurgicales sont tout à fait d'accord avec mes appréhensions. J'applaudis des deux mains quand il me parle des progrès de son art, et qu'il rejette aux vieux systèmes l'extraction, la terrible extraction des dents.

« Nous n'extirpons plus, nous guérissons. »

Je ne sais pourquoi, ce mot n'est revenu à propos d'éducation, en lisant ce lieu commun « qu'il faut tout d'abord extirper les défauts ».

Extirper les défauts ! C'est vite dit ; mais en admettant que ce soit moins douloureux, c'est encore moins aisé que pour une dent. C'est aussi plus long.

Comment s'y prendra-t-on ? Il y a les discours, d'abord ; vous développerez longuement une thèse qui ne pénétrera guère dans ces têtes de linottes ; vous prendrez vos pinceaux les plus noirs pour leur peindre la laideur de leurs défauts, vous leur raconterez des faits plus ou moins intéressants à l'appui. Ensuite vous en viendrez à l'action, et vous adopterez un système de punitions et de récompenses qui, indispensable dans une certaine mesure, peut cependant, pour un grand nombre d'enfants, développer trop considérablement la crainte, avec le danger qu'elle entraîne : l'hypocrisie.

Extirper... La racine des défauts est moins facile à atteindre que celle d'une dent ; souvent on n'arrive qu'à supprimer ce qui paraît.

Pourquoi ne pas essayer d'un moyen plus doux, d'une méthode qui, pour agir indirectement, d'une manière réflexe, n'en est que plus sûre, et supprime les inconvénients dont nous venons de parler ?

*
* *

Il y a deux sortes de défauts. Les uns sont une franche manifestation du mal, les autres sont seulement l'exagération, la déviation d'une qualité.

Pour reconnaître ces derniers, il faut une vue juste, impartiale. Trop de mères sont disposées à voir des vertus dans les défauts de leurs enfants, à qualifier l'entêtement du nom de fermeté, à prendre la faiblesse pour de la douceur, à attribuer la désobéissance à un louable sentiment d'initiative et d'indépendance, etc. Mais enfin, il est vrai que certains défauts sont le dérèglement de certaines bonnes dispositions, et dans ce cas, il faut s'appliquer à supprimer l'excès, à rétablir la mesure.

D'autres ne sont pas excusables, mais on peut les guérir par leurs contraires.

C'est un grand principe d'éducation, trop rarement appliqué, que de cultiver le bien pour détruire le mal, plutôt que de s'occuper uniquement et directement du mal.

Cette méthode a l'avantage d'exiger moins de gronderies et plus d'encouragements, de tenir les regards de l'enfant élevés vers un idéal, et

de répondre à ce qu'il y a en lui d'aspirations confuses, mais réelles, vers le bien.

Pour en arriver à la pratique, supposez une petite fille égoïste (c'est là une pente naturelle). Comment la corrigerez-vous de la disposition instinctive qu'elle a à ne point donner, à ne point partager, à ne jamais s'inquiéter des autres ? Tout simplement en lui faisant pratiquer la charité. C'est bien plus haut de faire faire à un enfant des actes de vertu que de la contraindre uniquement à ne pas commettre des actes blâmables. Montrez-lui la misère, éveillez sa compassion ; faites-lui comprendre qu'il dépend d'elle de soulager, de consoler, de faire plaisir ; éveillez en un mot en elle du goût pour le bien ; par là même vous l'arrachez à ses petites passions, vous lui faites oublier le moi, qui était en train de grandir démesurément.

Le grand Bossuet, qui était, on ne le sait pas assez, un admirable directeur de consciences, pratiquait cette méthode vis-à-vis des âmes qui se confiaient à lui, ainsi qu'on peut le voir dans ses lettres à la sœur Cornuau.

C'est plus attrayant en même temps que plus noble. L'attrait du bien peut devenir, si vous savez agir sur les âmes de vos enfants, bien au-

trement efficace que la simple répugnance du mal ou sa répression.

TOUTES PETITES

Il y a, en matière d'éducation, des lieux communs qui, pour être justes, n'en sont pas moins rebattus, et peuvent être épargnés à nos lectrices, d'autant plus qu'ils servent souvent de prétexte à des exagérations de méthodes et de parti pris.

C'est ainsi qu'on s'en va répétant que l'éducation commence au berceau. Cet aphorisme est vrai, si l'on considère comme une question d'éducation de refuser à un enfant ce qui lui est nuisible, ou de ne pas se prêter à des caprices stupides. Mais comme les raisonnements sont superflus vis-à-vis des bébés, on use trop souvent envers eux d'une sévérité... *matérielle*, et j'ai souvent été péniblement froissée de voir des parents commencer *dès le berceau* le dressage de leurs enfants par les mêmes moyens coërcitifs qu'ils emploieraient vis-à-vis d'un jeune chien, prétendant régler leurs mouvements, leurs cris, leurs souffrances elles-mêmes.

Néanmoins, il faut prendre les enfants tout petits, et commencer par agir toujours raisonnablement vis-à-vis d'eux, afin que, dès le moment incertain où leur conscience s'éveille, ils se trouvent en présence d'une règle, et qu'avec les idées naisse en eux, approprié à leur âge, le sentiment du devoir. Si l'on s'est accoutumé à céder à leurs caprices inconscients, on se trouvera désarmé devant des volontés naissantes.

Remarquez que je ne prétends pas prêcher la sévérité. Je ne suis pas de cette école inflexible qui maintient l'enfance dans un étau de fer, qui lui refuse, sous prétexte de discipline, les joies innocentes et la liberté raisonnable. Mais il y a une limite à la tendresse : c'est celle même de l'avantage de l'enfant. Si on la dépasse, on n'est plus tendre, on est faible, on fait du mal à la petite créature qu'on prétendait chérir.

J'ai connu une petite fille qui avait la manie de pincer. Si bizarre que cela paraisse, elle y trouvait un plaisir réel. Et, si invraisemblable que ce soit, sa mère se montrait pleine de complaisance pour ce singulier penchant, trouvant naturel que la sœur aînée se laissât pincer, et *consolant* la méchante petite peste lorsque celle-ci trouvait de la résistance à son penchant favori.

Dira-t-on qu'on avait commencé d'assez bonne heure cette éducation-là ?

A quel âge peut s'éveiller la conscience chez un enfant ? Nous ne le savons pas bien, et d'ailleurs, cela varie selon les natures ; mais ce dont nous pouvons être sûres, c'est que la notion du bien et du mal pénètre en lui sous forme d'*impression* beaucoup plus tôt qu'on ne le croit généralement. Et c'est pour cela qu'à ce moment incertain il doit comprendre, confusément, d'abord, puis plus distinctement, que sa mère, qui l'aime et le rend heureux, peut être inflexible, que ce qu'elle refuse ou défend est mauvais ou dangereux, que ce qu'elle exige doit être accompli. Si nous ne sommes pas prêtes à temps pour ce rôle, nous nous trouverons, le jour où la répression s'impose, en face d'un orgueil qui n'a point appris à plier, d'un amour-propre qu'exaspère la moindre piqûre, d'une sensibilité qui, sottement ménagée, devient maladive et ridicule.

L'être moral ne se forme pas tout seul. Il est indispensable de redresser ses premiers écarts, de diriger ses tendances dès qu'elles se manifestent ; tout cela ne se fait pas sans que l'enfant souffre et soit froissée, si douces que soient les mains qui la pétrissent. Si on la prend toute petite, si on lui trace, dès qu'elle peut com-

prendre, les lignes dont elle ne doit point s'écarter, elle n'éprouvera pas devant la réprimande cette espèce de révolte dans laquelle il entre une surprise assez explicable. Car enfin, si vous avez laissé pousser toute seule cette petite créature dans la crainte de la faire pleurer, d'éveiller sa colère ou sa mauvaise humeur, si vous avez supporté sans rien dire ses défauts, elle, qui est très clairvoyante, que ce soit par raisonnement ou par instinct, comprend qu'elle fait mal, mais comprend aussi que vous tolérez tout. Vous n'êtes pas pour elle l'incarnation de la règle, du bien ; elle voit votre faiblesse, en profite, en abuse. Mais voici qu'elle grandit, et ses défauts avec elle. Ce qui avait encore chez le bébé je ne sais quelle grâce ou quelle drôlerie, devient franchement insupportable. Un jour arrive où, énervée et lassée, vous changez subitement de manière d'être ; vous grondez, vous punissez, et vous ressentez un étonnement naïf de voir vos répressions mal accueillies.

Ne remettez pas votre tâche. Si vous commencez à céder aux caprices encore instinctifs du bébé, comment aurez-vous le courage de lui résister lorsque, au charme de son âge, il joindra l'attrait de la parole, des caresses, de l'intelligence ? Soyez vraiment mères ; on ne l'est pas

seulement pour le temps de la première enfance, et on ne l'est pas uniquement d'un corps. Il faut préparer l'existence, former l'âme, lui préparer des avenues toutes tracées vers le bien, lui fermer les routes du mal.

DÉFAUTS QUE L'AGE CORRIGE

J'entendais l'autre jour une jeune mère énoncer une théorie assez en faveur de nos jours. Elle déclarait qu'on ne peut toujours gronder ou reprendre les enfants (ce qui est vrai), et elle établissait une distinction entre les défauts qui peuvent grandir et subsister, l'âge venant, et ceux que les années doivent nécessairement supprimer. Ainsi, elle admettait qu'on reprenne la gourmandise, la colère, la paresse, mais prétendait négliger l'absence de politesse, l'étourderie, le manque de soin, le défaut d'attention pour les autres, la turbulence excessive, etc.

Exemple : fermons les yeux si Bébé, même en visite, touche indiscrètement aux livres, aux bibelots, grimpe sur les sièges, interrompt la conversation. « C'est de son âge, dit

mon amie. Quand elle sera grande, elle n'aura pas l'idée de déranger les bibelots ou de mettre les pieds sur un fauteuil. » Oui, mais quand elle sera grande, comme elle n'aura pas appris à avoir soin du bien d'autrui, ni à éviter ce qui ennuie ou gêne les autres, elle sera une parfaite égoïste.

Notez que j'admets en partie la théorie, c'est-à-dire que je pense, moi aussi, qu'il faut parfois, de peur de faire prendre l'autorité en horreur, fermer les yeux sur certaines petites choses, ne tirant pas à conséquence et faites sans mauvaise intention. Mais comme ces petites choses tiennent à une mauvaise racine, il faut extirper cette racine qui, avec le temps, ne produirait plus de peccadilles, mais des résultats bien plus graves. L'enfant qui n'aura jamais appris à se contraindre, à se gêner pour les autres, ne causera pas plus tard le désordre matériel que vous lui passez si aisément ; mais elle n'imposera pas de frein aux fantaisies autrement fâcheuses qui éclosent dans sa tête indomptée.

Ce qu'il faut, donc, ce n'est pas gronder sans cesse, mais c'est inspirer en toutes circonstances le respect d'autrui. Point n'est besoin d'un long sermon : un mot affectueux dit en passant, une remarque faite à propos, agiront bien mieux sur

l'esprit et le cœur d'un enfant. Ce qui ennuie et fatigue ces petits êtres, c'est de s'entendre gronder sans cesse, c'est de trouver chez les parents un fonds d'acrimonie et d'impatience.

En un mot, ne considérez pas tant les fautes des enfants que la racine dont elles proviennent, le mobile qui les inspire. En fermant quelquefois les yeux sur les manifestations, surveillez ce mobile, combattez-le. Et de tous les germes mauvais, l'égoïsme est le plus terrible, parce qu'il étouffe tout ce qui est bon dans le caractère, et dessèche tout ce que le cœur pourrait donner.

RESPECT

I

Le mot respect, *respectus*, vient de *respicere*, regarder. C'est donc un regard, que le respect, le regard révérencieux de l'esprit et du cœur. « La considération du divin dans les êtres », voilà une belle définition du respect de Mgr Baunard. Mais regarder ainsi, il faut s'élever haut pour remonter à la source. Il faut, pour

nous résumer, apprendre aux enfants que l'autorité découle directement de Dieu ; les autres raisons ne viennent qu'après celle-là ; et, loin de leur enlever l'importance qu'elles ont en elles-mêmes, elle les appuie. Mais ceux qu'ils doivent respecter, *regarder*, ont le devoir de les aider d'abord en leur montrant le divin qui est en eux, puis en ajoutant à l'autorité, au principe, les qualités qui le renforcent, en leur facilitant, en un mot, ce devoir fondamental de toute éducation.

Envers les parents.

Les enfants se posent volontiers en égaux de leurs parents quand ils ne prétendent pas les dominer ou les morigéner. Mais toute question comporte forcément plus d'une face, et quelque incontestable que soient les torts de ceux qui manquent au respect, il est peut-être aussi d'autres torts, moins graves, je le veux bien, mais réels, de la part de ceux à qui on le refuse.

Certes, je le répète, il existe pour les parents un droit solennel au respect, un droit qu'ils tiennent de Dieu même. Par cela seul qu'on est un père,

une mère, on a le devoir d'exiger le respect. Mais il est rare, surtout à notre époque, qu'on ait inculqué aux enfants un attachement assez vif aux principes pour qu'ils pratiquent le respect pour lui-même, parce qu'il est dans l'ordre, parce qu'il est un devoir. Nos enfants prétendent s'appuyer sur des personnalités, et raisonner le respect qu'ils nous rendent. Si nous ne visons pas à le leur inspirer, ils s'en dispenseront plus aisément qu'autrefois. Or, plus qu'autrefois aussi, les parents et les maîtres se dispensent des qualités qui, en plus des principes, commandent et attirent le respect.

Ces qualités sont diverses. D'abord, il faut de toute nécessité être juste. L'injustice révolte, et appelle la désobéissance aussi bien que l'insolence. Il ne faut pas avoir deux poids et deux mesures ; il faut être égale, ne pas tolérer aujourd'hui ce qu'on défendra demain, ne pas reprendre violemment, par humeur, ce qu'on laissera passer à un autre moment, par excès d'indulgence ou de faiblesse. Il ne faut pas refuser d'entendre la défense de ceux qu'on accuse, ne pas croire trop vite le mal qu'on nous dit d'eux.

De l'esprit de justice découlent beaucoup de vertus, entre autres l'abnégation. Un caractère

égoïste ou seulement personnel, attaché outre mesure à ses idées, ne sera jamais juste, parce qu'il pèsera de tout son poids du côté où il croit voir son intérêt ou ses opinions. Si l'on est personnel ou entêté, ou obstiné dans ses jugements, on n'inspirera pas le respect, qui, pour être complet, entraîne un certain genre de confiance ou de foi.

La familiarité outrée est encore un obstacle au respect. Sans tenir les enfants à distance, il ne faut pas oublier sa situation vis-à-vis d'eux. La familiarité détruit l'habitude de l'obéissance et enlève peu à peu jusqu'à la faculté de commander. Le défaut opposé (la raideur et la sévérité), n'inspire pas davantage le respect : il produit seulement la crainte. Enfin, le caprice, l'humeur, la mobilité, sont pour les enfants des raisons, mauvaises, il est vrai, mais en apparence plausibles, pour se dispenser du respect.

II

Envers les maîtres.

Certes, il y a à notre époque une tendance fatale à l'indépendance, à la révolte ; un souffle

mauvais passe dans l'air et ébranle le respect dans les jeunes âmes. Mais n'est-ce pas aux mères qu'il appartient d'atténuer ce souffle, si elles ne peuvent tout à fait l'empêcher d'arriver jusqu'à leur foyer? Ne sont-elles pas pour quelque chose dans la tendance qu'elles déplorent, et ne s'étonnent-elles pas un peu naïvement de voir croître une plante dont leurs propres mains ont semé la graine?

Vous vous plaignez de ce que vos enfants manquent envers leurs professeurs de respect et d'obéissance. Mais n'avez-vous pas à vous reprocher d'avoir critiqué ces maîtres devant ceux mêmes que vous leur confiez? Cent fois j'ai entendu des parents blâmer devant leurs enfants la méthode d'instruction, la direction, la sévérité, l'injustice des professeurs, donner raison aux élèves contre les maîtres, et leur dire même carrément qu' « il faut en prendre et en laisser ». Combien de mères ne résistent pas à la tentation de rire des ridicules, des manières, des gaucheries dont peuvent être affligés institutrices ou professeurs?

De deux choses l'une : ou ceux-ci ne méritent pas votre confiance, et alors il faut les changer, ou ils la justifient, et alors vous devez donner à vos enfants l'exemple des sentiments

qu'ils doivent témoigner à ceux qui les instruisent, vous gardant d'ébranler non seulement leur autorité par une critique, mais même leur prestige par une raillerie.

PARTI PRIS

Un des points les plus importants, en éducation, c'est n'avoir pas de parti pris, arrêté d'avance, de systèmes que l'on soit décidé à appliquer bon gré mal gré, sans tenir compte des natures, du caractère, des circonstances.

Au point de vue physique, il y a des tempéraments à ménager, et d'autres auxquels les ménagements sont contraires. Et ce n'est pas une des moindres difficultés de l'hygiène maternelle de savoir distinguer si la santé de l'enfant ne peut supporter le froid, la chaleur, la fatigue dans telles ou telles conditions, ou si, au contraire, un certain mépris des précautions doit l'endurcir contre certains maux et le fortifier.

On ne peut traiter les faibles et les délicats comme les forts. En voici un que le changement de température enrhume, qu'une légère

fatigue enfièvre ; allez-vous l'exposer au froid sans précautions, le laisser marcher ou courir comme celui que rien n'atteint, qui a besoin de dépenser ses forces ? En principe, le grand air, les exercices sont bons ; eh bien ! par des soins intelligents, avec une sage gradation, préparez l'enfant délicat à les supporter sans danger.

Il en est du tempérament moral comme du tempérament physique. Il est rare qu'une mère de famille puisse élever de la même manière des enfants se trouvant cependant dans les mêmes conditions extérieures, et exposés aux mêmes influences. A des natures qui demandent à être ménagées, il faut, tout en les élevant soigneusement, doser la répression, et l'envelopper de certains ménagements. Vous pouvez déplorer qu'une de vos filles soit nerveuse, impressionnable ; mais si vous voulez réagir par un traitement que j'appellerai homéopathique, vous donnez, sous prétexte de réaction, des secousses qui ébranlent le système nerveux pour toujours. Donnons ici un exemple. Une enfant a, je suppose, la terreur des ténèbres ; c'est une faiblesse, vous voulez l'en guérir, vous avez raison. Mais pour cela, allez-vous la forcer à aller toute seule dans une chambre noire ? Ce moyen peut tout simplement la faire tomber en épi-

lepsie, étant trop violent pour son tempérament. Au lieu de la brusquer, prenez-la par la main, allez avec elle dans les ténèbres, répétez souvent la même chose, et graduellement, envoyez-la chercher tel objet qu'elle désire, d'abord dans une chambre voisine, puis, plus loin. En l'*habituant* au lieu de la *forcer*, vous arriverez à un résultat plus certain.

Tel caractère se cabre devant une punition humiliante, devant une parole trop sévère ; sachez prévenir la révolte et la violence. Tel autre, très défiant et timide, non seulement reconnaît aisément ses torts, mais est disposé à s'en trouver d'imaginaires, et à se croire incapable de bien faire ; un reproche trop vif, un blâme trop caractérisé lui ôtera l'énergie, le découragera ; sa santé morale est délicate : évitez les heurts et les douches froides.

Un autre est sensible à l'excès : un rien peut vous ôter sa confiance ; sachez être douce, l'envelopper d'affection.

Je recommande ces réflexions aux mères et aux institutrices. Bien qu'on ne doive pas ménager les enfants quant au *fond*, il faut savoir se plier, dans la forme, à leurs divers caractères, consulter le degré de leur force morale, et proportionner la réprimande, la punition, ou l'effort

exigé, à la capacité qui est en eux pour agir ou pour subir.

Mais par contre, quand il s'agit de natures droites, énergiques, en mesure de soutenir la vérité, assez loyales pour accueillir un bon conseil, d'où qu'il vienne, assez désireuses de leur perfectionnement pour profiter de tout ce qui le procure, les ménagements sont moins nécessaires, et l'on peut goûter la joie de leur faire du bien sans s'astreindre aux mêmes précautions que pour les tempéraments mièvres.

LA PERSONNALITÉ CHEZ LES ÉDUCATRICES

L'autre jour, je causais avec une petite fille qui, dans sa naïveté, me révélait sans s'en douter un des grands travers de l'éducation, celui qui consiste, de la part des parents ou des maîtres, à apporter dans la répression ou la réprimande, non pas la notion exacte de la justice, mais la note très fantaisiste de leurs impressions personnelles.

« Maman ne me gronde jamais quand je « travaille mal, » disait-elle. « Elle est très

« bonne ; elle ne gronde que quand je déchire « mes robes ou que je casse quelque chose. »

Hélas ! il y a dans ces mots inconscients la révélation d'un système d'éducation vraiment étrange, mais qui n'est que trop pratiqué de nos jours. On ne reprend pas l'enfant pour ce qui est vraiment mal, pour ce qui provient d'un défaut, d'un germe mauvais ; on n'essaie pas de corriger en lui ce qui lui fait tort à lui-même ; — mais on crie, on tonne, on punit, quand une maladresse involontaire ou une négligence excusable nous ont atteintes nous-mêmes dans nos habitudes, notre propriété, notre tranquillité.

Que l'enfant néglige ses obligations, on ne dit rien ; la paresse, l'absence du sentiment du devoir auront à leur gré raison de cette jeune âme. Qu'il désobéisse, on se tait encore, surtout si l'on n'est pas directement en cause, et l'orgueil, la révolte raidiront cette nature, qui reste si peu de temps malléable. Nous excuserons les colères, nous feindrons d'ignorer les mensonges. C'est si ennuyeux de gronder ! Mais en revanche, une petite main étourdie brise-t-elle une porcelaine à laquelle nous tenons, une tache paraît-elle sur le vêtement mignon qui flattait notre vanité maternelle, la mémoire enfantine fait-elle défaut dans la récitation d'une

fable ou l'exécution d'un morceau de piano dont notre amour-propre croyait être satisfait, nous perdons toute mesure, nous accumulons les reproches, nous prononçons le grand mot de méchanceté, confondant ainsi les idées de l'enfant, faussant la notion du bien et du mal dans sa conscience. En effet, de cette singulière éducation, il semble résulter que c'est une peccadille de se laisser aller à tous ses mauvais instincts, mais que la maladresse et l'étourderie sont des crimes dignes de tous les châtiments.

Ce résultat est fâcheux ; mais il en est un autre. Il viendra une heure où, sans peut-être bien définir ces questions, l'enfant comprendra que vous êtes indifférente à la grande question du bien et du mal, jusqu'au moment où ses défauts ou ses travers vous atteignent personnellement. Il sentira que *sa mère n'est point impartiale.* Et, du jour où il aura rencontré chez vous la *personnalité*, c'en sera fait, et à jamais, de votre influence. L'enfance peut admettre la sévérité, à la condition qu'elle soit juste et qu'elle tende à son propre bien. Mais dès qu'il aura constaté que c'est le dommage ou l'ennui qui *vous* est causé que vous poursuivez si âprement, l'idée de justice dé-

posée en son âme sera profondément froissée, et par là même tout conseil, toute direction, tout châtiment se trouveront frappés de stérilité.

Sachez donc éclairer toutes choses de la lumière vraie, du jour de la raison, de la justice ; que chaque fait ait son influence *réelle* et non *convenue*, sa valeur vraie, et non pas exagérée, dénaturée par la passion ou l'égoïsme. Agir autrement serait déformer l'âme de l'enfant. Que, dès ses premières années, il voie tout mesuré à la grande règle divine qu'il comprend vite être plus haute que tout caprice humain ; qu'il sache bien qu'on le reprend, non parce que ses défauts affectent les nerfs de sa mère, mais parce que sa mère obéit, en les réprimant, à la loi dont Dieu lui-même lui a confié l'enseignement.

LA SUITE DANS LES IDÉES

Où trouve-t-elle sa place aujourd'hui, cette qualité cependant essentielle qui, jadis, soutenait et coordonnait les familles comme les sociétés ? La légèreté dans les idées, la mobilité dans les sentiments, le caprice dans la conduite, voilà ce qui, peut-être, caractérise le plus dé-

plorablement notre époque. Nous manquons d'un but ; nous nous laissons entraîner au gré de la fantaisie, nous abandonnons les tâches commencées, et non seulement notre vie se trouve atteinte par là dans sa dignité comme dans son utilité, mais ceux qui nous entourent se ressentent du manque de direction et d'unité dans nos vues et notre manière de faire.

Comment, pourtant, remplir une tâche sans y apporter de la suite ? Comment mener à bien une entreprise, quelle qu'elle soit, si elle n'est pas soutenue par le même esprit qui l'a inspirée ? Pour prendre comme type la mission qui échoit à la plupart des femmes, l'éducation des enfants, est-il vraiment possible de s'en acquitter suivant son caprice, en changeant de méthode sans raison comme sans relâche ?

On n'arrive pas au but en s'écartant continuellement de la route pour prendre le premier chemin de traverse qui se présente. On n'élève pas un enfant en le dirigeant au gré de chaque influence qui se fait sentir. Elever son fils ou sa fille, c'est le pousser au bien, lui apprendre le devoir ; c'est former son caractère, et enfin, c'est diriger ses études vers un but déterminé. Tout cela exige beaucoup d'esprit de suite, de logique, de fixité. L'enfant est absolu dans ses conclu-

sions ; il sera étonné, désorienté en face de changements continuels. Il ne comprend que la ligne droite ; il n'admet pas que ce qui était bon hier soit abandonné aujourd'hui. L'inconstance choque son jugement, et surtout le met en défiance. Cependant, comme il n'est lui-même que trop enclin au caprice, il en prendra aisément l'habitude. Il cherchera plus tard sa voie, non au point de vue de ce qui lui est meilleur, mais en consultant sa fantaisie, son humeur, son goût, ses répugnances. Il finira par se prendre lui-même comme objectif, et sa propre mobilité l'entraînera sans cesse vers des projets, des essais, des entreprises aussitôt abandonnés.

Le manque de suite dans les idées atteint profondément l'autorité. La logique impitoyable des enfants réclame une base au commandement, et une raison à l'obéissance rendue. Sinon, ils ne feront que céder à la force.

Quelle confiance peuvent-ils avoir en la sagesse d'une mère qui tourne à tous les vents, vit de contradictions, d'hésitations, d'inconstance ? Quelle foi en un jugement qui se dément sans cesse, en un esprit qui ne sait où se fixer, en un caractère sans énergie ni volonté ?

La réflexion doit donc être à la base de tout. Commencer une chose déraisonnable et la pour-

suivre par obstination, c'est une double faute. Mais quand on a pesé les motifs d'une manière d'agir, rien ne doit en détourner ; il faut s'avancer, non avec l'entêtement brutal qui ne connaît pas les obstacles et s'inquiète peu de se heurter aux gens et aux choses, mais avec la fermeté tranquille qui sait au besoin fléchir sans céder, tourner une difficulté, faire une concession, mais qui poursuit un but.

La suite dans les idées implique la fermeté, la persévérance, l'amour du bien, et tout cela produira l'estime, le respect, la confiance, et amènera l'influence.

Et ce n'est pas assez d'avoir de la suite dans le commandement et la direction. Il faut encore établir chez l'enfant cette fixité, cette persévérance qui lui sont, à lui aussi, indispensables, pour le présent au point de vue de sa formation, pour l'avenir, au point de vue de ses devoirs.

Poursuivez et corrigez en vos filles l'inconstance, même, dans une certaine mesure, celle qu'elles apportent dans leurs jeux et leurs préférences. Pour citer quelques exemples, ne tolérez pas qu'elles négligent l'animal favori qu'elles ont d'abord aimé avec fureur. Ne leur donnez pas à la fois un trop grand nombre de livres : veillez

autant que possible à ce qu'elles achèvent ceux qu'elles ont désirés et commencés. Ne souffrez pas qu'elles aient des *engouements* (je distingue ici avec les préférences), engouement pour telle ou telle occupation, presque aussitôt abandonnée, engouement, surtout, pour des petites compagnes, recherchées aujourd'hui avec enthousiasme, objets, demain, de caprices sans causes. Qu'elles ne commencent pas de tâches trop difficiles ou trop longues, mais que leurs entreprises soient menées à bonne fin. Trop de petites filles, pour citer un cas particulier, s'entichent d'ouvrages à l'aiguille qu'elles laissent inachevés ; cela ne semble rien, et il y a là un germe d'inconstance et de mobilité qui peut devenir dangereux.

Poursuivre cette inconstance chez les enfants comme en soi-même, doit être une des tâches les plus sérieuses de toute éducatrice.

SÉVÉRITÉ

Pour former une femme qui doit avoir charge d'âmes, il faut sans doute de la fermeté. C'est

un axiome en éducation qu'il ne faut rien promettre qu'on ne tienne, punition ou récompense, et qu'il ne faut faire aucune défense qu'on ne maintienne, afin que l'enfant puisse incarner l'éducatrice avec la règle, et trouver autour d'elle le devoir, toujours immuable, inflexible, comme une muraille solide, et non comme une barrière qu'on lui laisse abaisser ou franchir à son gré.

Mais il ne faut pas oublier que la mission de la femme comporte la douceur. Elle sera destinée à exercer son influence surtout par l'amour. C'est dans ce sens qu'il importe de la former. Ses principes doivent être inflexibles, mais sa manière d'être imprégnée d'une certaine suavité.

C'est donc par la douceur et la tendresse qu'il faut la préparer.

Beaucoup de parents s'imaginent que la dignité, la majesté paternelle ne sont pas compatibles avec cette tendresse. Ils ne croient pas non plus que les démonstrations d'affection puissent se concilier avec ce devoir de reprendre, de punir, qu'il faut exercer à l'occasion ; de là un ton sec, tranchant, sévère, une habitude des menaces, une tendance voulue à la critique qui n'en pêchent pas l'amour d'exister, mais qui empêchent trop souvent l'enfant de le reconnaître et de le sentir.

On dirait que certaines mères croient avoir affaire à des monstres que la sévérité, les châtiments, les coups, même, peuvent seuls dompter. Elles vont jusqu'à réprimer, sous prétexte de respect, les manifestations de leur tendresse enfantine.

« Je veulx mal à cette coustume, dit Montaigne, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle (1), et leur enjoindre une estrangure, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere, et desdaignons que nos enfants nous en appellent... Quand je pourrois me faire craindre, j'aymerais encores mieulx me faire aymer...

« Feu M. le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes... me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et creve cœur qu'il sentoit, de ne s'estre jamais communiqué à lui... « Et ce pauvre garson, disoit-il, n'a rien ueu de moy qu'une contenance renfrongnée et pleine de mespris ; et a emporte cette creance que je n'ay sceu ny l'aymer ny l'estimer selon son mérite... Je me

(1) Inutile de rappeler qu'autrefois les enfants appelaient leurs parents Monsieur et Madame.

suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque, et y ay perdu le plaisir de sa conversation... et il n'a jamais receu de moi que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique. »

Je ne résiste pas au plaisir de citer encore :

« J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre, qu'on dresse à l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçais quoy de servile en la rigueur et la contraincte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et addresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé ; ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ai tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'y deu la pareille aux enfants que j'ay eu ; ils me meurent touts en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et, pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces ; et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que je sçais estre juste et naturelle. »

Fénelon, ce maître incomparable, a dit : « La crainte est comme les remèdes violents qu'on

emploie dans les maladies extrêmes ; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes. Une âme menée par la crainte en est toujours plus faible (1). »



Il faut, autant qu'on peut, prévenir plutôt que sévir, former pour n'avoir pas à réformer.

De plus, tous les grands éducateurs sont d'accord qu'il faut fermer souvent les yeux au moins sur les fautes d'étourderie, de légèreté, échappées à la faiblesse de l'enfance, mais n'ayant pas un caractère vicieux.

« Il faut bien se garder, écrit Mme de Maintenon (2), de punir toutes les fautes de vos filles ; les pénitences deviendraient communes et ne feraient plus d'impression. Il faut laisser passer beaucoup de fautes sans faire semblant de les voir ; il faut quelquefois les punir en marquant qu'on les voit, faire semblant de les écrire, prendre un air sérieux sans dire un mot : il y a des filles mortifiées par un ton, par un geste. Il faut, en d'autres temps, les reprendre en public ;

(1) *Educ. des filles.*

(2) Lettre à une 1re Maîtresse des Vertes.

une autre fois, les corriger en particulier par des avis de piété ; enfin, il n'y a rien où il ne faille plus de diversité ; on ne peut là-dessus faire des règles ; le bon sens en doit décider... »

« Elle écrivait à Mme de Gruel : « Vous parlez à vos enfants avec une sécheresse, un chagrin, une brusquerie qui vous fermera tous les cœurs. Il faut qu'elles sentent que vous les aimez, que vous êtes fâchée de leurs fautes dans leur propre intérêt, et que vous êtes pleine d'espérance qu'elles se corrigeront. Il faut les prendre avec adresse, les encourager, les louer ; en un mot, il faut tout employer, excepté la rudesse, qui ne mène jamais personne à Dieu. »

Et elle disait encore : « Il faut épuiser la raison et la douceur avant d'en venir à la rigueur. »

*
* *

Alléguerez-vous que ce système de bonté exclut toute punition salutaire ? Non sans doute ; mais je voudrais l'amour toujours présent. L'enfant, qui a la notion instinctive de la justice, sent que cette justice, pour être parfaite, doit faire la part de son âge, de sa légèreté, de sa faiblesse.

Il a aussi la notion de l'amour ; qu'il vous sente affligée lorsque vous sévissez, et toute prête à oublier et à pardonner.

Enfin, qu'il reconnaisse votre désintéressement dans la répression ; qu'il sache bien que le châtiment n'est jamais une vengeance, mais a pour unique but son perfectionnement.

Education domestique

Après avoir critiqué l'encombrement des études, et déconseillé ce qu'elles offrent d'inutile, c'est-à-dire ce qui ne sert qu'à meubler la mémoire sans exercer aucune action sur le jugement, l'intelligence, la conduite, ni même l'agrément de la vie, — après avoir, d'autre part, combattu les objections que certains esprits formulent encore contre la culture féminine, nous essaierons de compléter le programme que nous nous sommes tracé en abordant un sujet plus humble, mais indispensable : les qualités pratiques nécessaires à une femme dans son ménage.

En parler, ce sera en quelque sorte résumer ce que nous avons dit : il ne faut ni négliger une partie si importante, ni en faire l'unique but de la vie. Je dois ajouter que de nos jours, avec les nouvelles tendances qui, en somme, sont prédominantes, c'est presque un plaidoyer

qu'il faut faire en faveur de ce que j'appellerai l'éducation domestique.

Il est, en effet, nécessaire de considérer tous les aspects du rôle que les jeunes filles seront appelées à remplir. On en fait trop souvent des êtres de luxe, incapables d'entrer de plain-pied dans la vie ordinaire, et d'y adapter leurs connaissances transcendantes. Elles ont suivi un cours d'hygiène ; mais ont-elles appris les soins vulgaires et modestes que réclament un malade ou un enfant ? Elles ont assisté à des expériences de chimie ; mais distingueront-elles seulement les substances en usage dans leur cuisine ou leur lingerie ? Les mathématiques les auront-elles mises en état d'établir un budget et de régler leurs comptes ? Et enfin, si savantes qu'elles soient en botanique, connaissent-elles seulement le tilleul destiné à une infusion ?

Ne leur parlez pas de confectionner les vêtements de leurs enfants ; bien qu'elles aient peut-être suivi un cours de coupe et de couture, la pratique et l'habitude leur manquent. Ne leur demandez pas davantage de remplacer une domestique absente, de former une cuisinière inhabile, de soigner un mari souffrant. Cela, personne ne le leur a appris ; et cependant, c'est indispensable.

Certes, un mari aimera à causer avec une femme instruite ; mais en dehors ou à côté de cette satisfaction, il cherchera dans son ménage ce que cette femme n'a pas toujours été mise en état de lui donner. Quelque éthéré qu'on puisse être, il faut qu'une maison soit propre, ordonnée, élégante dans une certaine mesure, — que les enfants soient élevés et soignés, — que la table soit convenablement servie, les domestiques dirigés, etc. Il faut que le mari lui-même se voie l'objet de soins et d'attentions, qu'il trouve, en un mot, autour de lui, le confort, l'ordre et l'agrément. Sans ce cadre, le reste est peu prisé, et c'est là ce dont je voudrais convaincre à la fois les mères et leurs filles.

Si le côté scientifique a fait tort, de nos jours, à la vraie culture de l'esprit, de l'imagination et du jugement, à toutes ces grâces intellectuelles qui contribuaient jadis à faire ce qu'on appelait « une femme accomplie », il a plus encore, peut-être, nui à cette expérience pratique de la vie, indispensable à toutes les femmes, et qui, quoi qu'on pense, s'allie beaucoup plus naturellement avec une certaine dose d'idéal qu'avec l'enflure de la science.

Les éducateurs modernes ont senti cette lacune. Peut-être en ont-ils fait une expérience

personnelle, et se sont-ils avoué qu'en telle circonstance pouvant se produire dans un ménage non doué de fortune, il serait bien agréable de trouver leur femme ou leur fille capable de cuire leur côtelette ou de rattacher leurs boutons. Comme les cours sont à la mode, on a essayé de créer des cours de cuisine et de couture. Mais les résultats n'en sont guère brillants. Le meilleur cours, sachez-le bien, vous toutes, mères de famille, c'est votre maison. Je vous fais l'honneur de croire que vous dirigez de près votre ménage. Celles d'entre vous dont la situation est modeste y sont tenues par nécessité; pour toutes, c'est un devoir strict. Mais qu'on y prenne une part directe ou qu'on surveille simplement les rouages de la maison et l'exécution des ordres, qu'on a donnés, il faut absolument posséder la science domestique, et même une certaine expérience pratique. C'est là ce dont vous devez faire part à vos filles, sans craindre d'enlever à leurs études un temps qui, croyez-le, ne sera pas perdu. Initiez-les à la manière dont vous agissez. Qu'elles se rendent compte de la façon dont vous organisez les repas, dont vous combinez les dépenses de l'office. Envoyez-les à la cuisine ; qu'elles examinent les mets dont les reliefs peuvent être utilisés, qu'elles sachent ce

qui doit être raisonnablement consommé de charbon, de beurre, de sucre, etc. ; qu'elles regardent faire la cuisinière ; qu'elles essayent elles-mêmes, à l'aide d'un livre, un entremets, un gâteau, voire même une sauce. Dans un autre ordre de choses, qu'elles apprennent à s'occuper du linge. Qu'elles sachent repriser, mettre une pièce, savonner une broderie délicate, blanchir une dentelle, manier au besoin le fer à repasser. Ces connaissances modestes peuvent ne pas leur servir dans leur propre ménage ; soit ; elles leur donneront du moins plus d'autorité pour commander, contrôler, reprendre. Et d'ailleurs, quelle est, à notre époque, la femme qui puisse se dire assurée de ne pas travailler de ses mains ? En s'exerçant à ces humbles et utiles labeurs, on se met en mesure d'abord d'épargner un argent qui, faute d'expérience, est souvent gaspillé, puis d'assurer à son foyer le confort et la paix domestique.

Etes-vous étonnées de l'association de ces deux mots : *confort* et *paix*, qui expriment des choses très différentes ? Il est cependant incontestable qu'un certain bien-être procure, dans une large mesure, la tranquillité et le bonheur du foyer. Un mari qui ne trouve autour de lui qu'incurie et désordre sera évidemment de mau-

vaise humeur. De la mauvaise humeur aux reproches, aux querelles, il n'y a qu'un pas, presque irrémédiablement franchi. Que de ménages désunis seraient restés heureux si la femme avait su coudre, surveiller un dîner et établir un budget !

TRAVAIL A L'AIGUILLE

Une femme qui ne travaille pas néglige un devoir essentiel, de même qu'elle se prive d'un de ses plus grands charmes.

Un devoir ? Oui vraiment, c'en est un. L'Ecriture, dans l'admirable portrait de la femme forte, n'a pas seulement signalé l'activité de ses mains, elle s'est plu à détailler avec une sorte de minutie et de complaisance tous les genres de travaux qui peuvent convenir à l'adresse féminine : « Elle a cherché la laine et « le lin, et les a travaillés avec des mains sages et « ingénieuses... Ses doigts ont pris le fuseau... « Elle a fait de riches tapisseries ; elle s'est re- « vêtue de pourpre et de lin... Elle a fait des « étoffes très fines et des ceintures qu'elle vend « aux marchands de Chanaan... »

Et dans ces textes sont compris tous les travaux qui correspondent aux devoirs divers de la femme : la toile filée et les tapisseries tissées pour le bien-être et l'ornement du logis, la pourpre et le lin consacrés au juste soin de la parure, la laine pour les pauvres et pour les domestiques qui, l'hiver « ont double vêtement », les étoffes et les ceintures confectionnées et vendues pour procurer ou accroître légitimement les ressources de la famille.



On n'apprend pas d'une manière assez formelle aux femmes que le travail est un devoir strict, que compagnes et aides de l'homme, elles doivent aussi gagner leur pain et connaître, au moins au figuré, cette sueur qui signifie l'effort et une certaine fatigue physique, châtiment de la grande prévarication. La fortune n'en dispense pas : qu'on trouve le pain quotidien à sa portée ou qu'on doive se le procurer, il faut le gagner, le mériter. Et si la peine attachée dans une certaine mesure au travail est la punition du péché, le travail en lui-même est le besoin, le noble besoin d'une créature active, et il constitue un

bienfait et un progrès, aussi bien qu'un mérite pour qui s'y livre franchement.

Dira-t-on que le travail intellectuel suffit aux femmes ? Non, ce n'est pas assez ; rien ne remplace les occupations modestes, pratiques, essentiellement féminines sans lesquelles la femme n'est pas complète, et qui sont bien l'instinct de toute l'humanité, puisque, de tout temps, on a vu aux mains des femmes l'aiguille ou le fuseau ; c'est la grande tradition qui se poursuit à travers les siècles.

Est-il nécessaire de dire l'importance de ce travail ? Ce serait tomber dans le lieu commun de détailler les avantages et l'économie que procure l'adresse féminine. Si l'on faisait le relevé de l'argent qu'une aiguille industrieuse épargnerait dans un ménage modeste, on serait effrayé du total. Et qui peut, de nos jours, se flatter de pouvoir toujours payer les services et les travaux d'autrui ?

Si les jeunes filles étaient capables de confectionner seulement une partie de leurs vêtements, les jeunes gens qu'épouvante le budget d'un ménage seraient moins nombreux. Si les femmes savaient, par leur industrie et leur activité, maintenir dans leur maison l'ordre et l'élégance, il y aurait moins de maris à déserter le foyer.

Enfin, si les doigts qui restent si volontiers oisifs, ou s'égarent sans talent et sans but sur les touches d'un piano « travaillaient la toile et la laine », on verrait moins de malheureux souffrir du froid, et le gouffre fait de haine et d'envie qui sépare les classes serait moins béant.

*
* *

Ce n'est pas tout. Le travail à l'aiguille est plus salutaire qu'on ne le pense à l'organisation féminine.

Les femmes sont rarement capables d'un effort intellectuel très prolongé. Elles ne peuvent, sans énervement ou sans fatigue, lire ou étudier du matin au soir, d'autant moins que leurs occupations d'esprit, forcément sédentaires, ne comprennent pas les diversions extérieures qui reposent les hommes au cours même de leurs labeurs. Le travail des mains a le double avantage de reposer leur esprit et d'occuper leur imagination.

Ici, je gage que plus d'une lectrice m'arrête. Il y a, en effet, une idée généralement reçue, presque universellement adoptée : non seulement on nie l'effet calmant des occupations purement manuelles, mais même on les associe

à un redoublement de surexcitation. On a dit, répété, écrit sur tous les tons qu'on « coud bien des choses avec son aiguille, — que la folle du logis bat d'autant plus la campagne que les doigts s'agitent plus vite, — que l'activité physique rend presque morbide l'activité de la pensée, etc., etc. ».

Eh! bien, m'appuyant non seulement sur l'opinion de la plupart des femmes que je connais, mais sur une expérience personnelle déjà longue, je m'inscris en faux contre ce préjugé.

Il est vrai qu'un travail purement mécanique, machinal, peut laisser carrière à l'imagination, mais il ne la surexcite jamais, et les folles idées qu'elle poursuit, elle les caresserait aussi bien si les doigts laissaient tomber l'aiguille ; elle les suivrait souvent à travers l'étude elle-même, et surtout à travers les courses, les sorties sans but, les rêveries oisives.

Mais je me hâte d'ajouter qu'il est rare qu'un ouvrage quelconque soit purement machinal. Il y a une quantité de travaux qui nécessitent de l'attention, qui excitent de l'intérêt, qui absorbent, qui amusent. Même lorsqu'il s'agit d'un labeur monotone, une femme vraiment féminine s'y intéressera, prendra plaisir à la régularité du point, à la rapidité du mouvement. Cela occu-

pera certes l'esprit plus que de ne rien faire, et lui donnera en tout cas, une activité de meilleur aloi. Mgr Dulong de Rosnay disait que les femmes ont beaucoup plus d'esprit quand elles travaillent. Elles ont aussi beaucoup plus de grâce ; c'est leur terrain, et c'est un de leurs charmes.

*
* *

Je voudrais que toute mère habituât sa fille à travailler, et lui fît prendre goût à l'ouvrage. Mais pour cela, il faut éviter l'excès et l'ennui. Un grand nombre de maîtresses sont persuadées que le meilleur moyen d'apprendre, c'est de défaire et de refaire jusqu'à ce qu'on ait atteint un résultat satisfaisant. Si vous voulez faire passer à vos filles des heures dont l'ennui les accablera dans le présent et dont le souvenir les hantera dans l'avenir, vous n'avez qu'à adopter cette méthode. Elle a un résultat radical : c'est de dégoûter, peut-être pour toujours, une femme du travail à l'aiguille.

Je me souviens d'une petite fille qui, en trois ans de pension, n'eut jamais entre les mains qu'une chemise. C'était le travail de Pénélope ; elle était condamnée à découdre, un jour, ce

qu'elle avait imparfaitement cousu la veille. Traînant dans un pupitre, criblée de piqûres, fanée, salie, fripée, cette pauvre chemise offrait un aspect lamentable ; au bout des trois ans, l'enfant, devenue jeune fille, l'emporta, inachevée, pour la jeter au fond d'un tiroir.

Il faut tenir un grand compte du besoin de changement qu'a l'enfance. Donnez à vos filles un objet qu'elles puissent confectionner très vite ; *ne leur faites rien découdre ; qu'elles recommencent les points défectueux sur un objet différent*. Ceci a l'air d'un détail oiseux : on n'imagine pas, cependant, de quelle importance il peut être. Il s'agit, avant d'exiger une certaine correction, d'inspirer le *goût* du travail. La correction, la perfection même viendra après. Variez le travail : qu'il ne consiste pas toujours dans la peu attrayante couture. Stimulez l'écolière en lui proposant un but : un petit bonnet pour un enfant pauvre, une pelote à épingle ou un dessous de lampe pour une personne qu'elle aime, une robe pour sa poupée. L'enfant est en germe une femme, et comme telle, elle ne s'intéressera qu'aux choses où elle met un brin de sentiment.



Il y a, enfin, à tenir compte de la direction du travail.

Naturellement, il dépendra des aptitudes et des situations. La femme riche, qui consacrera son aiguille à ses amis, à sa maison, aux pauvres, n'est pas tenue de coudre aussi bien et aussi vite (quoiqu'elle doive l'apprendre) que celle qui est obligée, par sa position, de confectionner son linge et ses vêtements. En outre, il y a aujourd'hui des objets qu'il est presque plus avantageux d'acheter que de faire soi-même, à cause du temps qu'ils exigent. Je voudrais qu'une jeune fille destinée à une position modeste sût faire un peu de tout : il lui sera certainement plus utile de tailler une robe, de chiffonner un chapeau, de réparer ou de transformer un vêtement, que de piquer avec une perfection exagérée, ou de passer une demi-heure sur un mètre d'ourlet.

Toute jeune fille devrait exercer son adresse sur des étoffes à bon marché, sans se déconcerter des écoles : elle y trouverait un réel plaisir en même temps qu'une sérieuse économie.

*
* *

Encore un mot sur un sujet qui a une si grande importance et doit occuper une si grande place dans la vie des femmes.

Ce n'est pas assez de travailler, c'est-à-dire de remuer ses doigts et de faire passer de la laine sur un crochet, ou une aiguille dans une pièce d'étoffe : il faut encore travailler utilement.

On a dit que faire des riens équivaut à ne rien faire. Ce n'est pas tout à fait vrai, et j'aime beaucoup mieux les travaux, même inutiles, que l'oisiveté. Mais on voit certaines femmes consacrer un temps considérable à des travaux insignifiants, à des dentelles, par exemple, qui se vendent moins cher dans les magasins, sans parler de la dépense de temps. Vraiment, ce n'est pas là une occupation, mais un délassement.

Il est indispensable de donner un but à ses travaux. Ce but peut varier à l'infini. En outre des ouvrages nécessaires ou utiles dans le vrai sens du mot, il y a le travail pour les pauvres, dont toute femme chrétienne devrait se faire une obligation, puis l'ornement de la maison,

qui a pour objet le plaisir de tous, puis les ouvrages qui doivent faire plaisir aux autres, ces jolis cadeaux qui, bien véritablement, entretiennent l'amitié, et que les loisirs d'une jeune fille permettent si bien.

Mais il y a un abus dont le travail à l'aiguille est souvent l'occasion : on le fait trop servir à la satisfaction de la coquetterie. Autant on doit approuver et même respecter la femme qui consacre son adresse et son activité à confectionner ses vêtements ou ceux de ses enfants, autant il faut blâmer l'excès chez celle qui, sous prétexte qu'elle épargne des façons, voue une grande partie de son existence à multiplier ses toilettes, et qui se forge un devoir erroné et un mérite illusoire en travaillant comme une mercenaire... pour satisfaire sa coquetterie ou sa vanité maternelle. C'est un travers fréquent dans les situations modestes. On entend souvent dire : Mlle X. a toutes les semaines une robe neuve. — Oh ! c'est elle qui les fait... Une jeune fille charmante, d'une extrême capacité : elle travaille sans cesse.

Ne serait-elle pas plus charmante, et surtout ne montrerait-elle pas une capacité plus vraie en ne confectionnant que le nombre de toilettes vraiment nécessaires, et en employant

d'une autre façon des heures dont il faudra un jour rendre compte?

EMPLOI DU TEMPS

Il ne peut suffire de remplir les heures, il faut apprendre aux enfants à les employer fructueusement.

La plupart des femmes ne perdent pas positivement leur temps; elles ne restent pas oisives, elles n'aiment pas le *farniente*. Pour peu qu'elles aient la plus simple notion du devoir, elles ont au moins l'intention, chaque matin, de remplir une tâche. Mais trop souvent l'empressement excessif, l'impatience, ou le caprice, le désordre, le découragement rendent leur bon vouloir stérile.

Il en est encore qui, semblables à la mouche du coche, se montrent affairées, empressées. On ne peut les saisir; à peine ont-elles le temps de vous écouter. On les voit partout, mêlées à tout; elles semblent porter le monde, ou tout au moins le diriger. En réalité, elles n'arrivent à rien, sinon à embrouiller, à emmêler ce dont elles prétendent s'occuper. Tout ce qu'elles font

ou croient faire est mal fait ou reste inachevé. Elles le constatent quelquefois, et s'en désolent alors, sans toutefois en chercher le remède ; ou, ce qui est pire encore, elles se font l'illusion d'une activité parfaite, et, se targuant de ce qu'elles n'ont pas fait, se complaisent dans le sentiment erroné de leur mérite.

Ce qui leur manque, ce n'est ni l'activité, ni le sentiment du devoir, ni même la bonne volonté : c'est de regarder ce devoir en face, de le classer dans l'ordre et la justice, et d'appliquer cette bonne volonté judicieusement, avec persévérance, ne pensant qu'à ce qu'elles font actuellement et ne l'abandonnant pas pour d'autres tâches.

Il y a encore un obstacle au bon emploi de sa vie : c'est l'habitude de la flânerie, qui perd le temps par parcelles. Si l'on recueillait toutes les minutes qui restent inoccupées dans certaines existences, on serait effrayé du nombre d'heures et de jours qu'elles composent. Qui n'a entendu raconter l'histoire du livre que le président d'Aguesseau composa en mettant à profit les quelques minutes pendant lesquelles la présidente le faisait attendre avant chaque repas ?

*
* *

Il faut administrer le temps comme l'argent, avec ordre, économie, parfois aussi avec générosité.

En effet, le temps est un capital qui doit porter des intérêts, qu'il faut soigneusement ménager et judicieusement employer. « Si vous aimez la vie, ne gaspillez pas le temps, car la vie en est faite. » Lorsqu'on déduit d'une existence, même très longue, les heures des repas et celles du sommeil, que reste-t-il pour soi et pour les autres? C'est une raison pour ne pas perdre son temps, et quand je dis perdre, je ne parle pas, encore une fois, de l'oisiveté absolue, mais de l'emploi mauvais ou inutile.

Et c'est en ménageant le temps qu'on pourra, à un moment donné, en être prodigue, de même que l'on ne trouve de véritable générosité que chez les gens sagement économes. C'est chez les femmes soigneuses de leurs heures, appliquées à les bien employer, qu'on trouve les grands loisirs de la charité et les facilités de l'étude. On a dit plaisamment que les gens qui ont le moins de temps sont ceux qui n'ont rien à faire ; on peut affirmer que les personnes les

plus occupées sont celles qui trouvent du temps pour tout.

*
* *

Apprendre à vos filles le bon emploi du temps, ne pas permettre qu'elles le gaspillent, leur inspirer l'éloignement de la flânerie comme l'horreur de la frivolité, c'est assurer la fécondité et l'utilité de leur vie.

Parmi les leçons qu'on leur donne, il y a, j'aime à le penser, des leçons de coupe. C'est un grand art que de disposer un patron sur une étoffe ; une main vraiment féminine prend un plaisir ingénieux à tourner, à retourner ce patron, de manière à employer le moins d'étoffe possible, ou à épingler sur cette étoffe le plus grand nombre de pièces. C'est là ce qui se passe pour nos journées. La matière en est restreinte, et ce que nous avons à y faire tenir considérable. Mais en combinant nos diverses occupations, et surtout en ne perdant pas une parcelle de ce qui est si peu abondant, nous arriverons au résultat désiré.

TENUE A LA MAISON

Ce n'est pas à la promenade, en visite, en soirée, qu'on peut juger de l'esprit d'ordre d'une jeune fille. Alors elle est sous les armes. Mais pourra-t-elle, osera-t-elle être surprise chez elle, le matin, les jours où sa mère ne reçoit pas ? A-t-elle alors une tenue correcte ? Est-elle soigneusement coiffée, chaussée ?

Par faiblesse, par tendresse mal entendue, on accorde beaucoup au laisser-aller dans l'éducation moderne. Sous prétexte de ne pas se gêner en famille, on autorise les jeunes filles à déjeûner en pantoufles, en robe de chambre, les cheveux emmêlés. C'est une tendance fâcheuse qui contribue à faire perdre, dans la vie intime, les formes respectueuses et les habitudes de convenance qui la rendent supportable et agréable. Une tenue soignée, qui implique le respect de soi-même et des autres, est la première de toutes les élégances. Elle est indispensable au prestige féminin, elle donne la grâce au luxe et le supplée au besoin ; elle plaît aux

yeux et repose l'esprit ; elle est un des éléments primordiaux du charme d'un foyer.

Cette tenue correcte, qui embrasse tous les détails de la toilette, est surtout faite de propreté, d'ordre, de mesure, de convenance. Elle admet la plus grande simplicité, mais elle exige de l'harmonie. Elle exclut les belles robes qu'on finit chez soi et qu'on traîne à la cuisine ou à l'office, les dentelles ou les broderies usées ou salies par un long usage. Elle rejette les vêtements de luxe et de fantaisie achetés de mauvaise qualité et à un prix dérisoire pour singer le beau et l'élégant : robes de chambre rose pâle ou bleu céleste pour des jeunes filles qui doivent s'occuper de soins domestiques, et qui seraient mille fois plus harmonieusement vêtues de laine foncée ou de percale fleurie, selon la saison.

La tenue soignée chez une jeune fille est une marque d'égards pour ceux qui l'entourent ; ce sera plus tard une nécessité si elle ne veut pas rebuter un mari et l'éloigner du foyer.

Que les mères ne craignent pas de se montrer exigeantes sur ce point ; il s'agit d'une habitude qui influera sérieusement sur toute la vie.

LA TOILETTE

Ce que les modes ont d'exagéré chez l'enfant et la jeune fille démontre tristement, il faut l'avouer, la frivolité des mères.

Nous sommes frivoles quand nous torturons nos cerveaux pour parer nos enfants ; nous sommes folles quand nous attirons à tout prix sur elles l'attention ou l'admiration, folles encore quand nous inventons ou acceptons des modes qui, dès leur plus jeunes années, les condamnent à jouer à la madame, concentrent leur attention sur elles-mêmes, gênent les exercices de leur âge, contraignent la liberté de leur allures, et en font, bien avant le temps, de petites femmes coquettes, éprises de luxe, et contentes d'être remarquées.

Et croyez-vous qu'il soit sain pour ces jeunes créatures de vous voir si occupées de l'effet qu'elles produisent ? Comment, plus tard, leur ferez-vous comprendre que les honnêtes femmes doivent passer inaperçues, alors que pendant toute leur enfance vous aurez fait d'elles les enseignes vivantes de votre vanité ?

Est-ce donc à dire qu'il faille rompre en visière avec la mode, n'adopter jamais les innovations ? Non, sans doute ; ce serait une manière inverse d'attirer cette attention, dangereuse pour vos filles. Mais lorsqu'une mode s'écarte brusquement de la coutume, de l'effet général, lorsqu'elle tend à établir un petit nombre d'exceptions notoirement bizarres, lorsque, surtout, elle viole les lois du bon sens, de l'hygiène enfantine et devient une gêne, sinon un supplice, pour ses petites victimes, il faut s'y soustraire ou, selon les cas, attendre qu'elle se soit universellement imposée.

Habillez bien vos filles, c'est légitime ; mais n'oubliez jamais en elles l'être moral, la femme qui est en germe dans le bébé. Ne donnez pas de pâture à ces vanités naissantes, à ces personnalités enfantines, qu'il dépend de vous de réprimer ou de développer. Ne cultivez pas en vos filles ce *moi* qui se repaît, pour ainsi dire dès le berceau, de l'attention aussi bien que des attentions d'autrui.



S'il y a des inconvénients graves à inspirer l'amour de la toilette aux petites filles, combien

ces inconvénients s'accroissent lorsque les enfants ont grandi, et se forment au seuil d'un avenir, d'un nouveau foyer !

La vanité maternelle a grandi, elle aussi. Elle s'asservit une tendresse mal entendue. C'est ainsi que nous voyons chaque jour des jeunes filles habillées avec un luxe exagéré, une recherche ridicule. Et ne dirons-nous pas un mot de l'inconcevable, de l'impardonnable faiblesse qui fait ou laisse violer les lois de la décence ? Que de jeunes filles, de nos jours, portent au bal des toilettes absolument inconvenantes ! Et comment qualifier les mères qui, n'ayant pas su leur inspirer la plus élémentaire des réserves, ne savent pas davantage les préserver des regards, des critiques, du blâme qu'attirent de telles toilettes ?



L'amour, le soin exagéré de la toilette rétrécit l'esprit, et le ravale à des mesquines et puériles combinaisons, à des préoccupations vaniteuses et mièvres ; il atrophie le cœur dans l'égoïste souci de surpasser les autres ; il tue la générosité, la charité, il excite la jalousie, et enfin, il porte trop souvent de graves atteintes au repos, à la dignité de la famille.

Il importe donc absolument :

D'accoutumer les jeunes filles à ne pas dépasser, pour leur toilette, une somme raisonnable, proportionnée à leur situation. Si elles ne se plient pas à cette règle rigoureuse, elles feront, plus tard, passer leurs dépenses personnelles avant le bien-être de leur foyer.

A restreindre dans leur budget la part du superflu, qui tient aujourd'hui une place honteusement exagérée dans une existence féminine.

A élever leurs pensées et leur jugement au-dessus des petites vanités, des sottes rivalités, et même des légères mortifications qui peuvent avoir la toilette pour objet.

A ne pas passer un temps considérable à s'attifer ou à confectionner des objets de parure inutiles.

A ne porter ni les modes excentriques qui peuvent les faire remarquer d'une manière regrettable, ni à sacrifier les convenances sévères dont une femme comme il faut ne doit jamais se départir.

Plaisirs mondains

On en a dit un mot aussi juste que spirituel : « ils ressemblent aux champignons, dont les meilleurs ne valent rien (1) ».

La conclusion, c'est qu'il faut en user avec modération.

Les bannir complétement d'une vie de jeune fille n'est pas toujours possible. Certes, il serait à désirer que les réunions de famille et d'amitié, mille fois plus amusantes, les remplaçassent pour tout le monde. On supprimerait ainsi les veilles, qui détruisent si fatalement la santé, les toilettes coûteuses, avec les préoccupations de coquetterie, le goût de luxe, la futilité et la perte de temps qu'elles entraînent ; on préviendrait les *flirtations*, qui ont, pour beaucoup de jeunes filles, des dessous si dou-

(1) Saint François de Sales.

loureux : espoirs déçus, illusions détruites, souffrances secrètes.

Mais enfin, il y a des situations qui peuvent imposer ce genre d'obligations mondaines. C'est aux mères que je m'adresserai. C'est près d'elles que j'insisterai sur les dangers très réels du monde pour des jeunes filles délicates aussi bien qu'inexpérimentées.

D'abord, les veilles sont absolument funestes à un âge où le besoin de sommeil est si impérieux. Et dans quelles conditions se produisent-elles ! La chaleur, l'encombrement, l'air vicié, la surexcitation nerveuse produite par le bruit, le mouvement, la musique, tout cela vient en aggraver les terribles inconvénients. Si encore on était assez raisonnable pour refuser un certain nombre d'invitations, et pour se retirer à une heure convenable ! Mais les mères sont étrangement faibles ; contrarier leurs filles est au-dessus de leur courage. Non seulement elles reculent devant le désappointement que leur causerait le refus d'une soirée, mais encore elles les laissent veiller jusqu'à la fin d'un bal ; le cotillon a tant de charmes, et il serait si dur d'en priver la chère petite qui n'est pas « du tout fatiguée » ! Et c'est ainsi qu'à la fin d'une saison, on voit des jeunes filles amaigries, énervées, anémiées,

auxquelles il faut faire absorber des reconstituants, en attendant qu'on les mène à la plage ou dans les montagnes pour replâtrer leur santé et les mettre en état d'affronter un nouvel hiver.

On prépare ainsi, en vérité, de tristes épouses et de tristes mères.

D'abord, détruire sa santé pour son plaisir est monstrueux. Ensuite, il est indigne d'une femme raisonnable de mener la vie mondaine à laquelle les mères vouent leurs filles pendant plusieurs semaines de suite.

Suivez la journée d'une jeune fille lancée pendant un carnaval. S'étant couchée à quatre ou cinq heures du matin, elle se lève à dix ou onze heures; j'en ai connu qui dormaient plus tard. Elle n'a plus la force ni l'énergie de s'appliquer à aucun devoir. Lire? Elle s'endort sur toute page sérieuse. Etudier? Encore moins. Travailler à l'aiguille? C'est bien fade. Il faut, d'ailleurs, s'occuper de sa toilette. Ah! cela, c'est intéressant; des heures se passent en essayages, en emplettes. Puis, il y a les souvenirs du bal de la veille, les succès d'amour-propre dans lesquels on se délecte; puis les rêves plus ou moins imprudents; puis, encore, les bavardages entre amies, qui roulent beaucoup trop complétement sur les danseurs.

Enfin, il y a le dégoût général de la vie de tous les jours, du foyer, des relations de famille, de tout ce qui n'est pas amusant, excitant, de tout ce qui n'éveille pas la vanité, la coquetterie, la gaieté fébrile. Je n'exagère pas, je vous l'assure.

La saison finie, la jeune fille s'ennuie mortellement, et cherche fiévreusement d'autres plaisirs : la bicyclette, le tennis trouvent ici leur place ; insensiblement la maison est désertée. Et c'est ainsi qu'on prépare les femmes à fonder un foyer !

*
* *

Mais comment résister à ce torrent ? Ce n'est pas impossible. Il s'agit d'avoir un principe arrêté et d'y conformer sa conduite. Ce principe, le voici : dans toute vie raisonnable le plaisir ne doit être qu'un accident, et il faut le subordonner au reste, au lieu de supprimer le reste pour lui faire place.

Etablissez comme règle que vos filles ne sortiront pas plus d'un nombre de fois déterminé par semaine ; décidez qu'elles n'assisteront qu'à deux ou trois cotillons par saison ; fixez une heure convenable pour la rentrée, une heure qui, en leur laissant une dose de sommeil suf-

fisante, leur permette un lever relativement matinal. Qu'elles ne s'occupent de leur toilette que dans la mesure indispensable ; qu'elles sachent que le bal de la veille ne peut excuser la journée perdue du lendemain. Si vous les avez élevées raisonnablement, elles vous comprendront, et vous épargneront la contrariété des regrets frivoles et de la mauvaise humeur.

*
* *

Il est bon de toucher ici à un point qui rentre dans notre sujet : c'est l'égoïsme féroce que développe chez certaines jeunes filles le goût du monde. J'en ai connu qui arrivaient à ne considérer un deuil, par exemple, que comme un obstacle à leurs plaisirs. Et leurs mères, devenant leurs complices, abrégeaient pour les satisfaire la durée que les convenances, à défaut de l'affection, fixaient à ces deuils.

*
* *

Je veux dire encore un mot du théâtre. D'une manière générale et presque absolue, il ne convient pas aux jeunes filles. Même lorsque les pièces qu'on représente sont bonnes, il reste

l'inconvénient du public, des conversations qu'elles peuvent entendre, et enfin le plus ou moins de convenance du jeu des acteurs. Bossuet blâmait le théâtre. Et Rousseau! Tout le monde connaît sa lettre à d'Alembert sur le théâtre; il y est aussi sévère que le serait le moraliste le plus austère. Ozanam s'en abstenait.

Sans aller jusqu'à proscrire absolument une pièce classique ou un opéra bien choisi, je ne puis que conseiller l'abstention en principe, surtout en province.

*
* *

Ajouterai-je que les jeunes filles mondaines sont mal jugées, et que les mères qui pensent ainsi les marier se trompent souvent cruellement? Ah ! si l'on pouvait entendre les jugements sévères, sanglants, et même parfois injustes que portent les jeunes gens sur leurs danseuses !

Quoi qu'il en soit, une mère ne doit jamais perdre de vue, pas plus lorsqu'il s'agit du plaisir que lorsqu'il s'agit de l'étude, qu'elle doit former en sa fille une épouse, une mère et une chrétienne.

Lectures

Il n'y a peut-être pas de sujet plus délicat que celui des lectures. Comment déterminer celles que l'on peut permettre aux jeunes filles, celles que l'on doit proscrire ? En dehors du mauvais livre qui s'introduit aujourd'hui dans tous les milieux et sous toutes les formes, de ce livre malsain qui sape les bases de toute morale, de toute religion, présente le vice sous des couleurs tentantes, et font la vertu (s'il est possible que les auteurs de pareils écrits en connaissent autre chose que le nom) pâle, ridicule ou toujours vaincue, que doit-on défendre, autoriser?

L'âge d'une jeune fille est loin d'être la seule règle comme trop de mères semblent le croire lorsqu'elles disent qu'elles donneront à leur fille tel ou tel ouvrage quand elle aura seize ans, dix-huit ans, vingt ans, comme elles diraient qu'à ce même âge elles allongeront leur jupe, relèveront leurs cheveux.

La nature de l'enfant doit être consultée avant tout : la maturité de son jugement, son imagination plus ou moins éveillée ou endormie, sa sensibilité, son impressionnabilité, surtout, son milieu, son éducation. Tout cela est affaire d'observation et d'intelligence, et l'on pourra très souvent donner sans inconvénient à une jeune fille de seize ou dix-sept ans ce que l'on devra refuser à une de vingt. La mère doit être assez éclairée sur le tempérament physique et moral de son enfant pour savoir ce qu'elle doit faire à cet égard, et j'en sais qui ont été assez imprudentes pour n'y pas regarder d'assez près, et pour laisser faire à leur fille telle lecture qui, bonne en soi, a été pour une nature nerveuse l'occasion d'un ébranlement cérébral, ou d'un choc trop violent pour la sensibilité.

Je n'ai pas à dire les avantages de la lecture. Quelle jeune fille n'a pas appris à les énumérer dans ses compositions françaises ? « Prouvez par des exemples qu'elle agrandit la vie... nous épargne deux grands maux : l'oisiveté et l'ennui... nous met en communication avec les intelligences des siècles passés etc., etc. » Ce sont des lieux communs inutiles à développer. Sans la lecture rien n'est achevé, et l'éducation intellectuelle ne se conçoit pas sans cela.

Mais le choix des livres ? Je les rangerai en trois grandes catégories :

1° Les mauvais.

Hélas ! ceux-là s'étalent avec un cynisme de plus en plus révoltant sous des titres qui, à eux seuls, sont un outrage aux mœurs, et ornés de gravures qui savent encore y ajouter quelque chose... Ne les laissez jamais pénétrer chez vous. Si soigneusement que vous puissiez les tenir cachés, la curiosité saura, à un moment ou à un autre, les découvrir, les dévorer en secret... Que de confidences reçues à cet égard de jeunes filles à jamais troublées par une mauvaise lecture ! Que de ruines souvent s'en sont suivies... Je n'insiste pas, les exemples seraient trop faciles à multiplier. Vigilance et prudence : inscrivez ces deux mots sur votre bibliothèque, car si elle ne contient pas ce que l'on peut appeler un mauvais livre, elle a certainement dans ses rayons des volumes qui ne sont pas faits pour votre fille. Une mère me répondait à ce propos qu'elle élevait assez bien la sienne pour n'avoir pas besoin de ces précautions froissantes. C'est peu connaître la nature humaine. « L'occasion fait le larron. » Un instant d'ennui, de curiosité peut emporter le plus sage ; donc, enlevez la possibilité de l'occasion.

Ce n'est pas assez de préserver les jeunes filles des mauvaises lectures : il faut leur en inspirer l'horreur, et baser les motifs de votre sévérité à cet égard. Un mauvais livre est un mauvais conseiller, une mauvaise compagnie, et l'on peut en dire ce que l'on répète pour les mauvaises fréquentations : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

2° Les lectures futiles. Je n'appellerai pas telles celles qui sont une distraction, une diversion à un travail sérieux. J'ai vu des hommes graves s'amuser aux *Mémoires d'un âne*, et rire de tout leur cœur en lisant le *Général Dourakine* ou l'*Histoire de Gribouille*. L'esprit a besoin de détente, la lecture qui la donne n'est pas futile. J'appelle de ce nom celle qui n'apporte rien, ni à l'intelligence, ni au cœur, ne laisse aucune bonne pensée, ne suscite pas une réflexion sérieuse. Et combien est-il de livres qui ne donnent rien, ne provoquent rien ! C'est le vide, la frivolité. Le temps donné à une telle lecture est absolument perdu, et il est si précieux, il peut être si utilement employé, que c'est un peu un crime de le gaspiller ainsi.

3° Les bons livres. Un bon livre ? Un livre par excellence serait celui qui aurait le cachet du vrai, du beau et du bien. Le vrai, comment

le reconnaître ? Tout ce qui est contraire aux enseignements de l'Evangile, aux principes du Décalogue, aux doctrines de l'Eglise, s'écarte du vrai.

Le beau, le vrai beau, et c'est en même temps le bien, c'est celui qui joint aux nobles et grandes pensées le style qui leur convient ; il laisse dans l'âme une impression profonde, élève les sentiments. Joubert a dit que « plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Appliquez cela au livre pour mesurer sa beauté.

Habituez de bonne heure les jeunes filles aux lectures sérieuses ; autrement, si le pli n'en est pris un peu tôt, on le donnera difficilement plus tard. Graduez ces lectures selon le genre d'esprit de l'enfant ; mais j'ai remarqué cent fois combien, tout jeunes, ils s'intéressent aux lectures sérieuses. Pour s'en rendre compte il suffit de faire devant eux, *pas pour eux*, sans exiger leur attention par conséquent, une lecture sur quelque sujet que ce soit. S'ils sont cinq, il y en aura trois au moins qui écouteront.

J'ai dit : pas pour eux, parce que très souvent les enfants pensent que ce qui les intéresse ne saurait nous intéresser, et ils ne prêtent attention aux choses que dans la mesure

où vous en donnez vous-même. Intéressez-vous donc aux choses sérieuses, et ils s'y intéresseront.

Empêchez les jeunes filles de *dévorer* les livres, quand ce ne serait que pour leur apprendre à se modérer ; puis, une lecture faite ainsi n'apporte aucun profit et ne sert qu'à satisfaire une curiosité qui devient facilement dangereuse. Trop lire est une maladie du siècle. Pour le faire avec fruit, il faut avoir un crayon à la main, noter les belles pensées, les pieuses et les originales. Joindre, si on le peut, les réflexions qu'elles suggèrent, faire une petite analyse qui précise, raisonne, et serve à former le jugement et le goût.

Si l'on habituait les jeunes filles à lire ainsi, pour peu qu'elles fussent intelligentes, elles y prendraient bien vite goût, et ce serait le meilleur remède contre les mauvaises lectures.

Conversations

L'influence des maîtres et celle des livres sont considérables dans toute éducation. Toute mère soucieuse d'un but à poursuivre, d'un niveau à atteindre, se préoccupera également de ceux à qui elle confie ses enfants, et des lectures qui, en outre du savoir, inculquent un certain esprit, une manière de voir destinée à ne pas changer. Mais quelle action profonde, irrésistible ne peut-elle pas exercer par la conversation !

Les enseignements directs ne vont pas toujours au but ; ils ont l'inconvénient de revêtir fatalement sinon la forme d'une gronderie, du moins celle d'une leçon. Aussi les enfants s'en défient-ils instinctivement, et en sont-ils le plus souvent peinés, froissés, et presque toujours ennuyés ; même à leur insu, ils sont en garde contre vous quand vous leur faites *de la morale* ;

tout au moins vous opposent-ils leur esprit d'insouciance et de légèreté.

Mais ce dont ils ne se défendent pas, ce qu'ils reçoivent sans défiance, ce sont les enseignements indirects qui ressortent des entretiens de la famille.

Faites appel à vos souvenirs ; rendez-vous compte de l'impression profonde que vous ont laissée telles conversations entendues dans votre enfance. Aussi, il est indispensable de veiller non seulement à ce que le ton de ces conversations tenues en famille ne soit pas futile, frivole, vulgaire, mais encore à ce qu'elles contiennent des éléments propres à impressionner l'esprit et le cœur d'une manière salutaire.

Je ne parle pas ici de la légèreté avec laquelle certains parents traitent devant leurs enfants des sujets mal séants pour leur âge, sous le prétexte trompeur qu'ils ne comprennent pas. La plus vulgaire expérience enseigne que ce qui n'est pas compris aujourd'hui restera dans l'esprit, et, comme un germe malsain qui se développe à son heure, produira une plante empoisonnée. Je fais aux mères qui me lisent l'honneur de les croire jalouses de la candeur de leurs filles, prêtes à les défendre du souffle, du soupçon, de l'ombre même du mal. Mais ce n'est pas

assez : il faut toujours penser à elles quand on parle en leur présence.

Ainsi, aimez à raconter devant elles des faits de nature à inspirer l'admiration et le goût du bien : un acte de courage ou une bonne action, une preuve de dignité, etc. De même, sans attaquer les personnes, ne craignez pas de blâmer énergiquement tel fait défectueux dont elles auraient eu connaissance.

N'ayez pas peur de penser devant elles, — à la condition de penser juste, ni d'émettre des jugements, — à la condition qu'ils soient droits. Pourvu qu'elles n'y voient pas une leçon à leur adresse, les enfants ne redoutent pas une conversation sérieuse ; et vous sèmerez ainsi en elles, sans en avoir l'air, des principes, des idées justes, dont elles recueilleront plus tard l'utile moisson.

Ai-je besoin d'ajouter qu'un tel moyen d'éducation suppose, chez les mères, une réelle abnégation, mais procure aussi leur propre perfectionnement ?

En effet, un pareil but exige une grande vigilance, une continuelle attention. Il faut s'interdire les bavardages inutiles, les détails de toilette insignifiants, les commérages, les médisances, l'esprit de critique, tout ce qui, vous

diminuant aux yeux de vos filles, aurait en elles un contre-coup regrettable.

Mais c'est le beau côté de cette tâche de vous grandir par cela même que vous élevez les autres, et d'appeler, par une manière d'être irréprochable, la vénération et la confiance.

Esprit de famille

Il s'en va ; c'est la conséquence presque fatale de l'éducation moderne, et si celle-ci va en s'accentuant, on peut dire que ce sera la disparition de celui-là. Les causes en sont faciles à trouver : le surmenage de la vie, études et cours au dehors, la bicyclette, — oui, ne riez pas ! — des courses qui tiennent les femmes hors de chez elles des après-midi entières, et le souffle, l'esprit d'indépendance.

Je ne puis que répéter, en les atténuant, les propos qui ont été tenus devant moi par une jeune fille très moderne. « Les liens du sang ne sont qu'un vieux préjugé... On ne doit de respect aux parents que dans la mesure où eux-mêmes savent remplir leurs devoirs... L'enfant n'a pas demandé à venir au monde ; pourquoi donc lui prêcher la reconnaissance ? Le plus souvent, la famille entrave la liberté légitime

des enfants, etc. » Enfin cette jeune fille, bien dans le mouvement, comme vous le voyez, avait trouvé un mot expressif, pittoresque, pour exprimer ce que nous avons appelé jusqu'ici le sentiment de famille : la *gale* de famille.

Plût à Dieu qu'on pût l'inoculer à tous ceux qui en sont dépourvus de nos jours ! Hélas ! oui, le sentiment de la famille s'en va de plus en plus ; c'est pour cela que la société est menacée dans ses fondements les plus sacrés. Car la famille, c'est la société en raccourci, et quand l'amour, l'abnégation, le dévouement disparaissent de ce centre, le règne de l'égoïsme s'étend.

Je me défierai toujours de ceux qui sont prêts à se dévouer à l'*humanité,* mais qui ne savent pas se sacrifier dans le cercle du foyer. On l'a dit et répété, parce que c'est la vérité indéniable : la famille est l'école de toutes les vertus. Quand on n'a pas appris à les pratiquer là, sur ce théâtre intime, n'en attendez ni ailleurs, ni plus tard.

Car en somme, qu'est-ce que l'esprit de famille ? C'est le respect d'une autorité aussi chérie que sacrée ; c'est le support mutuel, le dévouement, l'abnégation, tout cela dans l'amour, tout cela constituant la grande leçon de la vie.

Ce n'est pas assez des leçons et des principes ;

il faut leur inspirer cet esprit, il faut les faire vivre dans cette atmosphère familiale, les en imprégner, leur faire aimer ces parents qui ont sur eux les premiers droits.

Que l'existence soit moins fiévreuse, et laisse place à ces réunions, à ces relations si douces, qui jettent le fondement des amitiés et des soutiens de l'avenir. Que de traditions il serait bon de faire revivre : les anniversaires, qui réunissent autour d'une table joyeuse les parents et les amis, les petits présents, qui soulignent les fêtes, et font sentir la pensée délicate qui a prévu jusqu'à un désir.

Les parents doivent faire régner la gaieté au foyer : c'est un élément de vie. Pour cela, qu'ils sachent porter seuls le poids de leurs préoccupations, qu'ils songent que les jeunes ont besoin de joie comme les plantes de soleil ; qu'ils les fassent aller « gaillardement au devoir », selon l'expression d'un homme qui comprenait la jeunesse...

Il faut créer des *souvenirs* aux enfants ; ils les retrouveront purs au fond d'eux-mêmes, y reviendront aux instants de tentation ou aux heures de souffrance. Des souvenirs ! Cela suffit à embaumer la vie, et cela ramène « à la maison », de préférence à tout autre lieu,

ceux qui y ont goûté leurs meilleurs bonheurs.

Ayez des *traditions* de famille. J'aime un fils, une fille, qui font telle chose parce que leur père, leur mère l'ont faite. Je ne parle pas de *routine*, il s'agit de traditions, de vertus... Elles sont tout chez les peuples grands et fiers, et quand vous dites qu'un peuple perd ses traditions, c'est un regret que vous exprimez, — qu'il y revient, c'est un éloge. Quel paradis sur terre, — rare à trouver, mais non introuvable, grâce à Dieu, qu'un foyer tel qu'il doit être, avec son atmosphère chaude et attirante d'amour, d'union, de gaieté ! Les parents y sont les conseillers *crus* et écoutés ; les frères, les sœurs, les meilleurs amis. Dans son cercle choisi, mais non fermé, les autres parents pénètrent, avec des amis sûrs. Toutes les aspirations légitimes s'y donnent carrière, tous les plaisirs innocents y sont procurés. Chaque objet a son histoire, et chaque date sa tradition. Plus tard, quand les oiseaux seront envolés du nid, ils s'y retrouveront avec joie à certains jours, et quand le nid lui-même aura disparu, ils chercheront à l'imiter, à le faire renaître, à donner à d'autres l'abri et l'amour, avec le bonheur qu'ils auront goûté.

Une vertu démodée

Je veux parler de la modestie, dont le nom appelle aujourd'hui sur certaines lèvres une ombre de sourire, et que la génération actuelle a certainement reléguée parmi les vieilles lunes.

Il est difficile de la définir ; mais tout le monde sait ce qu'elle est, et tout le monde peut en constater l'absence presque absolue dans notre société moderne.

On pourrait plutôt en décrire les contraires : cette assurance qui n'attend ni l'âge, ni la situation, pour se mettre en avant, cet empressement à se faire remarquer, et cela à tout prix, cette opinion exagérée de son mérite, ce ton arrogant, autoritaire, cassant, cette démarche décidée, cette affectation d'ignorer les autres, cette tendance, enfin, à paraître et à dominer, ou plutôt cette volonté de briller, de l'emporter en tout.

Est-ce à dire que pour être modeste, une

femme doit se cacher, s'effacer, se taire? Ce serait exagéré, et souvent absurde. Il faut sans doute se tenir à sa place, mais il faut remplir cette place de son mieux. La société serait vouée à un ennui invétéré si, sous prétexte de modestie, chacun dissimulait les dons qu'il a reçus et se condamnait au silence. Aussi n'est-ce pas là ce dont il s'agit; il suffit d'apporter en tout le tact, la réserve, des ménagements d'une femme comme il faut. La modestie sied à tout le monde et s'applique à tout. Elle donne à la démarche quelque chose de réservé, de décent et de distingué, parce qu'elle est essentiellement simple; elle bannit de la toilette ce qui attire l'attention des passants et soulève les critiques; elle supprime l'exagération du désir de plaire, l'envie de dépasser les autres, de les rejeter dans l'ombre. Elle donne à la conversation un ton mesuré, doux, aimable. Une personne modeste admet d'une part qu'elle peut se tromper, de l'autre le droit qu'on a de penser d'une manière différente de la sienne; elle évite donc le ton de critique et d'autorité, et se range sans peine à l'avis d'autrui quand il est meilleur que le sien. Elle ne connaît pas la susceptibilité, elle est dépourvue de cette vanité qui veut être partout la première, et elle s'efface sans regret devant des prétentions

rivales, ce qui ne l'empêche pas, je le répète, de tenir sa place et de maintenir sa dignité.

Si elle a de l'esprit, des talents, elle ne s'en vante ni ne s'en enorgueillit ; — ils ne servent pas à alimenter son amour-propre, mais à faire plaisir aux autres. Encore moins se targue-t-elle de ces autres dons : la fortune, le rang, la beauté, qui n'accroissent en rien, elle le sait, sa valeur morale, et qui lui feraient des ennemis, des envieux ou des jaloux si elle les faisait ressortir par un faux orgueil.

La modestie rehausse toutes les situations et toutes les supériorités, de même que les diamants ne semblent jamais plus purs que lorsqu'ils sont simplement sertis d'argent. On peut dire aussi qu'elle supplée à beaucoup d'autres qualités, et qu'elle inspire inévitablement la bienveillance et la sympathie. Ne fût-elle pas une vertu, elle serait encore une habileté : l'art de plaire, de nous faire goûter, aimer, — le secret, enfin, et la condition absolue de la véritable distinction, cet attribut qui est l'ambition secrète de toutes les femmes, et qui se rencontre si rarement, d'abord parce qu'il ressort en partie d'une personnalité morale au-dessus de la vulgarité, puis parce qu'il peut exister là où règne la prétention sous une forme quelconque.

Education de la sensibilité

La sensibilité, sous toutes ses formes, est une des grandes forces, et en même temps une des grandes faiblesses de la femme. Il importe donc extrêmement de la diriger, sous peine de stériliser toute éducation, et de compromettre la vie entière.

La sensibilité est physique et morale. Elle doit être étudiée sous ses diverses faces, afin d'être maintenue dans de justes limites.

La sensibilité physique est le résultat de l'état du corps et des excitations des nerfs. Elle se manifeste par des désirs et des répugnances.

Il est évident qu'elle constitue un état passif, et est dépendante de la santé, du système nerveux. Mais ce qui la produit peut être modifié. Une santé robuste, des nerfs en équilibre rendront une femme capable de supporter les intempéries, les secousses physiques, de braver certaines répugnances, de surmonter ou de mo-

dérer certains besoins. L'éducation de la sensibilité physique se confond donc avec le soin de la santé ; mais elle implique en outre un exercice d'énergie qui rend la femme maîtresse, dans une large mesure, des impressions physiques.

Equilibrer le système nerveux des jeunes filles, c'est atténuer leur extrême sensibilité, et les rendre fortes, pour l'avenir, en présence des devoirs qui réclament de l'énergie et de l'endurance.

*
* *

La sensibilité morale naît de la connaissance des choses, des personnes et des idées. Elle produit à son tour des attraits et des répulsions, selon que les objets ou les êtres lui plaisent ou lui déplaisent.

Bien que ce soit un phénomène intellectuel, elle n'est pas délibérée ; elle est une faculté instinctive de l'âme, comme la sensibilité physique est une faculté instinctive du corps.

Mais on peut, sinon agir sur ce qui la produit, du moins en régler les manifestations.

*
* *

La femme est beaucoup plus impressionnable que l'homme, c'est incontestable. La raison n'en

peut être expliquée que par la différence de leurs natures. La sensibilité est une des forces de la femme, nous l'avons dit, d'abord parce qu'elle est comme une divination, un avertisseur, un instinct souvent très sûr et en tout cas très subtil, et que par elle, la femme arrive souvent au même résultat que l'homme atteint soit par ses passions, soit par l'exercice de son jugement.

La sensibilité produit également chez la femme une manière d'être essentiellement conforme au rôle qu'elle doit remplir. La vivacité de ses attraits et de ses répugnances peut et doit, si elle est réglée, influer très heureusement sur ses idées et ses affections. Elle est destinée à vivre surtout par le cœur, possédant dans son cœur le mobile et le moteur qui doivent la faire agir et conduire les autres ; tout ce qui l'impressionne vivement peut donc contribuer à sa mission et accroître le genre d'influence qu'elle doit exercer.

La sensibilité donne aux affections quelque chose de primesautier dont rien n'égale le charme. Elle produit la compassion, cette qualité si essentiellement féminine, la sympathie, qui fait siennes les émotions d'autrui. Elle peut nous aider à vivre de la vie des autres, en nous faisant ressentir ce qui les touche.

Mais il y a deux écueils à éviter dans l'éducation de la sensibilité : l'excès de discipline, qui tend à la raideur et à la dureté, et l'excès de l'impressionnabilité, qui amène, selon les cas, la névrose ou la sensiblerie.



En temps que faculté, on ne peut évidemment détruire la sensibilité ; mais certaines éducations rigides en réfrènent tellement les manifestations, que la volonté les étouffe au moment même où elles se produisent. Dans le but de rendre le jugement indépendant, on détruit alors cet instinct qui est un don de nature, et sous prétexte de former des femmes fortes, on leur ôte le charme, la grâce, même la sympathie et la pitié dans une certaine mesure, sans parler de l'élan, qu'on rabaisse ou détruit.

J'ai connu des parents qui, de peur de développer la sensibilité chez leurs filles, arrêtaient jusqu'à l'expression si naturelle de leur tendresse, qui leur défendaient de se plaindre jamais, et refusaient d'écouter le récit de leurs petits chagrins, qui visaient à faire des femmes non pas fortes, mais raides, capables, peut-être, de supporter sans broncher les chocs de la vie,

mais également fermées aux peines d'autrui, et insensibles à toutes les grandes et saines impressions.



Il faut le dire, ce sont là, toutefois, des exceptions. La tendance générale des parents, tendance probablement inconsciente, est de développer outre mesure chez leurs filles la faculté de sentir. Toutes petites, on excite, souvent à faux, leurs rires ou leurs larmes ; on les nourrit de chimères ; *on s'amuse même à les faire pleurer*. Plus tard, on se fait gloire de leur impressionnabilité, et au lieu de lutter contre ce qu'elle a d'exagéré, on la ménage jusqu'à favoriser l'égoïsme.

Nous avons dit que la névrose provient le plus souvent du surmenage ; c'est très vrai ; mais souvent aussi elle résulte de la surexcitation de la sensibilité, des impressions trop vives poursuivies et aimées, des sentiments trop développés, mal compris, exagérés.

Le plus fréquemment, la sensibilité mal comprise dégénère en sensiblerie.

Le type tristement réussi de la sensiblerie nous est retracé par les femmes du XVIIIe siècle.

C'était l'époque où Jean-Jacques Rousseau, qui mettait ses enfants à l'hospice, s'attendrissait sur l'allaitement maternel, et où en développant d'une manière incontestable le goût de la nature, il forçait la note, aisément exagérée, d'ailleurs, par les esprits faussés qui l'entouraient. La *sensibilité* devint une mode, une passion, une fureur ; on se dispensait d'être sensée, mais avant tout on était sensible. Ces femmes, qui foulaient aux pieds les lois les plus sacrées, qui ne croyaient ni à Dieu, ni au foyer, qui trahissaient leurs amies et abandonnaient moralement leurs enfants... après les avoir nourris, — ces femmes avaient des attendrissements niais, des faiblesses sottes; leur goût littéraire même leur faisait défaut quand il s'agissait de se montrer *sensible*. La postérité a fait justice de cette exagération; elle a chansonné les *femmes sensibles*, et créé pour elles le mot plus juste de sensiblerie.

Cependant, si l'on n'ose plus se parer de l'étiquette, on se fait gloire de la chose. Certaines femmes trouvent une jouissance morbide dans le développement de leur faculté de sentir; elles l'excitent, y puisent je ne sais quel contentement d'elles-mêmes, et arrivent à accroître l'intensité de leurs impressions, ce qui est, le plus

souvent, augmenter la dose de leurs souffrances ; car la sensibilité s'exerce le plus souvent sous cette forme, qui donne peut-être l'illusion des qualités du cœur et occupe en tout cas plus complètement la personnalité.

Et c'est ainsi qu'on voit des jeunes filles pleurer sur les aventures d'une héroïne de roman, et passer, insensibles, à côté d'un enfant à demi nu. C'est ainsi encore que, sous prétexte de sensibilité, on ne peut pas visiter les pauvres parce que la vue de leurs taudis serait trop affligeante, et qu'on ne peut panser une plaie ni soigner un malade parce que cela fait mal.

*
* *

Sans tuer cette merveilleuse faculté qui peut devenir l'auxiliaire et aussi la grâce et le charme du dévouement, sans laquelle une femme n'a pas d'action sur les cœurs, il faut donc apprendre aux jeunes filles, d'abord à ne pas la prendre pour guide, mais à la contrôler par le jugement ; puis à ne pas la faire consister en attendrissements égoïstes. Le criterium de la sensibilité saine, vraie, utile, réglée par une faculté plus haute et plus libre, c'est d'avoir pour objet non pas soi-même, mais autrui. Une jeune fille

doit surveiller ses impressions, et rejeter celles qui sont purement personnelles. C'est le moyen le plus sûr d'éviter la sensiblerie, qui n'a d'autre objet que sa propre satisfaction.



Enfin, qu'on ne confonde jamais la *sensibilité*, qui, je le répète, n'est pas délibérée ni d'abord volontaire, avec le *sentiment*, qui, bien que né le plus souvent de l'attrait, est raisonné, soumis à la raison, et libre dans ses manifestations. Transformer en sentiment, c'est-à-dire en quelque chose de réel, de ferme, ce que la sensibilité a de noble et de vrai, ce doit être l'œuvre de l'éducation ; c'est l'histoire de la goutte de cire qui, en refroidissant, gagne en solidité ce qu'elle perd en éclat.

Imagination

C'est, incontestablement, une des facultés qu'il faut surveiller de près ; je n'en dirai cependant pas de mal ; je reconnaîtrai même qu'on a une tendance trop générale à la considérer comme un don fatal.

Un don de Dieu n'est jamais fatal. Celui-ci est charmant. L'imagination, contenue dans de sages limites, gouvernée par la raison, embellit la vie, nous procure et donne aux autres des agréments infinis. Seulement, il faut avouer aussi que, de sa nature, elle est envahissante, qu'elle tend à prendre le premier rang parmi les autres facultés, à dominer l'intelligence, et par là à annihiler le jugement, à troubler la raison, à égarer la conduite.

La tendance de l'imagination, quand elle est vive, c'est à la fois de changer les proportions des choses, et de les colorer à son gré. Elle est

tour à tour un verre grossissant ou un verre colorant. Mais si le navigateur ne se dirigeait qu'en regardant dans sa lunette d'approche, il n'aurait pas la vraie notion de la distance. Et si le peintre étudiait la nature à travers une vitre noire, verte ou bleue, elle lui donnerait des tons étranges, tout à fait hors de la vérité.

L'imagination ne doit venir qu'en surcroît dans l'appréciation des choses. Non seulement il ne faut pas établir le jugement sur les impressions qu'elle donne, mais il faut s'en méfier et rectifier ses vues, en faisant la part de l'exagération qui lui est naturelle. Une fois que le jugement s'est basé sur la raison et l'intelligence, l'imagination peut répandre sa lumière ou ses fleurs sur nos idées.

Tout le monde n'est pas également doué d'imagination. Si vos filles en ont beaucoup, veillez-y, mais avec douceur et sagesse. Prétendre étouffer l'imagination serait un excès non seulement ridicule, mais dangereux, car c'est une faculté des plus vivaces, et si elle peut être réglée, elle ne saurait être détruite ; elle trouverait une issue pour s'échapper si vous prétendiez l'emprisonner.

C'est en développant les autres facultés qu'on règle l'imagination. Il faut cultiver l'intelligence,

former le jugement, consolider la raison. Alors, on ne verra plus de ces exubérances qui, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, entraînent les femmes dans toutes sortes d'exagérations. Il faut montrer aux jeunes filles la vérité intrinsèque des choses, leur faire par conséquent comprendre que cette vérité ne gît pas dans leur manière de voir et de sentir, et qu'il est indispensable de la reconnaître et de s'y conformer. Enfin, on doit les accoutumer à se défier de cette faculté brillante, charmante, je le répète, mais qui peut devenir dangereuse parce qu'elle agit également sur le jugement et la sensibilité. Quand on a un excès d'imagination, il faut faire comme ces personnes qui ont une balance un peu fausse : elles rétablissent tout d'abord l'équilibre au moyen d'un poids convenu. Habituons nos filles, en ce cas, à faire dans toutes leurs impressions la part de leur imagination, et à arriver à la vérité par la mesure et la possession d'elles-mêmes. Autrement, non seulement leur jugement serait faussé et leur conduite mal dirigée, mais encore elles seraient profondément malheureuses, car chez la plupart des gens, une imagination désordonnée, au lieu d'accroître les joies, les trouble et augmente les peines ; elle en crée même d'ima-

ginaires, sa palette a plus de noir que de rose.

Qu'elle reste donc dépendante des autres facultés, c'est le seul moyen d'assurer l'équilibre moral. Ainsi comprise, elle concourra à l'agrément de la vie, donnera du charme à l'esprit, et ôtera à la raison son âpreté.

Pas de cœur.

Que ce soit à tort ou à raison, n'accusez pas facilement un enfant de manquer de cœur. Ou vous risquez d'étouffer le peu qu'il en a, ou vous paralysez ses bons sentiments. De toutes façons, vous froissez, vous fermez... quand vous n'éveillez pas de mauvais sentiments.

« Je n'ai pas de cœur ! » se dit l'enfant, blessée au vif par cette parole. Et pour s'en venger, elle cherchera à vous atteindre à l'endroit sensible, en vous donnant raison, cette fois, en vous prouvant par un acte quelconque qu'elle n'a pas de cœur.

Ce doute, jeté sur ce qu'il y a de meilleur en elle, la décourage, tue sa confiance, arrête les élans de sa tendresse : « Je n'ai pas de cœur, on ne me croira pas ! » Et c'est un découragement, une désespérance qui la prend ; à quoi bon essayer ?

« Enfant sans cœur... » Que j'ai entendu de pa-

rents lancer ce mot à la légère, pour une étourderie, une faute qui était celle de l'âge ! Et que j'en ai vu, de ces petites âmes froissées, où la rancune s'amassait, et qui ne voulaient plus tenter un effort pour se vaincre et être bonnes ! L'autre jour encore, j'essayais d'encourager l'une d'elles ; je la raisonnais doucement, la prenant par les sentiments, cherchant la corde sensible, quand elle leva tout à coup sur moi ses yeux sombres, et d'une voix brusque : « Pourquoi me dites-vous cela, puisque je n'ai pas de cœur ? Je n'ai pas de cœur ! » répéta-t-elle, éclatant en sanglots.

Pauvre mignonne ! je l'aurais embrassée, de la voir ainsi étouffer à la seule pensée de n'avoir pas de cœur. Je lui prouvai par des raisonnements très simples qu'elle en avait, au contraire, et même beaucoup, et j'obtins les plus généreuses résolutions.

« Toi, tu as du cœur ! » Voilà ce qu'il faut dire à l'enfant. « Toi, qui as du cœur, comment as-tu pu agir ainsi ? — Toi, qui as du cœur, tu n'hésiteras pas à faire ceci ou cela, tu comprendras, etc. »

Et l'enfant ne voudra pas faire tomber la bonne opinion qu'on a d'elle, faire mentir sa réputation ; elle tiendra à honneur de la maintenir intacte sur ce point.

« Toi qui as du cœur... » C'est là ce qui fait marcher les grands comme les petits. Quand bien même on aurait affaire à une nature ingrate, c'est en essayant de l'élever au-dessus d'elle-même qu'on combattra sa sécheresse ; et si l'on n'arrive pas à lui donner la sensibilité, la générosité, l'abnégation, les qualité et les dons qui découlent naturellement d'un cœur bien fait, on obtiendra des actes, il y aura de l'acquis, du voulu. L'enfant agira de telle sorte parce qu'elle sait que les gens qui ont du cœur agissent ainsi, et que pour rien au monde elle ne voudrait être accusée d'en manquer.

Certes, il y a des mobiles plus élevés à donner à ses actes ; mais n'est-ce pas quelque chose d'en obtenir qui soient bons en eux-mêmes, quelles que soient les raisons qui les dictent ? N'est-ce pas beaucoup d'avoir tiré d'une nature tout ce qu'on en pouvait atteindre, en développant des germes qui seraient restés infructueux si l'on ne s'était donné la peine d'employer les petits moyens qu'on peut toujours découvrir ?

Retournons donc la formule, et au lieu de dire à l'enfant : « Tu n'as pas de cœur, » répétons-lui : « Toi, qui as du cœur. » Nous la mettrons ainsi en mouvement par ce qu'il y a de meilleur en elle.

Les pauvres

Je me souviendrai toujours qu'un certain jour de bal, ma mère me mena voir des pauvres. Depuis, j'ai vu tant de misères, depuis les caves malsaines jusqu'aux greniers où une chiffonnière chauffait de la tisane pour son mari malade, en brûlant un vieux soulier et une peau de lapin, que je ne me rappelle pas d'une manière précise les malheureux qui m'avaient tant émue ce jour-là. Cependant, une pauvre vieille fille est demeurée dans ma mémoire. Elle était percluse au point d'avoir les poignets tordus, et avec ses mains infirmes, elle gagnait sa vie, ou plutôt, de quoi ne pas mourir de faim. Elle habitait sous le toit, au milieu des solives, un petit galetas où l'air et la pluie entraient comme chez eux. Elle confectionnait des sacs de papier jaune pour les épiciers. Elle les suspendait ensuite à des ficelles, et la fenêtre devait rester ouverte par un froid

intense, pour qu'ils séchassent plus vite. Je n'ai jamais oublié ce tableau : un coin de ciel gris, pluvieux, s'encadrant dans la lucarne, la bise aiguë secouant les longues files de sacs sur leurs ficelles, et les mains déformées de la pauvre vieille s'empressant à la besogne, difficile pour elle, qui lui rapportait quatre ou cinq sous par jour. Elle ne se plaignait pas, cependant ; je me souviens qu'elle était gaie, résignée à son sort, et vivait dans la ferme espérance d'une vie qui compenserait toutes ses souffrances. Ma mère lui remit des secours, et elle exprima un touchant scrupule : « Vraiment, dit-elle, j'ai honte d'accepter tout cela, moi qui suis toute seule, quand il y a tant de mères de famille, de veuves chargées d'enfants ! »

Nous sortîmes, profondément émues. En enfouissant mes mains dans la douce chaleur de mon manchon, je pensais à ces pauvres mains à demi paralysées par le rhumatisme et par le froid. Le soir, j'étais au bal. Au milieu de ce bruit, de cette gaieté, de ces salons chauds et brillants, je revoyais le petit grenier glacial, tout tendu de sacs, avec son odeur désagréable de colle, et la vieille fille résignée et sereine qui ne s'avisait certes pas de penser que la centième partie de ce qu'on dépensait ce soir-là pour

s'amuser lui aurait donné une année de sécurité et même d'humble confort.

Ce n'est pas assez de parlez de la misère aux jeunes filles ; il faut la leur montrer. On a bien vite dit qu'il y a des pauvres, et que le devoir des riches est de les secourir. Mais rien ne vaut les leçons pratiques. Quand une jeune fille a vu de ses yeux les demeures dénuées de tout, les mères en pleurs, les enfants à demi nus, les vieillards privés de soin, elle fait des réflexions autrement concluantes que si elle se bornait à savoir en théorie que le malheur existe et qu'il faut le secourir. Elle comprendra alors qu'en face de la misère, le luxe qui dépasse un certain point de convenances nécessaires n'est plus seulement blâmable, mais coupable ; elle comprendra que la vanité qui se satisfait aux dépens de la charité participe vraiment de l'homicide, et elle apprendra insensiblement à régler sa vie, à ordonner ses dépenses, et à considérer comme une faute tous les gaspillages, toutes les prodigalités qui n'ont qu'un mobile personnel.

*
* *

Ce ne serait pas assez, cependant, d'éveiller en faveur des pauvres la sensibilité des jeunes

filles. Cette sensibilité, bien dirigée, prêtera au bien des énergies plus vives, en même temps qu'elle lui communiquera un charme particulier, fait pour agir sur les cœurs, et pour les consoler. Mais il y a dans l'aumône plus et mieux qu'un élan du cœur ou une manifestation de sensibilité : il y a un *devoir*.

Oui, nous devons donner, — de notre argent si nous pouvons, de notre temps, de notre travail, de nos soins, de notre sympathie, toujours. J'ai connu une pauvre femme qui, bien que fille d'un colonel, se trouvait réduite à une si excessive misère qu'elle avait en tout, pour vivre, un secours de l'Etat, de 200 francs, et le produit de son aiguille. Elle était infirme, et toujours malade. Elle ne se croyait pas, cependant, dispensée du devoir de la charité, et employait le soir des bouts de chiffons à confectionner des layettes.

Ce que nous avons reçu est un dépôt dont nous rendrons compte. La charité est une obligation si impérieuse qu'elle sera, dit l'Evangile, le sujet de notre jugement : « Venez, les bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger... Allez, maudits, parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas nourri. »

Il importe d'autant plus de pénétrer les jeunes

filles de cette vérité que l'argent ne nous est pas donné pour nous-mêmes, qu'elles auront charge d'âmes, qu'elles devront former à leur tour des cœurs pour la charité, et que sur elles reposera un jour cette grande mission de l'aumône qui rejaillit en bénédictions sur un foyer.

Mais, de ce que l'aumône est un devoir, il résulte que nous ne devons y mêler ni caprice, ni engouement, ni même une part mal comprise de sensibilité. Il faut être impartiale, sage dans la manière de donner, sans se laisser aller à des préférences irraisonnées qui priveraient de nos dons des misères réelles. Il faut encore être indulgente, pardonnant aux pauvres leurs défauts, leurs faiblesses, ne tenant pas compte de ces mécontentements, de ces ingratitudes, même, pour lesquels leur défaut d'éducation et même leurs souffrances sont une excuse. Il faut, en un mot, donner en vue de Dieu : « Quand vous avez fait toutes ces choses, c'est à moi que vous les avez faites. »

Quelle belle, divine conception de l'aumône ! Comme cette substitution du Christ aux misérables est faite pour élever au-dessus des considérations mesquines, personnelles, de la fantaisie, de l'inconstance, de tout ce qui, en un

mot, altère trop souvent les bonnes œuvres féminines !



Enfin, l'on a aussi des devoirs moraux envers le pauvre. A notre époque, on a beaucoup parlé de socialisme, de la réconciliation des classes. On a même inventé un nouveau mot, l'*altruisme* comme si, il y a deux mille ans, le Christ n'avait pas prononcé le divin mot de charité. Le véritable code de la réconciliation, de l'union, c'est l'Evangile. En proclamant le dogme de la fraternité humaine, en nous ordonnant d'appeler Dieu *notre* Père, et de demander le pain quotidien les uns pour les autres — *notre* pain, — il a créé entre les hommes le devoir de l'assistance matérielle, mais aussi celui de l'assistance morale. Nous devont vraiment aider nos frères déshérités, en prenant part à leurs peines, en écoutant le récit de leurs malheurs, en leur donnant le conseil, l'appui qui valent souvent plus que du pain.



J'ajouterai que l'aumône attire des bénédictions matérielles, c'est un axiome dont la vérité

est reconnue chez ceux qui donnent beaucoup que « l'aumône n'appauvrit pas. » En outre, comme pour faire l'aumône, on est obligé de compter, d'être économe, les affaires se ressentent d'une manière heureuse des habitudes d'ordre qu'elle fait contracter.



Enfin, elle ne doit pas porter uniquement sur le superflu. Il ne faut pas craindre d'imposer aux jeunes filles, dans un but charitable, sinon des privations, au moins des sacrifices.

J'ai une amie qui, possédant cent mille francs de rente, en donnait environ le quart aux pauvres. Elle et son mari avaient une situation à soutenir, l'entretien très onéreux d'une propriété considérable. Pour arriver à un pareil total d'aumônes, il fallait non seulement compter, mais s'imposer des privations relatives. Mon amie, se rendant dans le midi avec ses enfants, voyageait en seconde classe. Ayant à faire une installation provisoire à Paris, elle s'astreignait à à des courses fatigantes, et s'enquérait de tapissiers modestes, tout cela pour soutenir, pendant tout un hiver, les pauvres de sa petite commune.

Qui dira le prix qu'ont devant Dieu de semblables industries !

Et le jour même où elle me demandait l'adresse d'un ouvrier habile, mais obscur, pour poser ses tentures, elle me remettait deux cents francs pour faire apprendre à une jeune fille le métier de fleuriste.

La mesure

Je crois que c'est Cassien qui nous rapporte la fameuse dispute des solitaires d'Egypte au sujet des vertus. Chacun défendait la primauté de celle qu'il préférait, et certes, ces vieux athlèles du christianisme étaient experts en la matière. Mais ils finirent par tomber d'accord sur la modération, — la plus nécessaire de toutes, parce qu'elle les règle, les contient et les parfait.

Combien cette thèse serait utilement débattue de nos jours ! Nous allons toujours aux extrémités des choses, et l'exagération du langage n'est que la fidèle reproduction de l'exagération des sentiments.

A l'exemple des saints habitants du désert, je voudrais convaincre toutes les mères qu'en matière d'éducation, d'idées, de conduite, il n'est pas de meilleure méthode, de meilleur frein, de

meilleure conseillère que la mesure. On serait, en y réfléchissant, presque effrayé des qualités qu'elle suppose. C'est d'abord une vue nette et juste des choses, pour ne pas leur attribuer l'importance qu'elles n'ont pas, ou pour les placer au rang qui leur convient ; c'est ensuite un jugement droit, qui ne se laisse égarer ni par la sensibilité, ni par l'imagination ; c'est encore une impersonnalité impliquant le détachement des idées et l'indépendance des passions, une abnégation qui ne met jamais en jeu ses propres intérêts. C'est, enfin, une possession de soi qui puisse conserver l'égalité d'âme, le calme, la sérénité, l'indulgence. Tout cela est implicitement renfermé dans la mesure ou la modération.



Et cette mesure doit s'étendre à tout : aux idées, qu'elle règle d'après les grands principes de vérité et de justice, — aux sentiments, dont elle établit l'ordre, la priorité, dont elle détermine les droits, — à la conduite, qu'elle rend sage, prudente, pondérée.



Pour arriver aux détails et aux exemples, on n'a que l'embarras du choix. La variété des

femmes qui manquent de mesure serait infinie à énumérer.

Il y a d'abord celles qui donnent à leurs idées, à leurs opinions, et même à leurs goûts, une importance exagérée, qui élèvent à la hauteur d'un principe leur méthode pour faire les confitures ou confire les cornichons, qui considèrent comme une règle la préférence qu'elles ont pour une forme de robe, et qui, en revanche, se montrent prêtes à céder sur des questions vraiment importantes et vitales, dont elles méconnaissent la grandeur.

Il y a ensuite celles qui, ne voyant qu'un côté des choses, ne peuvent non plus mettre en mouvement qu'une partie de leur cœur, et dont les affections ne s'exercent qu'au détriment les unes des autres. Ce sont celles-là qui laissent leurs maris sortir seuls pour rester au logis regarder dormir un enfant bien portant, ou qui désertent leur foyer pour remplir — jusqu'à un excès regrettable, — leurs devoirs filiaux. Ce sont encore celles-là qui prodiguent hors de chez elles des trésors de dévouement après lesquels leur famille soupire à bon droit, et qui se montrent si admirables dans leurs amitiés, qu'elles n'ont ni temps ni sympathie de reste pour le mari et les enfants.

Il y a enfin les femmes très diverses qui abusent du plaisir sous toutes ses formes, et celles qui n'en accordent la moindre parcelle ni aux leurs, ni à elles-mêmes. Il y a les prodigues qui endettent leur mari pour leurs folies, et les économes à outrance qui, en vue d'un avenir éloigné, accablent de privations leurs enfants, épargnant sur leur bien-être et sur leur éducation, sur le pain du corps et le pain de l'âme. Il y a la coquette pour qui aucune dépense n'est trop considérable quand il s'agit de sa toilette, et la femme qui se néglige par avarice ou par incurie. Il y a la mère rigide dont la sévérité développe chez ses enfants, avec la crainte, l'esprit de dissimulation et de mensonge, et la mère trop indulgente qui laisse croître en eux tous les mauvais instincts. Il y a la femme personnelle qui impose ses douleurs à tous, et prolonge ses deuils au détriment des joies légitimes de ceux qui l'entourent et ne peuvent partager ses sentiments. Il y a la femme oublieuse qui n'a ni le respect du souvenir, ni celui de la mort.

Mais en voilà assez. Tout cela, c'est le défaut de mesure. Et cependant, il en faut à tout prix et partout : dans l'étude, dans le délassement, dans le jugement, dans l'imagination, dans la sensibilité, dans les affections, dans les devoirs,

dans l'exercice du bien. Sans elle, toutes les vertus sont stériles, parce qu'elles sont dépassées, outre-passées. Sans elle, tous les caractères sont mal trempés, parce qu'ils manquent de justesse, de précision, de possession.

Education de la volonté

LA VOLONTÉ

Etre en présence d'une volonté, c'est être en face d'une force, d'une puissance, car le vieil adage a raison : « Vouloir c'est pouvoir. » On le dit, on le répète, on le croit théoriquement, mais le plus grand nombre prouve-t-il qu'il possède bien à lui ce pouvoir ? en use-t-il ? l'augmente-t-il par des combats et des victoires ? Jamais on n'a tant parlé des miracles de la volonté, et jamais peut-être on n'a enregistré plus de défaillances ; il semble que la volonté soit reléguée dans le seul domaine de la science, qui s'en est emparée pour s'en faire un puissant auxiliaire : — Dormez, je veux que vous dormiez, dira le médecin à l'infortuné qui passait de longues nuits sans sommeil. — Et le malade, donnant sa volonté à celui qui va en user pour le guérir,

dormira. — Le mourant retardera sa dernière heure par la volonté qu'il aura de vivre pour attendre le retour d'un être cher. — La suggestion, l'auto-suggestion sont des miracles de la volonté, et pourtant, je le répète, l'affaissement des caractères est presque un fait caractéristique de notre temps. Faut-il en chercher les causes dans ces philosophies modernes, qui sont un fatalisme renouvelé ou déguisé, et qui se glissent comme un poison dans tant d'enseignements ? Dans les cas d'irresponsabilité proclamés si hautement en face des plus grands crimes pour les absoudre ? Dans l'instinct, si souvent invoqué comme une loi qui domine les autres, et excuse d'oublier les plus sacrées ?

Les causes ? Elles sont multiples ; elles agissent sur nous le plus souvent sans que nous nous en doutions, et nous ne songeons point à leur attribuer comme conséquences tant de faits devant lesquels nous nous posons des points d'interrogation.

Ce jeune homme qui s'était fait remarquer par de brillantes études, dont on avait dit maintes fois qu'il ferait son chemin, arriverait à une haute situation ; cette jeune fille remplie de qualités charmantes, douée d'un cœur généreux, qui devait, selon toute apparence, deve-

nir une femme accomplie, on les retrouve dix ans plus tard. Que sont-ils devenus ? Rien. Ils grossissent le troupeau de la médiocrité. Ils auraient dû agir, réagir, lutter contre le courant. La volonté leur a manqué pour faire produire à de grandes facultés, à un fonds riche de promesses, les fruits qu'on était en droit de leur demander. Le jeune homme, facile aux entraînements, a suivi la pente du plaisir. Il s'est laissé gouverner par quelques camarades bien moins intelligents que lui. La jeune fille, au lieu de s'élever, de dominer un milieu qui lui était inférieur moralement, l'a subi par faiblesse ; elle pouvait créer autour d'elle une atmosphère, elle s'est contentée de respirer un air affadi sans rien faire pour le rènouveler. Tout cela, manque d'énergie. Sans elle, les plus beaux dons sont inutiles ; ce qui fait la valeur, l'être moral, c'est la volonté, qui choisit, se détermine, et met en mouvement toutes les autres facultés, les emploie, les agrandit, les élargit. C'est moins l'intelligence qui fait l'homme, que l'usage qu'il fait de son intelligence ; combien d'êtres remarquables ne sont devenus que des misérables !

Puis donc que la volonté doit jouer en nous un rôle prépondérant, il faut faire son éducation comme on s'applique à faire celle de l'in-

telligence ; celle-ci, nul n'a l'idée de la négliger ; tout est mis en œuvre pour arriver à la développer, à la pousser à son maximum, sans qu'on songe à porter toujours dans les moyens, nous l'avons vu, une très grande sagesse. Et il ne faut pas plus tarder à s'occuper de cette éducation de la volonté que de celle de l'intelligence, car elle commence au berceau, selon le mot répété sans cesse. L'enfant ne manifeste-t-il pas ses vouloirs, qui sont d'abord des instincts et des caprices, aussitôt qu'il donne des signes de connaissance ?

LA CONSCIENCE

La première chose à faire est d'éveiller la conscience, de la former, de la diriger. Si la conscience est atrophiée, si le bien, le mal ne sont pas nettement déterminés, la volonté ne sait où se porter, il n'y a pas de choix ; or, choisir, c'est tout le gouvernement de la vie. — Ceci est le bien ; je le sais, je le choisis, je veux l'atteindre. Ceci est le mal ; je n'en veux pas, je fuis l'occasion. Voilà du même coup la cons-

cience qui a parlé, la liberté qui a choisi, la volonté qui se met en mouvement.

Former la conscience ! Que de consciences frelatées, falsifiées, erronées, hésitantes, par suite d'une mauvaise éducation, d'un manque de principes ! On pèche par la base aussi ; n'a-t-on jamais plus entendu parler d'irresponsabilité. On abuse du mot. Hélas ! peut-être n'est-ce pas un abus : le mot n'accuse qu'un mal trop réel. On est plus ou moins irresponsable selon le degré de connaissance du principe. Des principes, on en a si peu ! On les ignore si bien ! Entend-on parler de l'oubli d'un devoir, de la violation d'un droit, d'une indélicatesse : il est irresponsable, dit aussitôt quelqu'un, une voix charitable, peut-être, voulant à tout prix excuser. Quelle excuse ! plus terrible que le mal dont on pourrait être dûment coupable. Si on l'ignore, il est sans remède. Excuse trop vraie, cependant, montrant bien que l'édifice pèche par la base : affaiblissement de la conscience par l'absence de principes connus, affirmés.

L'enfant aura la conscience de ceux qui l'entourent ; quelle droiture, quelle délicatesse doivent donc posséder ceux qui ont la tâche sacrée d'élever ! Nous naissons avec des inclinations au bien et au mal ; il n'est pas plus vrai

que nous soyons tout bon que tout mauvais, comme l'a dit Rousseau, qui prétend aussi que la civilisation nous déprave. La civilisation, ou pour mieux dire la famille, le milieu ou nous vivons, développe les heureuses dispositions ou le mal qui est en nous, selon que l'atmosphère que nous respirons est pure ou viciée.

Il faut qu'autour de lui l'enfant sente l'horreur du mal. Flétrissez-le énergiquement, montrez-lui la répulsion qu'il vous inspire ; provoquez-la chez lui, amenez-le à en être touché, indigné lui-même. De même louez le bien sans restriction ; admirez largement, hautement. Un auteur a écrit que « louer modérément est un signe de médiocrité ; » je le crois : n'est-ce pas une preuve qu'on ne sait pas sentir vivement ce qui est bien et beau ?

L'ENTHOUSIASME

Pour donner à la volonté tout son élan, l'enthousiasme est nécessaire : l'enthousiasme qui produit de grandes choses, fait les grands artistes, les grands hommes, les grands saints. L'enthousiasme suppose toujours la foi en quelqu'un, en quelque chose, et ceux-là seuls qui

croient atteignent au but. Il y a aujourd'hui une sorte de philosophie qui court les rues, une indifférence faite de scepticisme et de laisser-aller, un « je m'en moque » qui est bien la disposition la plus malheureuse que l'on puisse déplorer, car elle est faite pour tuer, annihiler les ressorts de la volonté. En avez-vous rencontré, de ces disciples du « je m'en moque », qui aient fait quelque chose de bon ?... Et puis, on a trouvé vulgaire d'avoir de l'admiration, de l'élan. Il y a toute une école en littérature, en histoire, qui a proscrit l'enthousiasme, en restant indifférente devant quelque spectacle que ce soit, en regardant froidement passer le bien et le mal sans un battement de cœur, ni un sursaut d'indignation. Et quand un jeune, je parle d'un de ces jeunes de tous les âges, qui possèdent le don d'être émus et de vibrer, quand un de ceux-là témoigne quelque chaleur, quelque enthousiasme : Quel lyrisme, dit-on en souriant. Si l'on a l'oreille juste, on enetndra : Quel emballement ! Ce n'est pas en agissant ainsi que l'on donnera de l'élan à la volonté ; pour qu'elle se porte en avant, il faut qu'elle soit sollicitée, attirée, et l'enfant qui aura vu ramener en d'étroites limites le sentiment vif provoqué par quelque chose de beau et de grand, aura honte

de le manifester, dans la crainte de paraître naïf; la jeune fille n'osera avouer ses préférences pour un ouvrage où le sentiment, la foi dominent, dans la peur d'être appelée « clair de lune », ou « vieux jeu ». Aimer les étoiles autrement que dans la chevelure, pour briller au feu des lustres, ou se passionner pour un grand homme, une grande renommée ? Chimère ! Les grands hommes ? Il n'y en a plus. — C'est possible ; ce n'est que trop vrai ; mais il y en a eu, et c'est parce qu'on a détruit la foi à ceux du passé en montrant l'histoire sous ses plus petits côtés, sous prétexte d'informations, que l'on a tué peut-être un germe de grand homme dans tel ou tel qui n'avait besoin que de foi pour faire quelque chose.

Réagissons contre ce courant moderne qui tend à éteindre toute flamme ; ne craignons pas l'enthousiasme, c'est un feu sacré que nous devons entretenir ; la vie se chargera bien assez tôt d'y jeter des cendres ! Les ombres et les défauts, qui sont la part de toute chose humaine, sont là pour rétablir l'équilibre, si l'on craint que l'enfant n'en voie le trop beau côté. Laissons-lui l'admiration, « qui est le signe, a dit Cousin, d'une raison élevée servie par un noble cœur ; elle est, pour ainsi dire, la partie divine du goût ».

L'obéissance

Si elle n'est pas tout pour la formation du caractère et de la volonté, elle constitue du moins une des questions les plus importantes et les plus compliquées, quand on songe aux qualités qu'elle exige de la part de celui qui la demande et de celui qui la donne. En effet, parce qu'on aura obtenu l'obéissance d'un enfant, tout ne sera pas gagné ; il pourra être vaincu, plié à l'habitude d'une soumission extérieure ; mais combien ce sera loin d'être tout ! Ce qui importe, c'est que l'enfant obéisse avec la conviction qu'il fait bien, non pas seulement au point de vue du devoir imposé par le quatrième commandement, mais parce que la chose faite est bonne en elle-même, et qu'on a raison de la lui commander.

Tout ce qu'implique du côté de l'éducateur l'obéissance ainsi obtenue, il faut le redire ici.

Elle ne peut reposer que sur la confiance, et cette confiance n'existe que si l'enfant trouve son maître impeccable. Si celui qui commande n'a pas la parfaite possession de soi, s'il cède sans contrainte à tout ce qui agite son esprit et son cœur, si la prévention, le caprice, la personnalité entrent pour quelque chose dans ses ordres, qu'il ne songe point à réclamer l'obéissance ; il pourra, par les moyens que l'autorité lui met entre les mains, obtenir des actes positifs : mais le sentiment inné de justice qui est gravé au fond de la conscience sera froissé. L'enfant peut se révolter contre la gêne, l'ennui que lui impose l'obéissance ; mais cette révolte s'apaisera si elle n'est pas soulevée contre le principe lui-même.

Une mère ne commandera donc jamais rien que de juste. En rester là serait toutefois trop facile ; il faut tenir compte de l'opportunité, de la justice ; c'est-à-dire que ce qui peut être bon en soi ne l'est pas indifféremment pour tous. Le caractère, les circonstances, le moment, mille considérations devront être consultées. C'est donc demander à la fois au maître de l'intelligence, du tact, la possession de soi qui sait faire taire une impression, refouler une impatience et attendre. Pour gouverner les autres, il

faut commencer par se gouverner soi-même, c'est là un principe élémentaire.

Les parents qui tracent une ligne de conduite à leurs enfants, donnent des ordres et ne songent pas à s'inquiéter de savoir s'ils sont suivis, ne sont pas rares. Ils enseignent ainsi le mépris de l'obéissance, et le jour où ils la réclameront, les enfants se demanderont pourquoi obéir aujourd'hui plutôt qu'hier. Si l'on sévit, ils seront tout près de crier à l'injustice, au moins à l'inconséquence et au caprice. Voilà donc un des principes sur lequel doit reposer l'obéissance, battu en brèche.

Cette obéissance, faut-il l'exiger passive, ou donner les raisons du commandement ?

C'est là un point délicat, car il touche directement à la formation du caractère et du jugement. L'obéissance toute seule fera des esclaves, l'obéissance toujours raisonnée, des critiques et des juges.

Il faut d'abord que l'enfant sache que l'obéissance n'est pas l'asservissement à la volonté aveugle des parents, mais la soumission à une autorité reconnue supérieure ; en un mot, il faut qu'il ait confiance. Comme nous l'avons dit déjà, si la docilité du cœur n'est pas au fond de toute obéissance, on n'a pas

touché au vrai ressort qui doit la déterminer.

Chaque fois que l'explication d'un ordre donné, d'une mesure prise, pourra servir à former le jugement de l'enfant, lui faire toucher du doigt la sagesse des raisons qui vous font agir, augmenter sa confiance en vos lumières, le convaincre d'une tendresse toujours en éveil pour son bien et son bonheur, donnez cette explication ; mais sachez très souvent la taire et dire simplement : faites ceci, faites cela, exigeant qu'il le fasse sans répliquer ni raisonner, afin que sa volonté sache plier sous une volonté supérieure. Plus tard, la vie lui commandera souvent ainsi impérieusement : il faut dès aujourd'hui qu'il apprenne à obéir au nom du seul devoir. D'ailleurs il arrive chaque jour que vous ne pouvez ni ne devez lui donner les raisons d'une défense ou d'un commandement, parce que ces raisons sont au-dessus de la portée de son âge et de son jugement ; l'obéissance ainsi demandée assouplira la volonté au lieu de la briser et, en deviendra le meilleur exercice.

Que le commandement soit fait de telle sorte que l'enfant n'y sente jamais l'indécision qui laisse un doute dans l'esprit et affaiblit l'autorité. Combien de parents n'osent pas la faire sentir, et paraissent s'excuser, comme s'ils avaient à se faire

pardonner ! Quelques-uns, même, dans la crainte d'une résistance, manœuvrent, prennent des chemins de traverse, comme une mère que j'ai connue, qui changeait chaque jour la route conduisant à l'école, parce que sa petite fille refusait d'y aller de bon cœur ; l'enfant, distraite, se trouvait soudain devant la porte redoutée, y était poussée avant d'avoir le temps d'une scène. Je sais qu'il est des cas où, en présence d'un caractère difficile, d'une révolte certaine, il vaudra mieux tourner la difficulté ; mais cela ne peut jamais devenir une règle d'éducation : l'enfant resterait le maître.

On ne saurait croire l'importance d'un commandement net et ferme au point de vue de l'autorité du maître et du caractère de l'enfant, l'importance capitale de ces deux petits mots : oui, non, dits à propos ! Ne sont-ce pas ceux-là que la volonté prononce en face du bien et du mal, devant des décisions d'où dépendent le bonheur ou le malheur de la vie ? Qu'ils aient donc force de loi ; qu'une raison majeure seule puisse les annuler, et qu'à ce oui, à ce non, corresponde l'obéissance prompte et absolue.

Le devoir

Les parents d'autrefois étaient-ils trop sévères ? Imposaient-ils aux jeunes filles des obligations trop multiples, trop austères ? Ne donnaient-ils pas à la jeunesse assez de ce qu'elle réclame raisonnablement de gaieté et distractions ?

On l'a dit, et les parents modernes ont voulu réagir, et sont tombés dans l'excès contraire.

Mais ce que l'on ne peut admettre, ce que n'auraient pas admis les parents de jadis, peut-être plus inflexibles, mais souvent aussi plus éclairés, c'est qu'on rende les jeunes filles égoïstes et personnelles, en n'écartant pas seulement d'elles la souffrance et l'ennui, mais encore le devoir.

Le devoir n'est pas toujours agréable. Je conviens même que, fût-il en soi attrayant, conforme à nos goûts, par cela seul qu'il est le devoir, la règle, qu'il s'impose, et s'impose à des

moments fixés, il répugne à certaines natures. Cependant, il faut le remplir, sous peine d'avoir une vie creuse, inutile, coupable.

Il y a des devoirs qui s'imposent, comme ceux d'une mère, d'une maîtresse de maison. Mais un devoir est si nécessaire à la dignité de la vie, à la formation du caractère, au perfectionnement de l'âme, qu'il faut s'en créer quand on n'en a pas de très précis.

Ici, les mères faibles protestent encore. Nos filles, disent-elles, connaîtront assez tôt le sérieux, les charges de l'existence ; rien ne les oblige à travailler, à s'ennuyer, laissons-les jouer.

Et est-ce donc dans ce *farniente* moral et extérieur qu'elles tremperont leurs forces pour l'activité et les labeurs de la vie ? Les ressorts immobilisés se rouillent et se faussent, et c'est causer un tort réel aux jeunes filles que de ne pas appliquer leur énergie à un but déterminé.

Qu'on adoucisse ce devoir, qu'on le facilite, qu'on le proportionne à leur courage, soit ; mais qu'il existe. Il n'est pas difficile à tracer : des soins de ménage définis et réglés, des travaux utiles entrepris pour les parents ou pour les pauvres, une part dans l'éducation des frères et des sœurs plus jeunes, voilà des devoirs dont il

est juste, bon, nécessaire de charger une jeune fille. Elle y développera ou acquerra des qualités propres à sa tâche future : l'amour du travail, l'utilisation du temps, la patience, la douceur, l'abnégation surtout. Elle apprendra cette grande science essentiellement féminine, si indispensable à la paix du foyer domestique et au bonheur d'autrui : savoir se gêner, se contraindre, s'oublier.



Le devoir ! il faut en donner l'esprit à vos filles, leur en inspirer la passion, si vous le pouvez ; ce sera souvent le meilleur moyen d'employer des forces vives qui ne savent où se porter. Surtout, n'allez pas vous dire que la passion est nécessairement l'ennemie du bien ; elle peut être son plus puissant auxiliaire ; sous prétexte que la flamme peut brûler, éteindrez-vous le foyez ? Dirigez, voilà tout ; n'étouffez rien que les germes mauvais.

Et pour que l'enfant aime son devoir, allez-y vous-même gaiement, le prenant par ses grands côtés, sans vous appesantir sur les ennuis du détail, regardant toujours et en tout le but plutôt que les moyens. Ne posez pas comme

axiome que devoir est synonyme de peine, d'ennui, pas plus que vous ne poserez en principe que le travail est un châtiment. Sans le péché, le travail aurait existé, les facultés et les forces de l'homme ayant été faites pour s'exercer; la peine, la fatigue résultant du travail, voilà ce qui est le châtiment.

Non, le devoir n'a pas nécessairement une figure maussade; s'il s'appelle souvent sacrifice, abnégation, il a nom amour, tendresse, et soulève alors tous les poids; il a des ailes.

Ce qui est vrai, c'est que, sous quelque trait qu'il se présente, il faut l'accueillir, lui faire bon visage, en le regardant de haut, en le prenant à son origine, et non plus sous la forme qui peut nous rebuter, et qu'en elle-même nous avons droit de ne pas aimer. Il faut alors remonter au principe, et trouver en Dieu la raison des choses. Sans Lui rien ne s'explique, rien ne tient debout, tout croule à un moment donné. Nous n'avons des devoirs que parce que Dieu a des droits, que nous pouvons reconnaître ou méconnaître, notre liberté allant jusque-là; mais les droits n'en restent pas moins des droits, et les devoirs des devoirs. Etre esclave de son devoir, quand on l'a compris, c'est être maître, puisqu'on use de

sa liberté pour choisir et accomplir ce que l'on reconnaît bien et bon.

Accomplissons-le donc largement ; ne nous contentons pas de ce que nous pourrions appeler le strict devoir. Je ne dirai pas néanmoins ; *allons au-delà ;* il n'y a pas d'au-delà pour celui qui le voit dans sa vérité et sa beauté; il le suit naturellement jusque sur les cimes.

Quel qu'il soit, pour beaucoup il est l'ami qui sauve de tout, guérit des plus dangereuses maladies. Que l'enfant sache qu'il est si sacré que l'on meurt plutôt que de le trahir, et que pour une femme, le plus humble, le plus secrètement accompli est souvent aussi le plus glorieux ou le plus méritoire.

Un mobile

Il est indispensable de donner à l'enfant un mobile qui s'empare de ses pensées, les élève, et anime toute sa jeune existence.

Sans ce mobile, qui deviendra un moteur, sans un mobile élevé, invariable, il est livré à toutes ses impressions. Or, si ces impressions sont parfois généreuses, elles sont, chez l'enfant, plus souvent égoïstes. Il cédera à certains mouvements de bonté, se laissera emporter par un élan de tendresse, mais lorsque ces mouvements ne lui coûteront pas d'efforts. S'ils impliquent un sacrifice, une peine, ou même une dose de persévérance, une seconde impulsion viendra arrêter la première, et ramener au *moi* les pensées et les sentiments.

En outre, l'enfant est essentiellement léger. Ce qui lui a plu un jour l'ennuie le lendemain. Si vous n'avez, pour obtenir et forcer son obéissance, que votre autorité toute sèche, que le

droit maternel qui, pour lui, n'est trop souvent *que le droit du plus fort*, vous n'agirez que sur sa conduite extérieure ; mais l'œuvre de l'éducation ne sera pas même entamée. Il se soumettra parce qu'il est le plus faible, il sera maté par la crainte d'une punition ou stimulé par l'attente d'une récompense, mais vous n'aurez rien changé, rien formé, rien *élevé* en lui, et lorsqu'il se verra en dehors de votre surveillance ou sera sûr de l'impunité, il s'abandonnera à tous ses penchants.

Il s'agit donc de trouver un mobile qui agisse dès ses premières années sur sa conduite extérieure, qui pénètre ses sentiments et ses pensées, dirigeant les unes et élevant les autres, qui, en déterminant l'obéissance, en fasse quelque chose de raisonné, de volontaire, et par conséquence d'efficace, qui, s'il laisse subsister dans une sage mesure la crainte du châtiment et le désir de la récompense, place cependant cette petite âme au-dessus des moyens dont, après tout, on se sert envers les animaux.

Quel sera ce mobile, offert à l'enfant dès ses premières années, capable d'être compris par ses facultés encore confuses ?

Plus il sera élevé, plus il sera fort. Si vous savez vous y prendre, si vous êtes ce que vous

devez être vis-à-vis de votre enfant, ce mobile sera l'amour, le désir de vous plaire, de vous rendre heureuses, ce sentiment qui donnera plus de prix à un éloge ou à une récompense venant de vous, plus d'amertume à un reproche tombant de vos lèvres. Mais pour que ce motif lui-même soit efficace, il faut absolument l'appuyer sur un amour supérieur, lui communiquer une puissance intense et vivifiante, une pensée religieuse, en un mot.

Oui, apprenez à vos enfants à *aimer* le Dieu qui leur a donné leur mère, qui a mis dans votre cœur tout ce qui s'y trouve pour eux. Apprenez-leur qu'en échange de tant de bienfaits, un devoir leur est imposé : le devoir doux et facile de vous aimer, de vous suivre, de se laisser tenir par votre main. Ne les laissez pas croire qu'ils sont ici-bas pour s'amuser et penser à eux, mais pour arriver à une vie meilleure en aimant Dieu et le prochain.

Vous serez ainsi le moyen, le degré qui les mènera à leur fin véritable ; c'est vous qui les élèverez, c'est par vous qu'ils monteront à Dieu.

Et quand, peu à peu, sans phrases, en saisissant les occasions de courtes et douces leçons, vous leur aurez fait sentir que vous tenez d'en haut une autorité qui ne leur pèse guère et

les guide vers le bien, quand vous leur aurez appris qu'en vous aimant et en vous obéissant ils obéissent à Dieu même, vous aurez réellement mis en eux le mobile capable de les enlever à leur égoïsme, à leurs défauts, à leurs petites passions, — le mobile qui grandira avec eux, s'adaptera aux circonstances, aux exigences de la vie, et les dirigera, même quand ils n'auront plus votre voix pour les instruire, ni votre main pour les guider.

L'idéal

Enfin, montrez à votre enfant l'idéal. Oh ! qu'il en ait un pour échapper au terre à terre, ce qui ne veut pas dire aux devoirs positifs de la vie journalière, car lorsque je dis idéal, je n'entends pas rêve, chimère. J'appelle un idéal le type de perfection convenable à l'état de chacun. C'est dans le cadre professionnel qu'il faut le placer, sous peine de verser dans l'illusion. L'idéal, pour la femme, sera conforme aux vertus de son état. L'idéal de la jeune fille, de l'épouse, de la mère, tous le conçoivent : il veut dire pureté, tendresse, force, dévouement, abnégation, toutes les vertus du foyer domestique, ce qui les garde, les conserve, les prépare dans une autre génération.

Placez-le bien haut, votre idéal. *Excelsior !* Que ce soit là votre devise ; ne restons pas à mi-côte, montons toujours ; à mesure qu'on

avance sur les hauteurs, les sommets semblent reculer, mais ils sont baignés d'une lumière qui éclaire d'un vrai jour les devoirs pratiques de la vie, et en donne l'intelligence et la volonté.

Initiative et indépendance

Il arrive souvent que des parents et des maîtres, peu attentifs ou peu psychologues, en voulant détruire l'esprit d'indépendance chez les enfants, tuent du même coup l'initiative, ou, voulant développer celle-ci, encouragent l'autre.

Mais avant tout, disons qu'il ne peut être question ici de cette indépendance si souhaitable, qui est celle de l'être réellement libre, affranchi de l'opinion des uns et des autres, agissant seulement d'après sa conscience et ses convictions, une fois assuré d'être dans la vérité.

Nous voulons parler de cet esprit d'indépendance qui n'est autre que celui de révolte, qui se cabre devant l'autorité, quelque forme qu'elle revête. Cet esprit-là, il faut le poursuivre comme un des plus dangereux ; il est à l'origine de tant de fautes, de tant de chutes ! Il est une forme de l'orgueil.

L'initiative est l'instinct d'agir de telle ou telle façon, d'avoir des idées et de les mettre en mouvement ; c'est une manière de faire face à une difficulté, de la tourner ingénieusement. Je dirais volontiers qu'elle est l'imagination dans les choses pratiques.

Distinguer dans leurs manifestations, quelquefois semblables, ce qui vient de l'indépendance ou de l'initiative, est donc chose assez importante, mais relativement aisée si l'on veut se donner la peine de réfléchir et d'observer.

Indépendance, quand l'enfant refuse d'obéir sans motif, simplement parce que l'ordre donné va contre un de ses goûts ou de ses caprices.

Initiative que celle de la petite fille trop complaisante qui, pour avancer la besogne de sa mère, un jour de réception, avait rempli d'eau les vases du salon ; malheureusement, tous n'étaient pas faits pour en contenir ; les uns la laissèrent échapper par des fissures, les autres par leurs pores trop ouverts. Tapis et livres furent inondés ou perdus, et l'enfant paya son initiative d'une punition proportionnée au dommage.

Il fallait seulement lui faire toucher du doigt, et ce n'était que trop facile ! l'inconvénient

d'agir sans conseil, et lui prouver, par l'exemple même, qu'une petite fille, fût-elle animée des meilleures intentions, ne peut sans sa mère faire autre chose que des sottises.

En dehors de l'initiative du cœur, et encore celle-là est-elle à surveiller, les enfants ne sauraient guère en avoir que de fâcheuses ; et sur ce point, combien de grandes personnes leur ressemblent ! Je ne connais rien de plus néfaste que l'esprit d'initiative avec l'absence de jugement ; il n'y a d'autre manière d'échapper aux dangers que ces personnes font toujours courir à ceux qui les entourent (à leurs plus chers amis surtout, le bien qu'elles leur souhaitent les rendant ingénieuses) pas d'autre manière dis-je, d'échapper à ce bien qu'elles nous tiennent toujours en réserve, que d'essayer de leur donner pleine et entière confiance en une personne dont le conseil serait sûr.

La règle est donc excellente pour ces natures trop actives. Celles qui sont au contrair dépourvues de toute initiative, il faut les exciter en leur laissant des responsabilités proportionnées à leur âge et dans des questions où un mal d'aucune sorte n'est à craindre. Du reste, chaque fois que l'enfant peut sans danger agir seul, il faut lui laisser un peu de large afin de

développer sa personnalité. L'habitude qu'ont beaucoup d'éducateurs de substituer toujours leur volonté à celle des enfants, arrive à faire des êtres nuls, incapables d'action.



Vis-à-vis des esprits indépendants, il faut affirmer le *principe* d'autorité, l'établir sur ses véritables bases : toute autorité vient de Dieu ; c'est jusque-là qu'il faut remonter pour demander la soumission aux plus récalcitrants.

Puis, avec ces esprits, fermeté inébranlable... et douceur... Main de fer gantée de velours. Ne heurtez pas, ne violentez pas ; vous pourriez briser, mais non former. Intelligence et possession de soi toujours, tendresse, voilà ce que l'éducateur ne doit jamais perdre de vue. Enlevez au règlement tout ce qu'il pourrait avoir de trop étroit et d'arbitraire ; dans les choses commandées, la plus stricte justice, la plus impeccable. Eviter de jamais se mesurer de front.

Mais le remède, le vrai remède, là encore, serait un maître qui obtiendrait la confiance absolue ; elle n'existe guère sans le sentiment ; il restera toujours le plus puissant des moyens, là où aucun autre ne réussit.

Caractères indécis

C'est encore la règle, le devoir revenant à heure fixe, qui apportera un remède aux caractères indécis, qui ne savent opter entre le oui et le non, ou ne peuvent choisir l'un sans regretter l'autre. Pourvus souvent des meilleures intentions, ils n'arrivent à rien, faute de savoir se décider à temps. J'en sais qui, dans des cas très graves, ont recouru à pile ou face pour se tirer d'embarras ; un hasard stupide devenait ainsi le maître d'une situation que le bon sens et la volonté devaient seuls trancher.

Cette indécision est un défaut de la volonté ; il peut provenir d'une absence de jugement, d'une conscience mal éclairée, qui, ne sachant où se trouve le mieux, s'en remet à l'événement aveugle pour décider la question. Quand il en est ainsi, il faut travailler à donner une idée nette du devoir, et, celui-ci compris, autant que faire

se peut, obliger à prendre une résolution sans retour.

Mais je veux parler ici de cette irrésolution qui existe en face des choses les plus insignifiantes de la vie journalière, naît devant les faits de moindre importance; là, ce n'est point en général défaut de jugement, mais souvent, au contraire, une claire vue des deux côtés de la question. A droite, un inconvénient se dresse; à gauche, un autre est inévitable, et, ne pouvant échapper à aucun des deux, l'irrésolu est livré à ses perplexités, auxquelles on serait tenté de l'abandonner s'il en souffrait seul.

— Il fait beau, me dit ma cousine, qui est de ces indécis, je dois sortir; mais voici un nuage, il pleuvra peut-être... j'emporterai mon parapluie. Mais s'il ne pleut pas, j'en serai inutilement embarrassée... mais s'il pleut, voilà ma robe perdue... Ma cousine, néanmoins, sort le parapluie de son fourreau, regarde le nuage; il semble se dissiper; le parapluie rentre dans sa gaîne... et le temps passe. Si elle emporte son parapluie et que le soleil triomphe, elle gémit; si elle ne l'emporte pas et que le nuage crève, elle se désespère...

Et il en est de même pour le choix d'une robe ou d'un chapeau, pour une démarche dont l'is-

sue peut présenter des avantages et des difficultés qui se balancent.

Oh ! de grâce, prenez ou ne prenez pas votre parapluie, choisissez une robe rouge ou une robe bleue, risquez un rhume en faisant cette sortie, ou une migraine en gardant le coin du feu ; mais ne rendez pas témoins de vos indécisions les malheureux obligés de vivre dans votre intimité !

En face d'un caractère qui s'annonce ainsi, forcez l'enfant à prendre des résolutions dans toutes les petites choses qui sont de son ressort ; faites naître des occasions qui l'obligent sur-le-champ à une décision nette, et une fois un parti pris, défendez-lui de parler de celui qui a été abandonné, sacrifié à une bonne raison.

Les irrésolus ne font rien, et laissent passer l'occasion, qui ne revient pas toujours ; elle est souvent unique, et pour n'avoir pas su la saisir au passage, la vie est manquée quelquefois.

Caractère léger

Ce n'est que de la légèreté, mon fils a douze ans à peine, me disait une amie, se consolant ainsi des continuelles étourderies de l'enfant, de sa mobilité d'impression, de sa presque impossibilité de le fixer à quoi que ce soit. Que de la légèreté ! Loin de me consoler, cette assurance m'inquiéterait et me préoccuperait autant et sinon plus que si je me trouvais en présence de tout autre défaut, plus grave en apparence, car celui-là tient à la nature elle-même, et ne laisse que bien peu de prise à la correction. Ces caractères légers, ils sont insaisissables, et vous échappent au moment où l'on pense les tenir. On a cru les impressionner par un raisonnement, une punition, une récompense ; on les a impressionnés, en effet, mais c'est le grand chemin sur lequel tombe la bonne semence : les oiseaux de passage la dévorent.

Natures sympathiques, la plupart du temps, par leur mobilité même, et auxquelles on pardonne beaucoup, jusqu'au jour où elles vous font beaucoup souffrir sans s'en douter ni s'en apercevoir. Ce jour-là, on pardonne encore, peut-être, on se dit que le mal est sans remède. Oui, presque toujours natures ouvertes, où l'on entre aisément, d'où l'on sort plus aisément encore. Tout glisse, tout s'évapore sans laisser de traces : faciles promesses, facile oubli, larmes de repentir, résolutions sincères, tout se succède et passe de même ; très souvent, pas de défauts saillants à combattre et à réprimer ; pas de mauvaises tendances positives ; aussi l'on ne songe pas à s'inquiéter, mettant cette légèreté sur le compte de l'âge, oubliant de se dire que les défauts de l'homme, comme ses qualités, sont en germe dans l'enfant, et qu'il faut savoir les démêler dans celui-ci pour ne pas en pleurer plus tard. L'enfant léger deviendra un jour un homme léger, si l'éducation ne corrige ou ne modifie sa nature avant qu'elle ait pris le pli définitif. Mais, faute de démêler en lui ce qui est la conséquence de l'âge ou celle du caractère, on ne s'attache pas à combattre ce qui peut devenir un véritable malheur, car chez une nature légère tout est en péril, l'honneur,

la dignité de la vie, et tant d'autres choses encore, moins graves, mais assez sérieuses pour qu'on s'applique à combattre la légèreté.

Mais le remède? Venez au remède, me direz-vous. Et très humblement, je vous répondrai qu'il me serait plus facile de continuer à vous parler de la maladie. Je n'en vois pas de radical; mais il faut lutter par tous les moyens possibles, et le premier à signaler, c'est encore la règle, la règle qui retient, attache malgré elle la nature mobile, l'oblige à revenir à heures fixes, aux mêmes occupations, et amène enfin l'habitude; l'ordre s'établit ainsi dans la vie, l'idée d'un devoir s'impose. Pour ces natures dont je parle, je demande la règle inflexible, qui coupe court à l'entraînement du jeu, ou interrompt toute autre occupation à laquelle l'enfant se porte avec fougue. L'heure sonne, pas de sursis.

Pour lutter contre l'inconstance, ne jamais permettre qu'une chose commencée reste inachevée, ni ouvrage, ni lecture; forcer à aller jusqu'au bout. A ma fille, je donnerais une tâche à remplir, promettant une récompense si elle est achevée dans le temps voulu; elle arriverait ainsi, peu à peu, à faire des travaux de longue haleine. Chaque fois qu'il serait possible, je l'empêcherais d'agir sur le premier mouvement, l'obli-

geant à réfléchir, à discuter sur l'opportunité de la chose, la lui faisant remettre au lendemain. Le lendemain, la fantaisie serait passée ; je lui montrerais combien la réflexion est utile pour la bonne conduite de la vie.

Si je la prenais en faute de légèreté flagrante, d'étourderie positive, j'en laisserais retomber sur elle toutes les conséquences, je les exagérerais autant que faire se peut, pour frapper davantage. La morale en action est celle que l'on comprend le mieux, c'est comme la leçon de choses. Les petits châtiments sortant de la faute elle-même valent les plus longs discours. A l'occasion, cependant, je ne ménagerais point ceux-ci. Je mettrais l'enfant en face de l'avenir, lui faisant comprendre que, si elle est infidèle aux devoirs d'aujourd'hui, elle court risque de l'être aussi à ceux de demain. Enfin, les circonstances, l'observation incessante que doit s'imposer toute mère, dictent au fur et à mesure les moyens à choisir pour arriver au but que l'on s'est proposé.

Droiture

Nous sommes si accoutumés à nous servir des mots, que nous n'en approfondissons pour ainsi dire jamais la merveilleuse convenance, l'harmonie intime avee l'idée qu'ils expriment.

Avez-vous quelquefois songé à ce que signifie ce mot de droiture ? Mais à lui seul il contient un programme d'éducation, de formation !

Ce qui est droit : ce qui va au but directement, sans retards, sans complications, sans égarements.

Ce qui est droit : ce qui s'élève dans le meilleur sens.

Ce qui est droit : ce qui est exempt d'erreurs, de difformité, de subterfuges, de mensonges, de dissimulation.

Ce sont les natures droites qui seront capables de diriger les autres ; c'est sur elles qu'on peut s'appuyer, en elles qu'on peut se confier.

Une femme droite aura le sens du devoir ; elle ignorera les voies tortueuses, les petites trahisons, les manières d'être flottantes.

Il importe donc de développer la droiture dès la première enfance, de même qu'on empêche un jeune arbre de pousser de travers.

Sans droiture, sans franchise, les parents n'auront pas de moyen d'action, parce qu'ils ne sauront où s'appuyer. Mais il ne suffit pas de la prêcher : il faut que l'enfant vive dans une atmosphère de sincérité, de vérité, et que ses premières impressions en soient influencées. Le moindre mensonge doit être puni, tout acte de franchise encouragé. Dès que l'enfant s'éveille au raisonnement, il faut lui persuader qu'une faute avouée sera pardonnée, tandis qu'un mensonge sera sévèrement châtié.

Il faut le reconnaître, et même le dire très haut : c'est le plus souvent la sévérité des parents qui développe le penchant à la dissimulation. L'enfant, sauf des exceptions assez rares, ne ment pas pour le plaisir de mentir, mais pour cacher une faute et éviter le châtiment. Plus ce châtiment l'épouvante, plus il est disposé au mensonge. Si, au contraire, il sait qu'on lui tient compte de sa franchise, tandis qu'on punit les fautes cachées, il sera naturellement sincère.

Ne dites pas que l'indulgence dont sera gratifié son aveu, l'encouragera à renouveler ses méfaits : ceux-ci seront réprimandés, naturellement. Mais on aura évité la dissimulation, l'hypocrisie, ces vices destructeurs de toute éducation.

Mme de Maintenon, traitant de la dissimulation et de l'esprit de cachotterie, disait aux demoiselles de Saint-Cyr : « Ce qui retient quelquefois les jeunes personnes sur cela, c'est qu'elles croient qu'on va les blâmer et les reprendre. Ne craignez rien ; vous ne serez reprises que pour votre bien et selon la qualité de la faute que vous faites ; si elle est considérable, on vous le fera voir avec bonté, *car on ne se servira jamais de votre aveu pour vous punir ; au contraire, on vous saura gré de votre droiture.* Si c'est une enfance, on vous le fera remarquer, et si c'est une chose indifférente, on vous dira qu'il n'y a point de mal. »

*
* *

Mais la droiture ne consiste pas dans la simple abstention du mensonge. Elle comprend encore la probité et la loyauté, la probité s'étendant plus particulièrement aux choses ma-

térielles, et la loyauté n'étant autre que la probité morale.

Mme de Maintenon disait que peu de personnes en sont capables, parce qu'il « y en a peu qui y soient portées naturellement, que d'autres ne savent pas en quoi elle consiste ni comment la placer ; qu'il y en a, enfin, qui le savent bien, mais que l'intérêt retient, parce qu'il en coûte pour être droite ».

Ne soyez pas choquées, chères lectrices, si je parle à des femmes de votre milieu, de vos principes, d'une qualité si simple, si indispensable, que cela semble une offense grave de douter seulement de son existence.

Certes, je ne suppose pas que vos filles soient disposées au vol ; dans une certaine classe, cette tentation n'existe pour ainsi dire pas, on a à peine besoin d'en parler aux enfants. Mais la probité est quelque chose de plus que l'absence d'improbité, de même que la franchise est plus que l'abstention du mensonge. On a reproché aux femmes, et non toujours sans raison, d'avoir des idées fausses sur la probité, et comme vos filles auront peut-être plus tard à s'occuper d'affaires, à élever et à former leurs enfants, il est indispensable que vous fixiez à ce sujet leurs principes.

Mme de Maintenon déclare encore qu'il n'y a rien de si rare dans le monde que la droiture. « Qu'on ait un procès injuste, il y a peu de gens qui disent : il faut l'abandonner, et ils tâchent, au contraire, d'en tirer ce qu'ils peuvent, ce qui ne devrait pas être, puisqu'ils le savent mauvais ; cependant, il faut y passer, faire justice à ses dépens ; autrement, point de salut... Communément, chacun agit par intérêt, et l'intérêt étouffe la droiture naturelle. »

C'est ainsi qu'on ne se fera pas scrupule d'aller sur les brisées de tel ou tel ; qu'on fera, en vue d'une situation avantageuse, sous prétexte de procurer le bien de sa famille, des démarches blâmables, des concessions coupables ; qu'on commettra des lâchetés, qu'on affectera des allures qui sont contraires aux idées, qu'on sacrifiera des principes, qu'on paraîtra partager des manières de voir ou des sentiments défectueux. Tout cela, manque de loyauté et de probité.

C'est ainsi, encore, qu'on ne se fera pas faute de poursuivre, de capter, si l'on peut, un héritage. — Dans une transaction, on dissimulera les défauts de ce qu'on vend ou échange. On tirera presque gloire d'acquérir à vil prix un objet dont le propriétaire ne connaît pas la valeur.

On commettra, sans remords, mille petites indélicatesses, comme de copier un vêtement qu'on rend ensuite au marchand sans l'acheter, comme de prendre le temps d'un commis de magasin, en lui faisant déployer des étoffes qu'on est d'avance résolu à ne pas acheter, — comme de tromper sur l'âge d'un enfant pour ne pas payer sa place en chemin de fer, etc., etc.

Manque de droiture encore, pour ne pas employer le mot de probité, que le retard qu'on apporte à payer les factures ; manque de droiture, les marchandages dans lesquels on abuse de la situation des fournisseurs qui craignent de perdre votre clientèle.

Manque de droiture et de loyauté, dans l'ordre moral, de faire bonne mine aux gens et de les déchirer par derrière ; manque de droiture de flatter ceux desquels on a besoin ; manque de droiture de profiter, dans les affaires, de la lettre de la loi pour léser un droit moral ; manque de droiture de répéter aux gens ce que d'autres ont dit d'eux ; manque de droiture de trahir un secret, de commettre une indiscrétion.

Je pourrais continuer longtemps cette énumération. C'est aux mères à garder leurs filles de ces défectuosités, plus communes qu'on ne le pense. Mais pour y arriver, elles doivent s'observer

elles-mêmes, redresser tout ce qui entoure l'enfant, veiller à ce qu'elle ne voie près d'elle rien de tortueux, de douteux, à ce qu'elle vive, comme je le disais plus haut, dans cette atmosphère de vérité, de sincérité, de probité matérielle et morale dont l'âme s'imprègne, où elle trouve sa formation.

Faisons à nos filles des consciences fières, indépendantes, afin qu'elles n'oscillent, ne chancellent point devant l'opinion, ne se laissent pas dérouter par un regard, un sourire, une remarque ; qu'elles ne transigent jamais avec elles-mêmes, comme elles le voient faire trop souvent par des consciences esclaves d'un qu'en dira-t-on, vaincues d'avance. N'ayez pas, devant vos enfants, le souci exagéré de l'opinion mondaine, faite de compromis, de petites lâchetés, quand elle ne va pas à l'encontre des grands principes. Ce n'est pas qu'il faille toujours mépriser l'opinion du monde : nous savons qu'elle peut souvent être une sanction qui aide à bien faire, ou retient sur le bord d'un abîme ; mais il faut y recourir seulement quand d'autres motifs plus élevés ne se font pas écouter, dans des cas extrêmes où l'enfant ne serait touché que par une chose immédiate. En général, élevez-les au-dessus de l'opinion, formez des consciences qui ne relèvent que d'elles-mêmes et de Dieu.

Entêtement

Il est souvent bien difficile de savoir comment manœuvrer en face d'un enfant réellement entêté ; il y faut de la patience et de l'habileté : autrement on risque de fortifier le défaut au lieu de le corriger.

Quand l'entêtement existe chez les grandes personnes, il ne peut venir que de deux sources : l'orgueil ou la sottise ; l'orgueil, qui ne veut à aucun prix s'avouer vaincu, la sottise qui, ne pouvant embrasser tous les côtés d'une question, s'enferme dans ses horizons bornés, sans la possibilité de voir au-delà.

Chez les enfants, l'entêtement peut être un principe d'énergie ; aussi faut-il bien prendre garde de ne pas briser des ressorts qui seront employés si précieusement plus tard.

La première chose à faire quand on se trouve en présence de l'entêtement d'un enfant, c'est de

sauvegarder son autorité en ne lançant pas une menace qu'on ne saurait tenir sans imprudence, ou qu'une obstination plus forte que la vôtre rendrait illusoire. Par exemple : Tu ne dîneras pas jusqu'à ce que tu aies achevé ce travail ; tu ne sortiras pas tant que tu ne cèderas pas sur tel point.

Il y a des enfants qui, devant de pareilles menaces, sont capables de rester deux jours sans manger ou quinze jours sans sortir ; si les parents cédent, ils sont vaincus ; s'ils tiennent bon, ils portent atteinte à la santé de l'enfant, et ils se mettent par conséquent en faute dans les deux cas.

L'opiniâtreté chez de tout petits est vraiment parfois étonnante ; chaque mère en pourrait citer bien des exemples. L'une d'elles me racontait que son fils, — il avait cinq ans — s'obstina un jour à sa leçon de lecture : B..A BU, dit-il en la regardant du coin de l'œil. Le doigt maternel resta immobile sur la syllabe : Allons, dis gentiment. L'enfant répéta B..A BU. La mère persista : Nous ne bougerons pas jusqu'à ce que tu aies bien dit. Un quart d'heure passa ; l'enfant restait muet, et à chaque tentative reprenait B..A, BU. On l'enferma tout seul dans la chambre. La mère revint une demi-heure après ; toujours avec

la même douceur, elle reprit le livre, et toujours avec le même cynisme, l'enfant répéta : B..A, — BU. L'heure de la promenade avec les petits frères arriva. En pleurant, le petit obstiné les regarda partir ; l'heure du repas vint aussi, on lui donna sa soupe seulement, on le coucha ; il versa des larmes amères ; croyant à la contrition, on lui représenta l'alphabet, et il répéta BA, BU.

Le lendemain au réveil son premier mot fut : Maman je savais très bien que BA, ça faisait BA, je veux bien le dire aujourd'hui. — Aujourd'hui il est trop tard dit la mère je ne te le demande plus.

Et il fallut que l'enfant suppliât pendant deux jours pour que la mère reprît la leçon de lecture, remplacée par cinq minutes de solitude et de silence.

Presque toujours, devant l'obstination, il faut tourner la difficulté. On ne cèdera pas, mais on ne se mesurera pas non plus sur le terrain même de l'entêtement : — Si tu résistes plus longtemps, si tu ne cèdes pas avant telle heure délimitée, tu auras telle punition.

Et maintenez envers et contre tout ; que l'enfant voie bien que votre résistance égale la sienne ; puis, raisonnez-le quand la crise est passée : au moment même, il est rare que le dis-

cours le plus sage, les arguments les meilleurs soient entendus, et faites bien comprendre au coupable que l'entêtement est le propre de la sottise et de l'orgueil, et que de plus, il sera toujours vaincu.

Ce sera vrai si l'éducatrice sait y mettre ce que je disais au commencement : la patience et le savoir-faire.

Paresse, indolence

Ce sont là des défauts de la volonté avec lesquels on se trouve souvent aux prises dans l'éducation ; aussi chacun sait-il plus ou moins comment les combattre. La paresse, la vraie paresse, celle qui n'est pas seulement la haine du travail, mais de tout effort, quel qu'il soit, ne se corrige pas plus, dit-on, que l'ivrognerie. C'est vrai, peut-être ; dans cette paresse-là, le tempérament entre pour une grande part; aussi faut-il s'occuper du physique en même temps que du moral, et non seulement éviter de donner à l'enfant une vie amollissante, mais la lui faire un peu austère, veiller à la nourriture, à l'exercice : encore le règlement, toujours le règlement qui oblige à l'effort, tient en haleine, réagit contre l'apathie naturelle. Puis vient le système des punitions et des récompenses, selon la nature de l'enfant : les unes sont plus sensibles aux reproches, les

autres aux encouragements. C'est à l'éducatrice à savoir lequel agit sur le sujet qu'elle a en main.

Je croirais volontiers que les récompenses sont plus heureusement employées. Essayez d'exciter une généreuse émulation en montrant un but ; quand il est atteint, témoignez votre satisfaction, dites combien l'effort accompli, la victoire remportée vous rend heureuse ; si l'enfant a du cœur, elle y sera sensible. Provoquez un nouvel effort en demandant un peu plus la seconde fois que la première, comme vous feriez pour un petit enfant auquel vous apprendriez à marcher : vous reculez le but, vous vous éloignez à chaque épreuve pour obtenir quelques pas de plus.

Sachez profiter d'un désir de l'enfant pour lui faire accomplir un acte qui lui coûte, obtenir une plus longue persévérance ; faites briller l'appas de la récompense lui disant qu'il ne tient qu'à elle de la posséder, lui donnant confiance en sa force, en sa volonté. Et, à propos de volonté, pour la lui faire libre, laissez-lui souvent le choix entre deux manières de faire, quand le mal ne peut s'ensuivre d'aucun côté, car il ne faut jamais séparer ces deux idées : liberté et volonté ; liberté, principe du mérite des actes humains, de leur moralité ; volonté, force,

énergie, valeur par conséquent, puisque celui qui en fait le plein exercice est son maître, ne relève que de lui-même.

Entre une chose bien et une chose mieux, laissez-la donc choisir ; il n'y a que les résolutions prises librement et de bon cœur qui soient réellement efficaces ; ces résolutions, inspirez-les, ne les imposez pas. Plus tard l'enfant saura bien à qui elle les doit, et sa reconnaissance ne s'y trompera pas.

Fortifier la volonté

Tout, ou presque tout ce qui se présente dans l'éducation peut servir de moyen pour former, exercer, assouplir la volonté; l'obéissance d'abord, comme nous l'avons vu, le travail, le règlement intelligemment compris, la correction des défauts, le bien développé, tout, entre les mains d'une éducatrice sage, devient un exercice pour la volonté.

Malheureusement, trop de parents, et des meilleurs, mais d'une tendresse aveugle, songent avant toute chose à éviter à leurs enfants les ennuis et les heurts de chaque jour, et mettent tout en œuvre pour écarter le plus petit chagrin. Ils pensent à fortifier leur santé en l'aguerrissant dans une mesure sage et prudente aux intempéries, et oublient qu'il en doit aller de même pour leur santé morale.

J'ai un vieil ami qui a la réputation d'être

misanthrope ; je connais des gens qui lui veulent sérieusement parce qu'il se complaît en des comparaisons entre le passé et le présent, et qu'il ne veut jamais reconnaître au présent une pauvre petite supériorité. Le mot *aujourd'hui* prend sur ses lèvres une signification amère, quand elle n'est pas fulgurante ou bien ironique. Moi, je m'efforce d'être impartiale, et tout en défendant ce qui, dans mon époque, me paraît digne d'éloges, je fais souvent, très souvent mon profit de ses diatribes.

— Vos femmes d'aujourd'hui, me disait-il la semaine dernière, mais ce sont des enfants, moins encore, des poupées ! Elles ne peuvent rien supporter, ni la souffrance, ni l'ennui, ni le labeur ; vous les avez élevées dans une boîte capitonnée ! La génération nouvelle est désarmée, non seulement devant l'épreuve, les chagrins véritables, mais devant les contrariétés qui remplissent même la vie la plus heureuse. J'ai maints jeunes amis qui se plaignent d'avoir épousé des enfants gâtées, dont l'humeur, plus mobile que l'onde, plus changeante que le vent, est influencée par les causes les plus futiles, et qui s'effondrent tout entières lorsque tout ne s'arrange pas au gré de leurs désirs.

J'ai combattu de mon mieux cette philippique,

j'ai cité des jeunes femmes charmantes. Il m'a été répondu que l'exception confirme la règle, et, obligée de reconnaître à part moi qu'il y avait du vrai dans ses paroles, j'ai vu passer devant mes yeux un certain nombre de silhouettes connues...

Vous en avez rencontré comme moi, de ces personnes qui boudent une journée entière parce qu'une circonstance quelconque les prive d'un bal, ou parce qu'une robe leur a fait défaut, ou encore parce qu'elles sont obligées d'accepter une invitation ennuyeuse, de faire une visite désagréable.

Tant que ce déploiement d'humeur fantasque ou maussade a lieu dans les limites du foyer paternel, les conséquences en sont moins graves, parce que les parents sont disposés à l'indulgence, et voient les défauts de leurs enfants par le petit bout de la lorgnette. Mais plus tard, quand il s'agira d'un mari, la scène changera. Le mari, en donnant du bonheur, prétendra en recevoir à son tour. Parfaitement dans son droit lorsqu'il prétend trouver en sa femme une compagne sérieuse et non une enfant volontaire, il comprendra mal ou même ne comprendra pas du tout qu'elle pleure pour une misère, boude pour une contrariété, on lui parle aigrement parce qu'une circonstance fortuite l'a vexée. De

là des reproches, puis, si le cas devient fréquent, des querelles, du dégoût pour un foyer où l'orage éclate à tout propos, et où rien n'est préparé pour affronter les vraies épreuves.

Tout cela arrive plus souvent qu'on ne croit. Et à qui la responsabilité? Bien souvent aux mères trop tendres qui n'ont pas su préparer leurs filles aux menus ennuis de la vie.

Elles ont l'expérience de ces ennuis, cependant, et de ces difficultés ; leurs filles passeront là où elles ont passé, souffriront ce qu'elles ont souffert. Les y préparent-elles? Leur infusent-elles la force, la patience, les exercent-elles à cette égalité qui est pour une si grande part dans le bonheur d'un ménage?

Avouons-le, les mères oublient trop souvent qu'elles ont charge d'âmes. Elles ne cherchent que le bonheur de leurs filles, mais pas le bonheur sérieux et solide de l'avenir ; elles bornent leur tendresse, imprévoyante, il faut le dire, à les voir heureuses près d'elles, dans cette maison paternelle qui, cependant, s'ouvrira un jour pour les laisser partir. Il y a bien là un peu d'égoïsme : car à force de leur faire une vie facile pour le plaisir de les voir sourire sans cesse, on les rend impropres au bonheur plus austère qui, dans leur maison, à elles,

devra se baser sur le sacrifice et le dévouement.

Comment faire ? dira-t-on. Faut-il, en vue des années sérieuses et éprouvées, empoisonner les années heureuses et préservées ? Non certes, ce serait absurde autant que cruel. Personne ne demande à une mère de rendre ses filles malheureuses sous prétexte qu'elles le seront peut-être un jour. Mais il n'est pas bon de leur laisser ignorer les tristes réalités de la vie. Il ne faut pas craindre de leur montrer la pauvreté, qui leur donnera la note juste, et les empêchera d'attacher trop d'importance aux plis de leurs feuilles de roses. Il ne faut pas les écarter du chagrin qui éclate à côté d'elles, ni leur cacher les larmes des amis éprouvés. Point n'est besoin de faire naître les contrariétés, mais il est salutaire de ne pas toujours les atténuer. Que les jeunes filles apprennent à ne pas se dérober à une obligation ennuyeuse, qu'elles sachent accepter un désappointement sans en punir les innocents qui les entourent. Qu'on fasse d'elle des femmes, et non des poupées. Qu'on leur donne du bonheur, mais qu'on leur montre le devoir ; qu'elles apprennent que la vie n'est pas une fête, mais qu'on y remplit une mission.

Éducation physique

I

Nous n'avons pas la prétention de faire un traité d'éducation physique. Des médecins autorisés ont donné à ce sujet des conseils auxquels les mères et les institutrices peuvent se reporter.

Cependant, notre but ne serait pas atteint, ni notre plan complet, si nous ne disions, au moins rapidement, ce que le bon sens et l'expérience nous ont enseigné en ce qui concerne particulièrement les jeunes filles. Encore une fois, qu'on ne voie pas ici l'intention d'empiéter sur le domaine de la médecine ; il ne s'agit que d'hygiène pratique, appliquée au foyer, et en vue de la mission à laquelle il faut préparer les femmes.

II

Un des devoirs les plus rigoureux de la mère, ou de l'institutrice à laquelle elle a délégué ses pouvoirs, c'est évidemment de faire à l'enfant une bonne santé. Destinée, d'une manière générale, à la maternité, il faut qu'elle soit à même de transmettre un tempérament robuste, et de supporter elle-même les fatigues inhérentes à ses devoirs. D'autre part, le corps et l'âme sont trop intimement liés pour que les défaillances de l'un n'influent pas sur l'autre. L'idéal de la philosophie antique était une âme saine dans un corps sain : *Mens sana in corpore sano.*

Et l'Eglise, qui est la psychologiste par excellence, parce qu'elle est dépositaire de la vérité, estime si haut la santé, non seulement comme bien légitime et désirable, mais encore comme instrument de salut, qu'il n'est peut-être pas de jour où, dans sa liturgie, ne reviennent des prières à ce sujet. Elle invoque la Sainte Vierge, Mère de Dieu et des hommes : Daignez donner à vos serviteurs la santé de l'âme et du corps, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie (1) ».

(1) Oraison pour le dimanche.

Au jour solennel du Vendredi saint, alors qu'elle semble absorbée par le souvenir des souffrances de son Epoux, elle s'inquiète des douleurs humaines : « Prions Dieu le Père tout-puissant qu'il daigne... dissiper les maladies... rendre la santé aux malades (1) ». Sans cesse, ses oraisons rappellent les besoins du pauvre corps, et sans entrer dans une énumération qui serait sans fin, on peut les résumer dans celle-ci : « Détournez de nous, par votre miséricorde, tout ce qui peut nous être contraire, afin qu'affranchis des obstacles qu'élèvent en nous les maladies de l'âme et du corps, nous accomplissions avec une sainte liberté tout ce qui regarde votre culte (2) ».

Disons donc brièvement, d'une manière générale, ce qu'on doit faire pour assurer aux enfants le bienfait à la fois physique et moral d'une bonne santé.

III

L'AIR

Dieu, dans la nature, a mis à la portée de tous les éléments essentiels de l'hygiène et, par con-

(1) Office du Vendredi saint.

(2) Oraison du XIXe dimanche après la Pentecôte.

séquent de la santé : je veux parler de l'air, de l'eau, de l'exercice.

Aujourd'hui que l'importance du grand air est si bien reconnue, on peut s'étonner à juste titre de l'aveuglement qui, pendant si longtemps, a fait négliger ou même redouter cet élément de vie et de santé. On a ouvert les yeux. On sait qu'il combat efficacement les germes des maladies, les microbes, et qu'il infuse des principes de force. On en fait l'auxiliaire principal, sinon unique, de la guérison de la tuberculose. « On en est même venu, dit le Dr Rochard, à faire vivre les phtisiques en plein air, sous des galeries ouvertes à tous les vents, en dépit de brouillard, de la pluie, de la neige ».

Mais les données de la science, si évidentes, si salutaires qu'elles soient, ne sont pas encore assez vulgarisées. Un trop grand nombre de mères, sous prétexte d'éviter des refroidissements, négligent l'aération des appartements. Il importe qu'elles sachent que cette aération est nécessaire, et aussi qu'il est indispensable de ne pas enfermer les enfants dans un espace trop petit. « On connaît aujourd'hui la cause des accidents qui se produisent en pareil cas. Ce n'est ni la diminution de l'oxygène, ni le dégagement de l'acide carbonique qui rend l'air vicié si nui-

sible. C'est un produit toxique que l'économie rejette par l'expiration, et qui se rapproche de ces alcaloïdes récemment découverts, qu'on désigne sous le nom de *leucomaïnes*. Ce poison est en trop petite quantité dans l'air qui sort des poumons pour pouvoir produire des accidents graves dans les circonstances ordinaires ; mais il contribue à déterminer ce malaise, ces nausées, cette tendance à la syncope, au vertige, que les personnes nerveuses ressentent souvent dans les lieux mal ventilés et encombrés par la foule. On met ces troubles-là sur le compte de la chaleur ; mais, si l'on regarde le thermomètre, on reconnaît que la température intérieure n'est pas plus élevée que celle du dehors (1) ».

Ce n'est pas assez d'avoir un appartement aéré ; c'est au dehors que doit se passer au moins une partie de la vie de l'enfant.

Ici, encore, un trop grand nombre de mères jugent suffisante une sortie d'une demi-heure. Beaucoup d'enfants, sauf le dimanche, ne prennent pas l'air autrement que pour se rendre en classe. C'est une erreur grave. Les enfants, pour acquérir des forces, développer leurs poumons, digérer convenablement, s'endurcir aux intem-

(1) Dr ROCHARD. — *L'Education de nos filles.*

péries, ont un besoin impérieux de vie au grand air ; et si salutaire que soit la période des vacances, passées à la campagne ou au bord de la mer, ce temps déterminé ne remplace pas l'habitude quotidienne de l'air, respiré au dehors pendant un certain temps.

Les mères, aidées du médecin, doivent étudier sous ce rapport le tempérament de leurs enfants, et sacrifier, s'il le faut, une part d'études à la nécessité de fortifier leur santé.

« La crainte des refroidissements, dit encore le Dr Rochard, est un préjugé enraciné dans les classes aisées de la société française, et contre lequel il est indispensable de réagir. Les vicissitudes atmosphériques, loin d'être nuisibles à la santé, lui sont au contraire profitables. Elles mettent en jeu l'activité fonctionnelle de la peau, comme l'exercice met en jeu celle des muscles. La peau se contracte sous l'influence du froid, et chasse le sang des petits vaisseaux qu'elle renferme dans son épaisseur. Lorsque cette impression se prolonge, il peut en résulter des congestions, dues au refoulement du sang dans les organes intérieurs ; mais, lorsque le refroidissement n'est pas trop prolongé, ce refoulement momentané ne produit aucun trouble fonctionnel. Il se produit bientôt un mouvement

en sens inverse qui ramène le sang vers la peau ; celle-ci rougit et s'échauffe. C'est à ce phénomène de retour qu'on donne le nom de réaction, et c'est grâce à lui que l'organisme se défend contre les refroidissements ; mais il faut pour cela que la peau fonctionne bien, qu'elle soit exercée à cette double action, pour ne pas perdre son énergie ».

« Les variations brusques de température, dit à son tour le Dr Lagrange, constituent, pour notre enveloppe cutanée, une véritable gymnastique, en y provoquant des sensations successives de chaud et de froid qui amènent les alternatives de contraction et de relâchement ».

IV

L'EAU

Il y a des systèmes de médecine fondés tout simplement sur l'emploi de l'eau. Je ne voudrais pas faire à celles qui me lisent l'injure de leur parler de l'eau au seul point de vue de la propreté ; et cependant, on ne veille pas assez à corriger à cet égard la nonchalance et la négligence de l'enfant.

On n'exige trop souvent, en effet, qu'une propreté superficielle, et cependant, cette question a emprunté une importance capitale aux découvertes bactériologiques. « On sait aujourd'hui que les micro-organismes, producteurs des maladies infectieuses, ont pour terrain de prédilection la crasse et les impuretés de toute sorte ; qu'on en trouve des millions sous les ongles, entre les orteils, dans tous les replis de la peau, et qu'il ne suffit pas, pour les enlever, d'un lavage superficiel (1). »

Une enfant doit donc être accoutumée *aux détails minutieux* de la propreté. Elle doit avoir une grande cuvette, apprendre à entretenir avec un soin extrême tous ses ustensiles de toilette. Le Dr Rochard exige qu'on supprime pour elle toutes les pâtes, les onguents, les parfums, les eaux de senteur. Il insiste pour qu'elle se serve d'eau à la température de la chambre, pour s'endurcir contre le froid.

L'hydrothéraphie est un excellent fortifiant. Il ne faudrait pas, cependant, l'employer sans conseil, d'une manière constante et uniforme : tels tempéraments, telles maladies la proscrivent en tout ou en partie.

(1) Dr Rochard.

L'eau froide, excellente pour l'usage quotidien, pour le visage, le cou, les épaules, les bras, ne serait pas suffisante. Il y faut joindre de grands bains tièdes, au moins un par mois, et c'est l'extrême minimum. Le *bain par aspersion*, c'est-à-dire la douche tiède, est encore une chose excellente, surtout pour les jeunes filles qui ne supportent pas l'hydrothéraphie.

Quant aux bains de mer, ils sont en général bons, à la condition de les prendre très courts et de produire la réaction. Mais ils peuvent ne pas convenir à tous les tempéraments, de même que pour certaines jeunes filles, l'air des montagnes est préférable à celui des plages.

V

L'EXERCICE

L'air ne suffit pas à lui seul. L'exercice est indispensable à la jeunesse, et le Dr Rochard dit avoir rencontré, en pleine campagne, des jeunes filles qui restaient ou devenaient nerveuses et anémiques, parce qu'elles ne marchaient ni ne remuaient suffisamment.

Le plus simple, le plus naturel, le plus hy-

giénique des exercices est la marche ; encore faut-il qu'elle soit mesurée sagement à l'âge et au tempérament. Mais elle ne suffit pas à l'âge où l'enfant a besoin d'un mouvement intense.

Certaines mères croient avoir assez fait quand elles ont accompagné leurs filles sur une grande route ou une promenade, les faisant marcher d'un pas automatique, ou même quand elles les ont menées faire des visites, ou, ce qui est fréquent à Paris, entraînées à leur suite dans des magasins encombrés, où l'air est vicié et la circulation impossible.

Il faut ajouter qu'on prêche sans cesse aux petites filles la *tranquillité*. Elles doivent éviter le bruit, les exercices violents, être de petites femmes, jouer aux jeux paisibles ; c'est là, semble-t-il, l'idéal de leurs distractions. Eh ! bien, non, les enfants ne doivent pas se borner à un pas mesuré, automatique, ni au jeu de la poupée. Les petites filles n'ont que trop de tendances à la vie de claustration, et les études prolongées développent, chez un grand nombre, le goût exagéré de la sédentarité.

Pour faire prendre aux enfants l'exercice nécessaire et convenable, il faut évidemment rejeter la surcharge des études ; puis, il faut les habituer à jouer, à courir.

A la campagne, c'est facile. A la ville, il faut plus d'industrie.

Loin de nous, cependant, l'idée d'assimiler les jeux des filles à ceux des garçons. Rien de ce qui est violent ne leur convient. La gymnastique elle-même, si salutaire, doit être l'objet d'une attention très spéciale ; les mouvements de bras sont inoffensifs, ainsi que l'exercice des échelles et des cordes ; mais une mère prudente n'enverra jamais sa fille dans un établissement où il n'y a pas de médecin, et elle proscrira toujours le trapèze et certains exercices qui ne conviennent absolument pas aux petites filles. Leurs jeux ne doivent exiger qu'un déplacement de force très modéré (1). Le Dr Rochard apprécie la course, à la condition de s'y accoutumer peu à peu, et de garder la modération : la course comprend les barres, le cerceau, les quatre coins, etc. Le *saut*, qui pour les filles, se réduit à peu près aux jeux de corde, est plus dangereux. Le Dr Lagrange a calculé que la dépense de force musculaire qu'il exige dépasse celles des exercices gymnastiques les plus fatigants (2).

(1) Dr Rochard.

(2) Physiologie des exercices du corps.

Passant en revue les jeux hygiéniques, le Dr Rochard préconise la marelle, le volant, le sabot, l'escarpolette. Il admet les échasses avec certaines précautions. La danse, surtout en plein air, est un exercice excellent. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la danse telle qu'on la comprend dans un salon, au bal, mais de « la danse naïve et primitive des petites filles qui tournent en rond sur l'herbe, en se tenant la main et en chantant les bons vieux airs français... Ces danses joyeuses constituent l'exercice le plus complet à tous les points de vue, le mieux fait pour développer la grâce et l'harmonie des attitudes, favoriser le jeu des poumons et des organes de la voix ». Le Dr Fonssagrives, qui approuve la danse dans les mêmes conditions, exprime le vœu « qu'elle ne s'en aille pas », et s'arrête un instant au charme de ces refrains qui l'accompagnent, de « ces refrains où l'on répète cent fois, sans se lasser, les mêmes mots aussi vides de sens que pleins de gaieté, où l'on gourmande le sommeil du *Meunier*, où l'on menace d'abattre la *Tour*, où l'on célèbre l'amitié de la *fille à Guillaume*, où l'on fait le dénombrement des gens qui passent sur le *pont d'Avignon*, mélopée charmante qui réunit l'idée historique à l'idée pastorale, *Malborough* au *compagnon de la*

Marjolaine, la *Boulangère* à *Biron*, et résout tout cela dont la plus franche et la plus intarissable gaieté ».

Enfin, le croquet a ses avantages, et le lawn-tennis est essentiellement hygiénique, parce qu'il joint à l'avantage du plein air un développement des muscles aussi bien que des poumons.

Lorsque fut écrit l'ouvrage auquel nous avons fait des emprunts si autorisés, l'usage de la bicyclette n'avait pas pris, dans nos mœurs, la place qu'il y tient aujourd'hui. Je ne connais pas, à vrai dire, d'exercice plus dangereux, parce qu'aucun ne mène plus facilement à l'abus, et que pour aucun l'abus n'est plus fatal. Je me réserve de parler un peu plus loin de la place prédominante que tendent à prendre, dans la vie des jeunes filles, ces deux sports : l'un, le lawn-tennis, salutaire en lui-même, l'autre, la bicyclette, d'un avantage contestable et contesté.

Enfin, restent, comme exercices adoptés dans certaines éducations, l'équitation, la natation, l'escrime, le billard.

Ce dernier exercice peut être mauvais pour les femmes, il exige des mouvements de bras exagérés. L'escrime est inutile et ridicule ; on pourrait ajouter qu'elle ne convient pas aux femmes comme mouvements physiques.

La natation et l'équitation ne sont ni à recommander, ni à proscrire. Il faut tenir compte du tempérament, de la force des jeunes filles. Il faut éviter les excès, qui amènent la fatigue, l'essoufflement.

VI

LE VÊTEMENT

Cette causerie serait incomplète si nous ne disions un mot du vêtement, considéré au point de vue hygiénique.

Et tout d'abord, il faut parler du corset, qui joue un rôle souvent fatal dans le costume des femmes.

Le Dr Rochard n'est pas aussi radical que certains médecins, qui voudraient le proscrire d'une manière absolue. « Il n'est pas anti-hygiénique, dit-il, de soutenir le thorax à sa base et d'empêcher la colonne vertébrale de trop se courber en avant ; ce qui est déplorable, c'est la tendance inexplicable qu'ont les femmes à faire, de ce support, un instrument de constriction et de torture, afin d'avoir la taille mince, et de ressembler à des guêpes, au lieu de se rapprocher

de la forme splendide dont l'art grec nous a laissé de si magnifiques spécimens ».

Il faudrait persuader aux jeunes filles, en effet, qu'une déformation n'est jamais une beauté, et que le point de vue auquel se placent la plupart des femmes pour apprécier une *jolie taille* est anti-artistique. Rien n'est laid, en effet, comme cette disproportion ridicule entre certaines tailles et des épaules larges, des hanches fortes. Etre serrée ôte la souplesse et la grâce des mouvements, et, la circulation du sang se trouvant gênée, le teint lui-même se congestionne ; je connais des femmes qu'on mettrait au défi de se baisser pour ramasser un objet quelconque, et que leur corset condamne à une absolue immobilité du torse. Est-ce là une beauté ou un charme ?

Et outre ce point de vue, tout plastique, combien d'inconvénients et de dangers plus sérieux peut-on invoquer contre l'abus du corset !

Tout d'abord, jusqu'à douze ou treize ans, des corsets d'enfants, c'est-à-dire des brassières en fort coutil ou en piqué suffisent ; on ajoute alors quelques baleines, et ce n'est que lorsque la taille est formée que l'on peut sans inconvénient porter un busc flexible.

La mère doit veiller personnellement à ce que

sa fille ne se serre pas ; c'est pour elle une responsabilité sur laquelle j'insiste ; je ne puis développer ici les résultats terribles d'une déformation comme il y en a trop ; le moindre est une gêne habituelle de la digestion et une maladie d'estomac.

Les chaussure doivent aussi être, de la part des mères, l'objet de soins particuliers. « Elles doivent être commodes, larges à l'endroit des orteils, justes au cou-de-pied, avec des semelles solides, imperméables, des talons larges et plats (1) ».

Quant aux vêtements, sans traiter ici les questions de convenance et de décence, il faut rejeter d'abord tout ce qui gêne les mouvements, l'exercice, la respiration, le développement de la poitrine. C'est un abus de trop couvrir les enfants. C'en est un autre, sous prétexte de les endurcir, de ne tenir compte ni des saisons, ni des variations de la température.

VII

LA NOURRITURE

La nourriture est chose des plus importantes pour la santé.

(1) Dr Rochard.

Je ne parle pas ici des tout jeunes enfants qui doivent, autant que possible, manger à part, et être nourris d'œufs, de poisson et de laitage jusqu'à environ trois ans.

Un régime sobre et simple est indispensable pour former une bonne santé. Un plat de viande et un plat d'œufs ou de légumes à chaque repas serait l'idéal pour constituer un bon estomac. On doit préférer les viandes rôties ou grillées, éviter l'abus des sucreries. Deux repas substantiels, un petit déjeuner composé de lait, de chocolat, ou de potage, et un goûter très simple, voilà ce qui convient aux enfants, avec la régularité dans les heures. Autant que possible, qu'ils ne boivent pas entre les repas.

Il est sage de tenir les enfants à l'écart lorsqu'on a des convives. En dehors de l'inconvénient d'une conversation souvent peu faite pour eux, ils se laissent aller à manger plus qu'ils n'en ont l'habitude, et leur santé s'en trouve mal.

VIII

LA TEMPÉRATURE

Il ne faut pas que les enfants soient frileux ; on ne doit pas tolérer qu'ils se tiennent *ordi-*

nairement près du feu, comme de petits vieux. La température de la maison doit être modérée, et, dans les chambres à coucher, il faut proscrire absolument l'usage de ces poëles mobiles si dangereux, et dont le moindre inconvénient est de dessécher l'air et de l'alourdir.

IX

SAVOIR SE SERVIR

Enfin, je placerai ici une recommandation qui tient à la fois de l'éducation physique et de l'éducation morale : que vos filles soient habituées à se servir dans une certaine mesure. Leur santé et leur initiative s'en trouveront également bien, et elles n'iront pas grossir plus tard le nombre trop considérable de ces femmes qu'un souffle affecte, qui ne gardent leur équilibre qu'avec des soins infinis, et qui, d'autre part, sont si peu accoutumées à agir par elles-mêmes, qu'elles deviennent encombrantes et ennuyeuses partout où elles se trouvent.

Se servir soi-même est indispensable dans une situation modeste. Mais je voudrais qu'on donnât même aux jeunes filles riches ces habi-

tudes d'indépendance que j'appellerai matérielle. Ce serait un bienfait pour elles et pour les autres.

Pour entrer dans des détails, les jeunes filles doivent s'habiller seules, pouvoir prendre soin de leur chevelure et se coiffer, et se rendre à elles-mêmes mille petits services sans déranger sans cesse les domestiques.

Elle doivent apprendre à brosser leurs robes et leurs chapeaux, à les ranger, à plier leurs vêtements ; il faut qu'elles sachent tenir leur chambre en ordre, et même leur toilette.

Faute de prendre ces soins, une jeune fille est l'esclave de sa femme de chambre... ou le tyran de sa mère ; elle ne pourra, quand elle sera mère à son tour, soigner ses enfants, ni entreprendre un voyage sans domestiques, ni suppléer à une lacune dans les rouages d'un ménage.

J'ai connu une jeune fille qui passait deux jours sans démêler ses cheveux parce que sa mère était absente et sa femme de chambre malade. Je ne la recommande pas à l'imitation de vos filles.

LES SPORTS

Lawn-tennis, bicyclette.

I

J'ai dit ce que je pense du lawn-tennis. C'est un exercice essentiellement salutaire. Mais comme les goûts, dans la jeunesse, s'exagèrent facilement jusqu'à la passion, notre génération tend à transformer en passion et même à faire dévier de son objet une distraction saine et agréable.

Le tennis ne devrait, évidemment, tenir dans la vie des jeunes filles que la place réservée au délassement et à l'exercice. Il devient souvent une *occupation*, une fureur.

Et ce n'est pas seulement pendant les vacances, ou à certains jours qu'on se livre à ce jeu : on loue de toutes parts des terrains, on organise des groupes, et il y a des villes où, d'un bout à l'autre de l'année, on consacre au tennis la meilleure partie de l'après-midi. N'est-il pas déraisonnable, disproportionné avec les autres occupations de l'existence, de vouer trois ou quatre heures par jour à ce seul, à cet absorbant plai-

sir? Les jeunes filles n'emploieraient-elles pas plus utilement au moins une partie de ces heures ?

Il faut le dire, pour beaucoup le tennis est un prétexte. On rassemble des jeunes gens et des jeunes filles qui se retrouvent tous les jours pendant plusieurs heures ; ce peut être un excès, une erreur, et, de plus, une imprudence au sujet de laquelle les mères doivent réfléchir sérieusement.

Outre l'abus du temps, il y a là l'abus d'une familiarité qui peut amener maints inconvénients, et qui est essentiellement contraire à la réserve, à l'absence de coquetterie qui doivent caractériser une jeune fille.

II

L'usage de la bicyclette est tellement entré dans nos mœurs, qu'il a débordé les plus récalcitrantes. Celles mêmes qui se sont préservées de cette contagion ne peuvent ou n'osent se montrer trop catégoriques vis-à-vis des autres.

En ce qui me concerne, mes filles n'ont jamais fait de bicyclette, parce que ce *sport* est contraire à mes idées, que je le crois, en somme, dangereux pour les femmes, et que mes filles ont

eu assez de confiance en moi pour admettre les raisons que je leur donnais.

Mais, je le répète, devant la généralisation de la bicyclette, il est presque impossible d'exprimer autre chose qu'une préférence.

On ne saurait en trouver l'usage inconvenant, à la condition que les femmes aient un costume féminin. Il est pour moi hors de question, en effet, d'adopter cet horrible, monstrueux, indécent pantalon qui, en leur ôtant l'apparence de leur sexe, semble leur en enlever la légitime coquetterie, et même la pudeur, puisqu'on voit des femmes entrer ainsi vêtues, à l'église... quand une défense spéciale, et à mon avis justement inspirée par le respect du lieu saint, ne les arrête pas sur le seuil.

Mais il y a deux abus. D'abord, l'excès.

Si, de l'avis de la plupart des médecins, et des plus sérieux, l'usage de la bicyclette peut avoir sur l'organisme de la femme une influence funeste et souvent irréparable, une excessive modération est nécessaire, indispensable, pour éviter la fatigue exagérée, les refroidissements, les congestions pulmonaires, les pleurésies, les affections cardiaques, toutes choses qui peuvent atteindre des natures délicates à la suite d'une dépense de forces excessive.

L'autre abus est la tendance fatale à devenir masculine.

Cet exercice entraîne, en effet, des allures qui ne sont certainement pas celles d'une jeune fille. Il la fait déserter la maison et prendre des habitudes d'indépendance bien éloignées, non seulement de l'idéal de la Romaine qui « restait au logis et filait de la laine », mais même de la femme en général. C'est chose très tentante d'entreprendre sans frais des promenades, des excursions, de se griser de grand air, de voir du pays, — beaucoup plus tentante que de faire un paisible exercice avec sa mère, de lire, de dessiner ou de travailler à l'aiguille. Mais cela dégoûte aussi de ces devoirs plus humbles et plus féminins. Le jour où cette jeune fille, qui fait de la bicyclette avec passion, devra rester chez elle pour surveiller son ménage, habiller ses enfants ou leur apprendre à lire, elle trouvera l'existence singulièrement terne.

Je me souviens, à ce sujet, d'un dessin humoristique assez amusant; un mari, rentrant chez lui, trouvant le salon emmitouflé, la chambre en désordre, la marmite renversée, et comme épigraphe : *Où est mon foyer ?* Le dessin suivant représentait une bicyclette et une silhouette féminine dans un lointain, et le mari, enfour-

chant son propre instrument pour la suivre, se retournait d'un air satisfait pour dire la réponse : *Il est à bicyclette.*

Enfin, cette liberté ou cette indépendance se traduit encore par la fréquentation trop habituelle et trop familière des jeunes gens. Ce ne sont pas, en effet, les parents qui peuvent, en général, accompagner les jeunes filles ; il y a les frères, mentors douteux, qu'abordent volontiers des camarades ; — il y a de jeunes ménages, mentors étourdis, souvent accompagnés par des jeunes gens. Dans ces courses par monts et par vaux, les convenances peuvent-elles être gardées dans toute leur rigueur ?

Ne se trouve-t-on pas trop souvent tenté de traiter en camarade la jeune fille en pantalon ou en jupon court qui, grisée par le plaisir et l'indépendance, se montre de son côté plus libre qu'elle ne le serait à l'ombre de son foyer ?

Je livre ces réflexions à la sagesse des mères, afin que, si elles ne peuvent empêcher leurs filles de monter à bicyclette, elles règlent et maintiennent, dans une mesure juste et prudente, l'exercice de ce passe-temps.

Éducation de l'âme

I

L'éducation des facultés, dont nous nous sommes entretenues jusqu'ici, profite naturellement à l'âme, puisqu'elle forme l'être moral. Mais par ce mot *âme*, j'entends particulièrement l'être intime, « le principe caché de nos pensées, de nos émotions, de notre volonté (1), » la puissance qui met en jeu les facultés.

Il faut tout d'abord rappeler que, pour quiconque admet le dogme catholique, l'âme est susceptible, en dehors des conditions naturelles d'existence inséparables de son essence, d'une vie supérieure, qui lui est communiquée par la pure et gratuite bonté de Dieu, et qui, l'unissant à Dieu même, s'appelle la vie surnaturelle.

(1) Bossuet.

C'est cette vie que vos filles ont reçue au baptême, que vous êtes non seulement obligées de conserver dans la mesure de vos forces, mais rigoureusement appelées à entretenir par les moyens divins qui en sont l'aliment, et que Dieu a confiés en grand nombre à vos mains maternelles.

C'est elle qui est en vos filles le principe du bien, et la seule force capable d'accomplir ce bien sans erreur et sans défaillance. C'est elle seule qui est capable, par son expansion intérieure, de combattre et de détruire l'égoïsme, la vie personnelle, en y substituant la loi divine, l'amour divin, la vie divine. Et ici, ne vous récriez pas : ne dites pas que c'est là un langage mieux approprié au cloître qu'au monde. Si la forme d'existence varie selon les vocations et les individus, le principe intérieur reste le même, et chacun de nous doit puiser à la même source ce qu'il emploiera différemment, mais pour une fin unique.

L'éducation de l'âme consiste donc à entretenir et à accroître en nos enfants, par tous les moyens qu'offre la religion, l'étincelle divine qui y est déposée, qui consumera le mal, produira le bien, et les appropriera à leur destinée éternelle.

II

LE POINT DE VUE

Il est vraiment inouï de constater à quel point les femmes même faisant profession d'une certaine piété, tiennent pratiquement en oubli les vérités non seulement de la foi, mais de la vie raisonnable. Un écrivain humoristique a dit que la plupart des hommes ne croient pas à la mort. A voir notre souci exclusif de ce monde, de ses ambitions, de ses succès, de ses vanités, à constater la préoccupation unique qu'ont certaines mères de l'avenir terrestre de leurs enfants, on doit croire que, si elles ne peuvent se refuser à voir la mort qui frappe sans cesse autour d'elles, elles l'oublient aussitôt, et ne font entrer la perspective de l'autre vie ni dans leurs pensées habituelles, ni dans leurs plans d'éducation.

L'enfant naît. C'est une joie infinie. Est-ce autre chose ? Vraiment, elles n'y songent guère. Pourquoi leur est-il donné ? Mais pour satisfaire leur instinct de maternité, pour accroître leur bonheur ! Et les plus pieuses remercient Dieu qui les rend heureuses, implorent de lui

la conservation du cher petit être ; mais presque aucune ne s'interroge sur le but, les conditions, les obligations de ce don. Elles désirent que l'enfant soit bon, qu'il soit heureux, surtout, elles prodiguent des trésors de dévouement pour sa santé, son bonheur, même pour l'éducation dont le succès rejaillira sur elles. Mais l'âme ! Combien de mères y pensent sérieusement, dans la vérité, et combien comprennent leur responsabilité, à la fois effrayante et sublime ?

« L'âme, dit Joubert, ne peut se mouvoir, s'éveiller, ouvrir les yeux sans sentir Dieu. On sent Dieu avec l'âme comme on sent l'air avec le corps. »

Ouvrez donc votre cœur à cette atmosphère divine. Votre enfant y est avec vous : apprenez-lui à la respirer et à en vivre.

III

LE BUT DE LA VIE : CONNAITRE, AIMER, SERVIR DIEU

La méthode de l'éducation de l'âme est tracée par le catéchisme lui-même, ce petit livre dont

Jouffroy disait qu'il renfermait une solution à toutes les questions (1), et que Jules Simon rapprochait dans son admiration de la *Somme* de saint Thomas (2) : « Dieu nous a créés pour le *connaître*, *l'aimer*, *le servir*, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. »

Impossible de se soustraire à ces vérités et aux conséquences qu'elles entraînent.

Créés par un Etre souverain, nous dépendons de lui, et lui devons gratitude et obéissance. Voyageurs sur la terre, nous ne devons pas perdre de vue la fin qu'il nous destine dans sa bonté, fin éternellement heureuse et répondant aux aspirations qu'il a mises en notre être. Et de cette origine et de ce but : la venue de Dieu, l'aller à Dieu, — résulte notre devoir de le connaître, de l'aimer et de le servir. C'est à cela qu'il faut former l'âme, et c'est à ses trois

(1) « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants... Lisez ce petit livre qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution à toutes les questions, à toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime... »

(2) « Il n'y a eu, jusqu'ici, que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme* de saint Thomas et un *Catéchisme*. (J. Simon. *Liberté de conscience*, introduction.

grandes facultés que se rapporte encore sa formation : la connaissance pour l'intelligence, l'amour pour la sensibilité, le service, l'action pour la volonté.

Mais, dira-t-on peut-être, à prendre ces enseignements à la lettre, il n'y aurait plus qu'à transformer le monde en un vaste monastère où, les yeux exclusivement fixés sur les fins dernières, on ne ferait plus que prier, oubliant le monde et la vie du temps.

Non, cela ne rentre pas dans les desseins de Dieu. S'il appelle un nombre relativement peu considérable d'âmes supérieures à commencer dès ici-bas la vie de là-haut, il est l'auteur des relations de famille et de société qui amènent des devoirs, des occupations, des intérêts multiples. Il est aussi l'auteur des joies légitimes qui peuvent remonter à lui et le glorifier ; de tout temps il a suscité des saints dans tous les états, des saints qui, pour le servir parfaitement, n'ont négligé aucune des obligations de leur condition. Ces saints ont apporté un zèle intelligent dans les affaires terrestres, ont conduit des royaumes, entrepris des guerres, élevé des familles, dirigé des affaires ; mais ils ont fait tout cela avec une absence admirable d'égoïsme, d'orgueil, d'attachement aux richesses, ayant

toujours en vue l'honneur de Dieu et le bien de ce prochain auquel ils vouaient leur vie pour l'amour du Père commun, et toujours prêts à répondre à l'appel d'en haut, à rendre compte de leur administration, comme les bons serviteurs de l'Evangile.

La notion vraie, chrétienne, absolue de la vie n'empêchera vos filles ni d'être des épouses et des mères parfaites, si Dieu les y appelle, ni d'être parfaitement heureuses s'il leur départit les joies de la terre, ni d'être aimables, agréables et gaies. « La piété, dit saint Paul, est utile à tout. » Elle est au cœur, dit Joubert, ce que la poésie est à l'imagination », c'est-à-dire une joie et une lumière. J'entends, bien entendu, la piété éclairée et comprise, qui ouvre les grands horizons de l'au-delà, sans borner les horizons de la terre.

IV

LA CONNAISSANCE DE DIEU

Je ne peux jamais relire sans admiration ces paroles du catéchisme que je citais tout à l'heure : « Connaître, aimer, servir Dieu. » On

ne les remarque pas assez, quoiqu'on les sache par cœur, et beaucoup de chrétiens ne s'avisent pas d'en noter la sage, merveilleuse progression.

Connaître, d'abord, connaître, qui mène à aimer lorsque l'objet de la connaissance est souverainement aimable. Et aimer, qui mène à servir, parce que l'amour entraîne, soulève les fardeaux, ôte l'amertume, supprime la peine.

Il est indipensable de suivre cette progression. Je sais bien que, lorsqu'il s'agit de Dieu, la connaissance, l'amour et le service doivent être simultanés. Mais tout en formant les enfants à obéir aux lois divines, il faut, de toute nécessité, observer l'ordre que l'Eglise indique sagement.

Or, ce qui fait le plus défaut dans l'éducation de l'âme, c'est la base elle-même : la connaissance, autrement dit l'instruction religieuse.

Les mères chrétiennes parlent toutes à leurs enfants d'aimer Dieu. Elles trouvent dans leur cœur des accents touchants, poétiques ; elles font appel à leur sensibilité pour chérir le petit Jésus de la crèche, si pauvre sur son lit de paille, le Jésus crucifié, tout saignant, du Calvaire. Ces émotions, plus ou moins superficielles, aisément ressenties par un cœur d'en-

fant, constituent-elles cependant l'amour fort, immuable, provenant d'un choix éclairé, d'une connaissance réfléchie, et assez vif, assez solide pour supporter, diriger, inspirer la conduite, déterminer le service, soutenir le sacrifice, le dévouement ?

Les mères chrétiennes veillent, d'autre part, très scrupuleusement à ce que leurs enfants remplissent les devoirs de la religion. L'assistance à la messe, l'abstinence, peut-être même une certaine régularité dans la réception des sacrements, seront exigées. On y joindra même des pratiques souvent méticuleuses ou fastidieuses, qui ne répondant pas chez l'enfant à un besoin ou à un désir, s'assimilent pour lui à une ennuyeuse corvée. Mais l'esprit, l'âme de la pratique religieuse, où est-elle ? On agit sur la volonté sans songer à la préparer par la connaissance et l'amour !

Il faut le reconnaître, trop de femmes manquent d'instruction solide, et cela à une époque où elle est plus nécessaire que jamais, où la femme peut être appelée à réfuter une erreur, à établir une vérité, à combattre un préjugé ; où il lui appartient de défendre la foi de ses fils, et où, au milieu des idées troublées d'une société mêlée d'éléments si divers, elle

doit tenir dans mainte circonstance difficile le flambeau de la foi, de la règle.

Un certain goût pour la religion, une certaine tendresse de cœur ou d'imagination, certaines habitudes de dévotion, toutes choses qui, aux yeux de beaucoup, sont synonymes de piété, ne peuvent tenir lieu de cette base solide. C'est de cette sorte de religiosité que parlait Joubert lorsqu'il écrivait : « La piété n'est pas une religion, quoiqu'elle soit l'âme de toutes. On n'a pas une religion quand on a seulement de pieuses inclinations, comme on n'a pas de patrie quand on a seulement de la philanthropie. On n'a une patrie et l'on n'est un citoyen d'un pays que lorsqu'on se décide à observer et à défendre certaines lois, à obéir à certains magistrats, et à adopter certaines manières d'être et d'agir. »

J'ajouterai qu'on n'est vraiment religieux qu'à la condition non seulement de pratiquer, mais de connaître sa religion, puisque la connaissance de la religion développe la connaissance de Dieu même.

« On oublie trop que l'histoire de la religion est le fond de l'instruction chrétienne, et l'on n'étudie pas assez l'histoire sacrée, l'Ancien ni le Nouveau Testament, ni l'histoire de l'Eglise ; et les mêmes jeunes filles qui ont résumé sept

ou huit histoires de peuples différents, n'ont peut-être jamais résumé l'histoire du peuple de Dieu, et *n'ont souvent même pas lu avec suite l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1).

L'instruction religieuse est trop souvent donnée *à côté*, et par conséquent *en dehors* des autres matières, sans qu'il y ait entre des enseignements ainsi séparés la corrélation, la logique nécessaires (2). C'est la plus grave des erreurs. Si Joubert a dit avec vérité que « sans le monde religieux le monde sensible offre une énigme désolante », on peut appliquer spécialement cette parole à l'étude de l'histoire, des sciences elles-mêmes, et aussi de la littérature.

Ce n'est pas assez de faire à Dieu une part, si large qu'elle soit, dans l'éducation : c'est en Lui qu'il faut tout voir. Il est Créateur, Maître, sa Providence dirige toutes choses, il mène l'homme qui s'agite, et qui, tout en restant libre, rentre dans le mouvement des rouages divins. En se déroulant, les siècles nous dévoilent une partie du plan qui demeurait obscur tandis que les êtres et les choses

(1) MONSEIGNEUR DUPANLOUP. — *Lettres sur l'Éducation des filles.*

(2) L'instruction religieuse n'a pas une place suffisante dans l'éducation si elle n'a la première. (P. Lacordaire).

concouraient inconsciemment à l'exécuter. Quelle lumière sur l'histoire et les destinées des peuples, que ce point de vue chrétien qui les subordonne aux desseins de Dieu ! C'est en nous y conformant que « nous puiserons dans la connaissance du passé ces sentiments qui font la grandeur des nations et que les plus belles théories ne sauraient inspirer, une confiance absolue dans cette Providence qui veille sur les peuples comme sur les individus, une conviction profonde de nos droits consacrés par tant de siècles, payés par tant de sacrifices, un respect absolu, réfléchi pour l'autorité, principe de force et de puissance, enfin, le vrai patriotisme (1) ».

Ainsi, montrer toutes choses à la lumière de la foi, en tirer une conclusion chrétienne, y puiser des raisons qui fortifient le sentiment religieux, voilà déjà une grande force et une connaissance éclairée.

L'étude religieuse doit avoir, cependant, des côtés encore plus précis. Il faut que la foi s'éclaire et s'étaie de toutes les clartés, de tous les appuis dont l'Eglise surabonde. Elle prise trop haut la raison humaine, ce flambeau allumé par Dieu même dans l'âme, pour ne pas la con-

(1) OZANEAUX. — *Histoire de France.*

vier au grand ouvrage du salut. Elle offre à notre foi des vérités qui peuvent être *au-dessus* de la raison, mais alors même elle explique les droits qu'elle a de les imposer.

Le dogme doit donc être enseigné fortement. Les jeunes filles, grandes ou petites, doivent posséder la lettre même du catéchisme, et l'entendre expliquer mot par mot, et historiquement, selon le conseil de Mgr Dupanloup.

En effet, l'étude en est beaucoup plus intéressante si l'on fait connaître aux jeunes filles les circonstances de telle révélation, de telle définition, l'origine des enseignements, les occasions dans lesquelles les vérités ont été promulguées, les conciles et les saints qui les ont défendues, les hérésies qui les ont combattues, etc.

Il y a encore un enseignement religieux historique spécial.

« Il faut, dit Fénelon, ignorer profondément l'essentiel de la religion pour ne pas voir qu'elle est tout historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous prouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire... Anciennement on instruisait par les histoires. C'était la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. Elle consis-

tait à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne... Cela demande un peu plus de temps que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent; mais aussi on sait véritablement la religion quand on sait ce détail, au lieu que, quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fond des vertus que le nom de chrétien doit nous inspirer.

« Toutes ces histoires importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants ; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit (1). »

V

Donc, une instruction religieuse forte, solide, je dirai même virile, doit être donnée aux femmes. C'est en cela que l'on peut, que l'on

(1) Fénelon. — *Traité de l'Éducation des filles.*

doit dire tout haut qu'elles ont les mêmes droits que les hommes. Bien que les discussions religieuses ne servent pas à grand'chose, et qu'il soit dangereux et inutile de les provoquer, il peut se produire telle circonstance où la femme, sous peine de lâcheté, est obligée de relever une parole injurieuse à la religion, ou une de ces erreurs qui ont cours dans le monde par suite de faux points de vue. Les femmes, comme les hommes, sont enrôlées dans la grande armée chrétienne, et tout soldat doit, à l'occasion, défendre son drapeau. Qui n'a été, en pareil cas, tristement frappé de la pauvreté d'argumentation de la plupart des femmes? Elles émettent des lieux communs, des raisons de sentiment, et manquent presque toujours de savoir comme de tact, alors qu'il faudrait combattre les contradicteurs avec leurs propres armes : la logique, les sources historiques, etc.

Enfin, l'instruction religieuse est encore indispensable pour fortifier la foi, pour la rendre capable de subir, sans atteintes, les attaques directes ou indirectes auxquelles elle peut être en butte. Il n'est pas de femmes qui ne soient exposées à entendre énoncer des sophismes, des erreurs subtiles ; et si elles ne sont armées à l'avance, elles peuvent se laisser prendre à une

apparence de science et à de prétendues preuves historiques.

Toutes les jeunes filles devraient, en plus d'un catéchisme détaillé, raisonné, expliquant le dogme, les sacrements, la liturgie, etc., étudier une *apologétique*, c'est-à-dire une réfutation des arguments le plus communément soulevés contre la religion, et des erreurs et des mensonges historiques. Depuis Tertullien et saint Cyprien, les saints, les docteurs de l'Eglise, les savants catholiques n'ont pas cessé de semer par le monde ces réfutations et ces explications. La science moderne elle-même leur a fourni des armes défensives, et l'on peut dire que pour les âmes de bonne foi, pas une attaque n'est restée debout en ce qui touche à la Vérité.

VI

L'AMOUR DE DIEU ET L'ÉVANGILE

A cette triple connaissance : Dieu dans le dogme, Dieu dans l'histoire sacrée, Dieu dans les faits, les sciences, les événements de la vie, il faut joindre une connaissance plus intime, plus spéciale. Elle se confond avec la seconde

partie de l'éducation de l'âme, le second devoir envers Dieu : l'amour.

Quand il s'agit d'une personne dont le contact doit nous être utile et bon, nous ne nous bornons pas, en effet, à nous mettre au courant de ses origines, de ses qualités, de son histoire. Ses perfections devant la faire aimer et resserrer les liens qui nous unissent à elle, nous la fréquentons le plus possible, et c'est ainsi que se développe et s'accroît l'affection.

Pour que vos filles aiment Dieu, il faut le leur faire approcher, le leur montrer, si j'ose ainsi parler, par ses côtés intimes, par les révélations qu'il a faites de lui-même.

Ici se place tout naturellement la question des lectures religieuses.

Mgr Dupanloup critique sévèrement la pente qui entraîne certaines femmes vers « des livres nouveaux et d'une extraordinaire médiocrité, propres à pervertir le goût autant qu'ils affadissent les cœurs ». Nous avons déjà vu qu'il s'étonne et déplore qu'à peine un petit nombre de femmes ait lu *avec suite* une histoire de Notre-Seigneur. Et combien moins, encore, ont lu d'un bout à l'autre l'Evangile ! Combien ne le connaissent que par les extraits, admirablement choisis, il est vrai, mais incomplets,

qui se trouvent dans les paroissiens à la messe des dimanches ! Quoi ! vous faites profession de croire à l'Incarnation d'un Dieu, vous savez que le Verbe, la Parole par essence, « s'est fait homme, a habité parmi nous », a daigné parler à la terre, a fait recueillir dans des comptes-rendus dont l'authenticité historique ne peut faire de doute, les enseignements qu'il a donnés, les actions de sa vie, les sentiments de son Cœur, et ces comptes-rendus, qui sont les Evangiles, n'ont éveillé ni votre piété, ni même votre curiosité, puisqu'il faut dire le mot ! Vous délaissez le Maître pour lire des récits plus ou moins édifiants, vous cherchez, même dans la piété, des livres sans valeur, quittant la source pour des ruisseaux plus ou moins douteux ! Et ne connaissant pas dans son entier, dans ses détails, la vie et les paroles du Verbe incarné, de Celui qui est cependant votre voie, votre vérité et votre vie, vous laissez ignorer à vos filles une telle abondance de grâce, de lumière, de force, vous les privez d'un tel trésor !

Mais ne savez-vous pas qu'à chaque mot de l'Evangile, mot proféré ou vécu par Jésus-Christ, et garanti par l'Esprit-Saint, est attaché une vertu divine ? Si une malade incurable fut guérie pour avoir touché la frange du vêtement de

Jésus, quelle efficacité n'a pas sur les âmes le contact intime avec sa parole, son amour, son Cœur répandu dans l'Evangile ! Elle serait longue, l'histoire de ceux qui ont trouvé dans une seule ligne la raison suprême de leur vie et de leur salut, qu'une seule parole a arrachés au vice, acquis à de sublimes vertus, consolés dans leurs désespoirs, secourus dans leurs tentations, soutenus dans leur vie entière. Que dis-je ! Il n'est pas un chrétien qui, lisant l'Evangile, n'y trouve le mot qui lui est propre, le mot qui, à travers les siècles, a été dit spécialement pour lui !

L'Evangile est infini, comme le Dieu dont il émane. Vivrions-nous jusqu'à la fin des siècles, il suffirait à lui seul à alimenter notre âme. Il est comme Dieu, toujours ancien, toujours nouveau. La même parole se renouvelle sans cesse, répond à des besoins divers ou renaissants ; j'en appelle ici aux familiers de ce livre divin : plus on le lit, plus il dévoile ses trésors, plus il ouvre ses abîmes.

Et c'est par l'Evangile que se poursuivra cette connaissance de Dieu qui ne peut manquer d'amener l'amour divin. Comment ne pas tomber à genoux devant Celui qui y apparaît si doux, si suave, qui ne rompt pas le roseau brisé,

qui n'est pas venu pour condamner, mais pour sauver, qui laissait venir à lui les petits enfants, qui guérissait les malades, relevait les pécheurs, appelait les affligés, et pleurait sur le tombeau de son ami !

VII

LES SAINTS ET LES GÉNIES

Que vos filles apprennent encore à reconnaître Dieu dans ses saints, en qui il habite : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1) ; » qui sont comme ses organes, par qui il agit et parle encore en ce monde.

Combien de mères lisent la vie des saints à leurs filles ? Et cependant, il n'est pas de meilleur encouragement, de plus sûr exemple. Les saints étaient des créatures comme nous, faibles, portées au mal ; ils ont vécu dans toutes les situations ; on en compte parmi les rois, parmi les esclaves ; prêtres, moines, religieuses, épouses, mères de famille, les uns ont mené des

(1) Saint Paul.

vies plus angéliques qu'humaines, les autres des vies si simplement humaines que leur sainteté a consisté à faire en vue de Dieu et avec lui ce que nous faisons tous avec insouciance et caprice. Lire leur vie, recueillir leurs conseils, apprendre d'eux comment ils ont servi Dieu dans leur voie, c'est une leçon sublime et pratique à la fois. De nos jours, l'hagiographie a été admirablement comprise, on a fait vraiment revivre les grandes figures des saints, et ajouté le charme du style à la solidité de la doctrine.

Ceux qui ont le plus approché de Dieu ici-bas sont les saints et les génies, j'entends les génies religieux. Donnez à vos filles des livres marqués à ce double cachet. Qu'elles lisent avec modération, même les livres religieux ; mais que ces livres soient signés de grands noms : des noms de saints ou de ces hommes qui, bien que n'ayant pas reçu l'auréole de la sainteté, l'ont connue, cherchée, et ont consacré leurs dons à l'Auteur de tout bien.

Pour être ici plus pratique, je citerai des noms. Il y en a tant qu'une vie ne suffirait pas à tout effleurer ; mais du moins peut-on donner aux jeunes filles, pour nourrir à la fois leur intelligence et leur piété, des extraits des Pères de l'Eglise : saint Jérôme, saint Ambroise, saint

Augustin, saint Grégoire, saint Chrysostôme, etc., des docteurs comme saint Bernard, saint Thomas, des maîtres de la vie spirituelle, comme sainte Thérèse, saint Ignace, saint François de Sales ; dans notre admirable pléiade des écrivains français, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon, et parmi les modernes, Mgr Dupanloup, Mgr Landriot, le Père de Ravignon, le Père Lacordaire, etc.

VIII

LA LITURGIE

A cette liste, d'ailleurs incomplète, je tiens à noter très spécialement une addition, indispensable à cette connaissance intime et pratique de Dieu qui mène à l'amour et se confond avec lui : c'est le paroissien, complété par un livre sur la liturgie.

C'est encore une chose qui m'étonne profondément de voir un si grand nombre de femmes choisir pendant la messe, non les prières liturgiques, mais des effusions souvent banales, ou torturées pour rappeler les textes tout en les diversifiant. L'Eglise a été inspirée dans le choix

de ses prières. Sa liturgie, qui remonte pour le fond à ses origines, et conserve pieusement des paroles qui étaient déjà dites dans les catacombes, est merveilleusement adaptée, non seulement aux fêtes qu'elle célèbre, mais aux dispositions qu'elle désire éveiller en nos cœurs. Des grâces très spéciales, une vertu très particulière y sont attachées.

Je me souviens d'avoir un jour exprimé à un pieux évêque mon admiration pour l'émotion de ses allocutions et le choix de ses textes ; je n'ai jamais oublié la réponse qu'il me fit : « Je prends toujours mes textes dans le bréviaire, et les tire de la fête du jour. L'Eglise est une mère, qui nous distribue la nourriture quotidienne avec sagesse. En choisissant dans les aliments de chaque jour, on est toujours sûr de répondre à un besoin de l'âme (1). »

Aimer Dieu, c'est aimer l'Eglise, et la connaissance de l'Eglise mène à ce profond attachement, tout filial, qui doit caractériser les catholiques. La liturgie, sortie du cœur de l'Eglise, nous la fera donc connaître et aimer. Elle a des détails merveilleusement beaux, et la tendresse maternelle en est la note caractéristique. Quoi de

(1) Mgr Jourdan de la Passardière.

plus touchant que ce prénom, rappelé aux funérailles ? N'est-ce pas la mère qui recommande l'âme à Dieu par le nom qu'elle lui a donné au baptême, nom qui la spécialise en quelque sorte dans son amour ? Quelle pensée plus délicate que celle qui préside à la fête des saints Innocents ? Alors que pour les autres martyrs elle prend des habits de fête, elle adopte en ce jour ou le rose, pour célébrer ces « roses naissantes, prémices des martyrs », ou plus communément le violet, par respect, par sympathie pour la « voix qui s'élève dans Rama », pour Rachel, « qui pleure ses enfants » et qu'elle loue « de ne vouloir pas être consolée » ? Elle a des accents pour tous nos besoins, elle adapte sa prière à toutes leurs nuances. J'assistais l'autre jour à la bénédiction d'un navire. Elle s'attendrit sur ce nouveau-né gigantesque, elle loue Dieu du succès de ce travail qui l'a enfanté. Invitant les assistants à mettre leur confiance dans le Seigneur, elle demande instamment la protection d'en haut pour le navire, pour « ceux qu'il aura la mission de conduire à travers les mers ». Elle supplie le Maître de « leur tendre la main dans les moments d'angoisse, comme il a tendu la main à Pierre marchant sur les eaux ». Et, le conjurant de les conduire au port, elle étend sa solli-

citude sur leur mission et sur leur fortune terrestre : « Protégez le navire qui les porte, et le trésor qui lui est confié ! »

Il n'est pas de circonstance où l'Eglise n'intervienne, et n'ouvre les abîmes d'amour qui sont en elle. L'étude de la liturgie nous rendra, encore une fois, sa tendresse familière, et nous invitera à l'aimer.

Est-il, par exemple, un sentiment, un besoin, un état d'âme qui ne trouve dans les Psaumes le langage qui lui convient ? Les chrétiens ne savent pas assez quelle source merveilleuse non pas seulement de grâce, mais encore de poésie leur est ouverte dans la sainte Ecriture. David n'était pas uniquement un grand pénitent et un grand roi ; il fut aussi un grand poète, et il a des accents merveilleusement diversifiés. Quelle image plus saisissante que celle de l'impie élevé comme le cèdre, avec le contraste du verset suivant : « Je n'ai fait que passer, il n'était plus ? » Quelle douceur reposante dans ce psaume : « Le Seigneur est mon Pasteur... Il me conduit le long des eaux sans me fatiguer... Quand même je descendrais dans la vallée des ombres de la mort, je ne craindrais rien... »

(1) Nous ne saurions trop recommander ici l'*Année liturgique*, de Dom Guéranger, et *le Livre de la prière antique*, par Dom Cabrol.

Et cette description des bénédictions promises au juste : « Ses enfants entoureront sa table comme de jeunes plants d'olivier... » Et cette comparaison de la vie humaine et de l'herbe vite séchée, — de la terre qui change comme un manteau, comme un vêtement, du ciel que Dieu repliera comme une tente, — et ces louanges, empreintes d'un enthousiasme du plus haut lyrique, auxquelles sont conviés les êtres animés et inanimés, — et cette confiance, proclamée dans les termes les plus doux : « Le Seigneur vous gardera à l'ombre de ses ailes... il a ordonné à ses anges de prendre soin de vous, de peur que vous ne heurtiez vos pieds contre la pierre... » Et la douleur, enfin, s'exhalant comme le gémissement du « passereau solitaire sur le toit », tandis que l'âme, avide de Dieu, demande « les ailes de la colombe pour voler et se reposer » ?

C'est l'Esprit-saint lui-même qui s'est fait l'interprète de tous les sentiments de notre âme. Et nous négligeons le merveilleux, le divin manuel de prières qu'il nous a préparé !

IX

SENSIBILITÉ ET SENTIMENT

Il est nécessaire, ici, de dire un mot d'un écueil assez fréquent dans certaines éducations de jeunes filles.

Souvent, voulant développer en elles l'amour de Dieu, on n'arrive qu'à stimuler leur *sensibilité,* à produire en elles des émotions qui, essentiellement liées à certaines circonstances, sont fugaces, éphémères, sans influence sur la conduite, et qui, en outre, offrent un réel danger : celui de tromper les jeunes filles et celles qui les dirigent, en leur faisant prendre pour une piété réelle, profonde, ce qui n'en est que l'apparence ou l'ombre.

En matière de piété, il importe essentiellement de distinguer entre le *sentiment* et la *sensibilité.* Un sentiment très vrai, très profond peut fort bien ne pas avoir d'écho extérieur, et être indépendant des *émotions.* Le sentiment religieux naît de la bonne volonté, et l'amour de Dieu est un libre choix, une préférence de cette volonté, avant d'être une inclination naturelle du

cœur. Celle-ci, qui vient de la sensibilité, peut être un hommage à Celui qui a créé notre cœur et qui s'est fait homme pour le conquérir. Mais elle n'est pas indispensable, parce qu'elle ne dépend pas toujours de nous. Jésus-Christ a pris soin de tracer lui-même les règles à l'aide desquelles on reconnaît le véritable amour : « Celui qui m'aime gardera ma parole, » et : « On connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. »

Donc, l'observation de la loi divine et l'amour du Christ visible, des membres du Christ, le prochain, voilà les marques de l'amour de Dieu dans une âme.

Il importe extrêmement de graver ces vérités dans les âmes des jeunes filles. Elles sont sujettes à des élans de dévotion auxquels succèdent des périodes de sécheresse ; dans le premier cas, elles se complaisent volontiers dans une piété de théorie, dans le second, elles sont tentées de croire tout perdu. Qu'elles apprennent à consulter ce criterium infaillible : remplissent-elles leurs devoirs envers Dieu et le prochain, sinon sans défaillances, du moins avec bonne volonté ? Si oui, elles aiment Dieu malgré les obscurités et les sécheresses. Si non, elles se paient de mots et de sentiments imaginaires,

et elles ont de la *sensibilité* sans posséder le *sentiment*.

X

LE SERVICE DE DIEU ET LES COMMANDEMENTS

Après la connaissance, qui engendre l'amour, il y a le service.

Ici encore, il est indispensable que les mères et les institutrices voient juste.

Il y a envers Dieu un service qui oblige rigoureusement, uniformément tous les chrétiens. Il est énoncé dans les Commandements de Dieu et de l'Eglise.

Il y a encore un service qui, commun à tous dans un sens général, prend pour chacun une forme spéciale : c'est le devoir d'état.

M'adressant à des chrétiennes, je jugerais inutile de parler des Commandements, si je n'avais vu des personnes se targuant de religion, et même de piété, se montrer à cet égard étrangement relâchées ou singulièrement ignorantes.

Je connais des *chrétiennes* qui, arrivant trop tard à la messe du dimanche, ne retournent pas à une autre messe.

J'en connais, surtout, hélas ! qui ne s'inquiètent pas de faire observer à leurs domestiques les lois de l'Eglise, et qui font ou laissent travailler le dimanche, fermant les yeux volontairement sur cette conséquence de leurs exigeances, de leurs menaces, de leur vanité.

« Je ne veux pas, disent certaines, qu'on travaille *pour moi* le dimanche ; mais *arrangez-vous*, il me faut ma robe à la première heure, sinon, je ne reviendrai pas. »

Et l'ouvrière travaille la nuit, ou pour ces clientes inflexibles, ou pour celles d'à côté.

Parlerai-je de celles qui exposent l'âme de leurs domestiques aux pires chutes en tolérant qu'ils sortent le soir, qu'ils aillent au bal, au théâtre, en laissant traîner des livres et des journaux dangereux ?

Formez donc vos filles, mères qui répondrez de leurs âmes, et, dans une certaine mesure, de celles que vos filles elles-mêmes auront à diriger, formez-les, dis-je, à la stricte observance de la loi : l'obéissance à la religion et la charité, c'est rigoureusement indispensable pour le salut.

XI

LE DEVOIR D'ÉTAT

Et que de choses il y aurait à dire du devoir d'état !

Il est le sentier particulier tracé à chacun de nous dans la grande voie générale où nous sommes engagés. Si nous ne le suivons pas, nous dévions de la voie elle-même. A ce devoir est lié pour nous le plan divin que nous sommes appelés à réaliser. A ce devoir sont attachés les secours spéciaux, la force, la grâce, le succès de notre vie chrétienne. De ce devoir, enfin, dépendent le bien et même le salut de ceux dont nous sommes responsables.

Chaque être, dans la création, a son rôle particulier, dont il ne peut s'écarter. Seul l'homme, doué de liberté, est appelé à accepter un devoir dont son choix fera le mérite, mais dont le rejet a pour lui des conséquences fatales.

Toute jeune fille doit être mise à même de reconnaître son devoir d'état, et, l'ayant reconnu, de le suivre de préférence à toute autre obligation moins impérieuse. Faute de lumière pour

distinguer ce devoir, et d'énergie pour le préférer à tout le reste, on a des femmes dévoyées, des vies faussées, et l'on assiste à de véritables catastrophes sociales et domestiques.

Cela semble très simple de reconnaître où est le devoir, beaucoup plus simple, en tout cas, que de le pratiquer.

Il est cependant indéniable que beaucoup de femmes, dont le jugement n'est pas droit, se donnent beaucoup de peine en dehors de leur voie, et même se sacrifient à des devoirs imaginaires ou tout au moins secondaires.

J'ai connu une jeune femme qui a laissé son mari seul pendant des années, dans la ville où le retenait sa situation, pour vivre auprès de sa mère malade. Soigner sa mère, c'est bien, c'est louable, c'est un devoir dans certaines limites; mais ces limites elles-mêmes sont tracées par la parole divine : « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son mari ; » et la fille très dévouée, très admirable, dont je parle, était une épouse égarée, responsable devant Dieu des révoltes de son mari, de son foyer détruit, de l'harmonie conjugale rompue.

Je connais d'autres femmes qui, pour ne pas accompagner leur mari en province où elles redoutent l'ennui, prennent pour prétexte les

études d'enfants très jeunes, qui ne souffriraient évidemment pas d'un changement de collège.

On en voit encore qui passent leur vie à faire au-dehors de bonnes œuvres, tandis que leur maison est abandonnée et leurs enfants négligés.

Ces personnes, évidemment, n'ont pas l'intention de manquer à leur devoir. Elles vous diront, et c'est réel, que leur vie n'est qu'un long dévouement. Mais est-ce ce genre de dévouement que Dieu exige d'elles? Tout est là.

Donc, il est plus important qu'on ne le pense d'apprendre aux jeunes filles à reconnaître ce que leur état exige ou exigera d'elles, et de leur faire comprendre que se dévouer, se sacrifier au détriment de ces obligations, c'est chose inutile et même répréhensible. Il faut les prévenir contre les devoirs imaginaires, contre l'illusion.

Il est très rare, d'ailleurs, que le devoir soit douteux. Les enseignements divins, la voix intérieure de la conscience, le bon sens lui-même, s'il a été cultivé, éclairent suffisamment ce point. J'ajouterai que Dieu nous donne une assistance spéciale en tout ce qu'il exige de nous, une assistance qui s'appelle grâce, et qui se compose de lumière et de force. Mais si l'on se trou-

vait dans une situation embarrassante, comme on ne saurait nier qu'il n'en existe, on peut et l'on doit prendre un conseil autorisé.

Et ayant reconnu son devoir, il faut y être fidèle. C'est dès les premières années, qu'une mère, qu'une institutrice doivent intervenir, inclinant vers le devoir le cœur des enfants, y formant leurs habitudes, et les pénétrant de l'impossibilité morale d'y manquer. Pour l'enfant, le devoir d'état consistera dans l'obéissance et le travail. Que ce soit une loi inflexible, que tout cède à ce qui doit être. On peut modifier les détails et les circonstances, mais le principe doit demeurer immuable. C'est là une formation dont les conséquences sont de la plus haute gravité, puisqu'il s'agit de l'orientation de la vie tout entière, du but indiqué par Dieu lui-même.

Un prélat me disait un jour : « Si j'avais à fonder une confrérie, le nom en serait tout trouvé : je l'appellerais, sûr de répondre à un besoin intense, et de combler une lacune plus que regrettable, la *confrérie du devoir d'état* (1). »

(1) Mgr Dulong de Rosnay.

XII

LES BONNES ŒUVRES

Après les devoirs rigoureux, indispensables, il y en a d'autres, nécessaires aussi, mais moins précisés, et offrant plus de latitude dans leur adaptation à chaque âme, à chaque vie particulière.

Je veux parler des bonnes œuvres qui, dans une gamme très étendue, très proportionnée aux natures, aux situations, aux circonstances, sont nécessaires au salut, puisqu'elles sont les fruits de l'amour de Dieu, les fleurs de son service, et qu'elles formeront aussi la matière de notre jugement.

Ce qu'on embrasse sous le nom générique de bonnes œuvres, d'œuvres louables, a pour objet Dieu et le prochain. Elles comprennent, comme lignes générales, la prière, la pénitence, l'aumône.

La prière, à son tour, en tant que culte rendu à Dieu, peut comprendre tous les actes de piété en usage dans l'Eglise.

La pénitence, à laquelle est obligé tout

homme, en tant que pécheur, embrasse non seulement les sacrifices et les austérités auxquels on est appelé dans des mesures infiniment dissemblables, mais l'acceptation résignée de toutes les peines, de toutes les souffrances, de tous les ennuis d'ici-bas.

L'aumône, enfin, résume tout ce que peut donner un cœur noblement épris du prochain : dans l'ordre matériel l'argent, le travail des mains, les visites, les soins, etc., dans l'ordre moral le conseil, l'appui, l'enseignement, la consolation, l'exemple.

Disons un mot de cette triple forme des bonnes œuvres.

XIII

LA PRIÈRE

Nous pouvons considérer dans ce qu'embrasse le mot *prière*, ce qu'on appelle généralement la piété ou la dévotion.

La piété de vos filles doit être sincère : ce n'est autre chose que l'épanouissement de l'amour de Dieu, la poésie de la religion, pour

répéter le mot de Joubert. La dévotion alimente la piété.

Mais la dévotion doit être éclairée. « Vous aimerez en esprit et en vérité », a dit Notre-Seigneur. Cela ne veut pas dire que nous ne devions pas à Dieu un culte extérieur : tout ce que nous tenons de lui doit lui rendre hommage ; mais le culte extérieur, s'il n'a une âme, ne saurait honorer le Seigneur.

Trop de femmes font consister leur dévotion à passer un certain temps à l'église, et surtout à réciter uue quantité déterminée de prières plus ou moins bien dites, plus ou moins accompagnées de distractions. Trop d'entre elles encore font passer avant tout ce qui n'est pourtant pas indispensable, et se font une obligation, souvent fastidieuse pour les autres, de ce que leur seule volonté a établi ; elles ont même une complaisance erronée pour leur exactitude, qui, pourtant, en maintes circonstances, aurait dû céder le pas à la charité.

Que vos filles aient une idée plus juste de la piété et de la dévotion. Une femme qui vit dans le monde ne doit pas se créer d'obligations de ce genre. Des prières en petit nombre, mais animées d'une foi profonde et vivifiées par le sentiment de la présence de Dieu, sont préfé-

rables à des oraisons sans fin, dont l'attention serait presque toujours absente. Les exercices religieux doivent être tenus en grand honneur, mais subordonnés, en ce qui n'est pas d'obligation, au devoir d'état. C'est ainsi qu'une mère de famille qui négligerait ses enfants pour assister à des cérémonies religieuses de surérogation, comprendrait mal son devoir.

Cependant, il importe de faire une remarque. Trop de femmes prennent le prétexte de leurs devoirs d'état pour se dispenser des exercices religieux auxquels répugnent leur légèreté ou leur tiédeur ; elles oublient que la prière et la réflexion sont l'âme de leurs obligations, et qu'elles puisent dans les sacrements la patience, la force et la lumière pour les bien remplir. Il n'est personne qui ne puisse dérober soit à son sommeil, soit à ses plaisirs, soit à sa toilette, quelques instants à consacrer à Dieu. La famille et même le ménage y trouvent leur avantage. Une jeune femme qui avait pris récemment l'habitude d'assister quotidiennement à la messe me disait : « Tout, chez moi, se ressent en mieux de mon lever matinal ; jadis, je prolongeais mon sommeil, n'ayant pas le courage de me lever ; maintenant, la pensée de la messe, d'une part, et de l'autre, l'impossibilité d'y as-

sister si ce n'est de bonne heure, me stimulent ; je commence en somme plus tôt ma journée, sans parler de la disposition meilleure où je me trouve vis-à-vis des gens et des choses. »

Ce que je voudrais, c'est une piété qui établît entre Dieu et l'âme un lien intime, une vie commune ; ce qu'il faudrait, c'est convaincre les jeunes filles que Dieu réside en elles : « Si quelqu'un observe mes commandements, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Pénétrées de la présence de cet Hôte divin en elles, elles iraient joyeusement à leurs devoirs, à leurs plaisirs, même, se recueillant rapidement, mais souvent, pour l'adorer, lui demander son aide, le remercier, lui dire une parole d'amour. Je voudrais que chacune d'elles prît l'habitude de se retirer quelques instants en elle-même le matin, pour élever son cœur à Dieu, lui offrir sa journée, *se nourrir* d'une parole de l'Evangile. Quelques minutes de ce cœur à cœur avec Dieu valent mieux que de longues prières vocales.

Je voudrais encore que la journée ne s'achevât pas sans qu'elle ait lu deux ou trois pages d'un bon livre. Quant au reste, il dépend des circonstances. Il est indiscutable que l'assistance quotidienne à la messe, quand elle est possible,

communique à la fois force, grâce et douceur. Un confesseur sage et prudent devra déterminer les conditions dans lesquelles on doit s'approcher des sacrements, et le devoir de la mère sera de s'incliner devant sa décision.

Enfin, je rappelle ici ce que je disais de la liturgie, et j'insiste également sur la dévotion *paroissiale.*

Il y a des grâces spéciales attachées à la paroisse, et il est dans l'esprit de l'Eglise d'assister aux offices. Ils sont de la plus grande beauté, et s'exercer à en pénétrer l'esprit, c'est s'ouvrir une source intarissable de piété.

Les jeunes filles doivent encore apprendre à écouter les sermons et les instructions avec respect et bonne volonté, ne les considérant pas comme des séances littéraires, mais comme des secours donnés par l'Eglise, et s'isolant de la forme pour recueillir avec foi la parole de Dieu.

Avant d'abandonner ce sujet, que les mères me permettent de leur adresser un double conseil :

D'abord, de ne pas fatiguer leurs filles en leur imposant des actes de dévotion que Dieu ne leur demande peut-être pas, et qui risqueraient de les dégoûter de la véritable piété. Et aussi de

ne pas apporter de puérilité dans la pratique, de se garder de ce que sainte Thérèse appelait les *dévotions niaises*, dans lesquelles il entre plus de superstition que de vraie religion.

Ensuite, d'éviter l'excès contraire, qui est de redouter pour leurs enfants une note de piété trop prononcée. Dans leur intérêt *comme dans le vôtre*, vos filles ne connaîtront, n'aimeront, ne serviront jamais trop Dieu. Que craignez-vous ? L'excès ne vient pas de la piété, mais de son aveuglement ; à vous de l'éclairer.

Il faut le dire, beaucoup de mères redoutent, en laissant leurs filles suivre l'élan de leur cœur et l'impulsion de la grâce, qu'elles n'arrivent à la vie religieuse. Je n'ai pas l'intention de traiter ici la grave question des vocations. Je dirai, en deux mots, qu'il y a eu des saints dans le monde comme dans le cloître, et que, selon saint Paul, « la piété est utile à tout ». J'ajouterai que l'on risque le salut et même le bonheur de ses enfants, et que, d'autre part, on fait abus de son autorité en les détournant d'une vocation reconnue, et enfin, j'affirmerai que l'appel spécial de Dieu pour la vie religieuse est indépendant du développement de la piété, et que celle-ci consiste justement à chercher et à accomplir la volonté divine.

XIV

LA PÉNITENCE

Le mot de pénitence semble choquant à notre société moderne. Il est volontiers relégué dans les cloîtres, et éveille l'idée trop spéciale d'austérités et de macérations qui, en effet, sont presque toujours incompatibles avec la vie et même les devoirs d'une femme vivant dans le monde.

La pénitence n'en reste pas moins le devoir strict de tous les chrétiens. Elle peut se rattacher la prière et l'aumône : « La charité couvre la multitude des péchés. » Mais elle comprend certainement la souffrance, volontaire ou involontaire.

Ce sera d'un esprit chrétien de rendre familier à vos filles ce mot sévère ; elles doivent apprendre, à l'occasion, à se punir elles-mêmes par un sacrifice ou un renoncement quelconque. Pourquoi des chrétiennes ne feraient-elles pas, sous un Roi crucifié, ce que la raison et la logique purement humaines faisaient pratiquer à certains philosophes de l'antiquité païenne ?

Mais la principale pénitence et la plus méritoire, la plus pure aux yeux de Dieu, parce que, n'étant point volontaire, elle ne laisse pas de prise à l'orgueil, c'est l'acceptation patiente et généreuse des souffrances que Dieu envoie et permet pour notre purification et notre perfectionnement.

Les mères ne savent pas assez de quelle lumière elles éclaireront pour leurs filles les obscurités de la vie en leur y montrant la volonté divine, quelle force elles leur donneront, et de combien d'amertume elles dépouilleront des souffrances qui, si l'on n'y voit une vertu secrète, sont insupportables.

Expier, non seulement pour soi, mais pour d'autres, par l'effet de la communion des saints, recueillir des mérites sans nombre dans ce qui devait accabler ; acheter, en souffrant, le salut d'âmes chéries, voilà certes, des mobiles bien capables de dissiper les ténèbres, de soulever les fardeaux, de relever les âmes. C'est une des leçons les plus rarement données, et cependant les plus nécessaires et les plus fructueuses.

XV

L'AUMÔNE

Et l'aumône ? Répétons ici qu'elle est un devoir *strict*. La mesure et la forme seules varient.

La plupart des gens s'imaginent avoir été créés pour leur propre satisfaction, et avoir tout reçu pour leur propre jouissance. Aussi, s'ils donnent quelque chose d'eux-mêmes, ils sont prêts à porter aux nues leur propre dévouement, et s'ils abandonnent une part de superflu, ils sont contents et fiers de leur générosité.

Disons-le hautement : ceux-là seuls sont vraiment généreux qui vont au-delà du devoir en prenant sur leur nécessaire ou en atteignant le sacrifice. Les autres ne font qu'accomplir, plus ou moins étroitement, une obligation rigoureuse.

Combien de pauvres, au jugement, se lèveront, et diront aux riches qui ont donné avec mesure : Moi j'ai eu faim, et vos aumônes parcimonieuses ne m'ont pas atteint !

Il y a un luxe qui crie vengeance à Dieu

comme le sang d'Abel, car il est fratricide, et s'exerce aux dépens de centaines de créatures humaines. Il y a des satisfactions qui coûteront un jour des regrets amers, parce qu'elles ont été prises au mépris des misères qui, cependant, s'étalaient au grand jour. Notre miséricordieux Sauveur n'a parlé que d'un damné ; le mauvais riche. Posséder des richesses et ne pas en faire part aux autres, c'est aller contre le plan providentiel, c'est rejeter l'honneur que Dieu nous fait quand il nous destine à aider sa Providence.

Oh ! que je voudrais voir toutes les éducations imbibées de charité ! Comme je voudrais voir établi ce grand principe qu'on n'a reçu que pour donner, — et ramenée à sa juste valeur l'admiration exagérée qui s'adresse à certaines aumônes ! Ces dons sont-ils en rapport avec votre fortune ? Si oui, c'est bien ; sinon, loin de vous louer, on devrait vous couvrir de blâme.

Mais l'aumône, elle-même, doit être réglée. L'amour de Dieu règle la charité, c'est le mot même de l'Ecriture : l'Epouse du cantique dit que son Epoux « a réglé en elle la charité ».

Ainsi, ce serait évidemment une faute de faire des dettes pour donner. Les droits de ceux qui ont travaillé pour vous priment même ceux des

pauvres. Une mère de famille ne doit pas dilapider le bien de ses enfants : elle doit assurer leur éducation et leur sort. Il faudrait cependant, en vue de l'avenir, persuader aux jeunes filles que la prudence est trop souvent le prétexte de la dureté de cœur, et que, d'autre part, Dieu bénit les familles qui font très large la part des pauvres. Une des raisons derrière lesquelles on se retranche pour donner peu, c'est justement cette nécessité d'amasser pour les enfants, et aussi celle de *tenir son rang*. Il appartient aux mères de ne pas se laisser illusionner par des apparences de justice, et de donner à leurs enfants des exemples dont ils se souviennent plus tard en matière d'aumône et de charité.

D'ailleurs, l'aumône a des formes diverses, nous l'avons dit. Telle femme qui ne peut disposer de beaucoup d'argent pourra donner son temps en transformant des vêtements hors d'usage, en visitant, en soignant des malades, et enfin, en exerçant la charité envers les âmes. Celle-là, du moins, est à la portée de toutes. Elle comprend tant de choses ! Instruire les enfants moralement abandonnés, les préparer à la première communion, c'est déjà une des œuvres les plus belles de notre temps, et l'on peut y associer les jeunes filles ; suggérer un bon

conseil, prévenir une faute, donner des leçons à qui n'en peut payer, en sont d'autres bien utiles aussi. Charité encore de consoler les affligés, de distraire ceux qu'accable le fardeau de la vie ou de la maladie, de faire une lecture à un aveugle, de supporter un importun. Tout cela, on le fait sans fortune ; on doit y habituer les enfants dans la mesure convenable, et on les forme ainsi à ce don de soi, plus intime, plus méritoire aussi que le simple don de l'argent.

XVI

L'EXEMPLE

Enfin, et je termine par là, il y a la charité de l'exemple. Il faut apprendre à vos filles que l'exemple est le grand apostolat comme il peut être le grand scandale du prochain. Mais pour achever cette éducation d'âme qui est le couronnement aussi bien que le fondement de votre œuvre, vous devez vous-même, de toute nécessité, leur prêcher d'exemple.

« Votre famille, écrivait saint François de Sales, aimera votre dévotion si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux

occurences des affaires, plus aimable à reprendre, et ainsi du reste ; monsieur votre mari, s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale en son endroit et plus souève en l'affection que vous lui portez ; messieurs vos parents et amis, s'ils reconnaissent en vous plus de franchise, de support et de condescendance à leurs volontés qui ne sont pas contraires à celles de Dieu. Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante (1). »

Une dévotion attrayante ! C'est peut-être là ce qui attirera le mieux l'âme de vos enfants, et qui les attachera le plus solidement à la piété. Tant de mères revêtent leur dévotion de leur mauvais caractère, de leur humeur grondeuse, de leurs caprices, de leur raideur ! Et les pauvres enfants, qui ne savent pas démêler, attribuent à la piété ce qu'elle abhorre et repousse. Comment, dès lors, ne s'en éloigneraient-ils pas ?

En vous transmettant ce conseil de saint François de Sales, ce sont vos filles que je vise encore. Montrez-leur une dévotion attrayante, et l'éducation de leur âme sera à moitié faite.

(1) Saint François de Sales. — *Lettre à la Présidente Brûlart.*

CONCLUSION

LA FEMME FORTE

Il a été défini par l'écrivain inspiré, le véritable féminisme, le féminisme de tous les temps. Il est toujours vrai, toujours jeune, le type de la femme forte, et il doit être médité par les chrétiennes de nos jours comme il l'a été par les femmes de la Bible.

C'est cet idéal que nous avons essayé de retracer dans ces causeries, et nous recommandons aux mères et aux filles d'en faire à la fois l'objet de leur étude et de leur ambition, s'efforçant d'en pratiquer la lettre, et d'y découvrir le sens caché que contient, en outre de la parole extérieure, l'enseignement de l'Ecriture sainte.

Le portrait est complet : il n'est pas un seul devoir de la femme qu'il n'embrasse, de même qu'il applique à l'intérieur, à l'âme, les traits

qu'il offre à l'imitation. Et nous avons dit qu'il est toujours actuel, parce qu'en effet la grande et providentielle mission de la femme est toujours la même, que le foyer, la famille, la vie du cœur, ont toujours les mêmes lois constitutives, posées par Dieu dès l'origine, et devant rester identiques jusqu'à la fin des temps.

*
* *

L'écrivain sacré nous avertit d'abord qu'il va dépeindre un idéal. Cet idéal peut, doit être réalisé : c'est l'honneur comme le privilège de la religion de mettre l'idéal dans la conduite elle-même, et c'est ce qui s'appelle la Sainteté. Mais enfin, le type qu'il nous offre est rare, plus rare et « plus précieux que les perles qui viennent des extrémités du monde : *qui trouvera la femme forte ?* »

Il résume en quelques traits ses triples devoirs d'épouse, de mère, de maîtresse de maison :

« Le cœur de son mari met sa confiance en elle, » parce qu'elle est éclairée, sûre, fidèle, « et il n'aura pas besoin de richesses étrangères », parce qu'elle lui donne les vrais biens de la vie, et apporte en outre à son foyer une sage et fruc-

tueuse économie. « Elle lui rendra le bien, et non le mal, tous les jours de sa vie ; » c'est-à-dire qu'elle sera généreuse, que, au-dessus des offenses qui échappent, dans la vie commune, même à l'amour le plus sincère, elle saura pardonner, et ne comptera jamais avec ceux qu'elle aime.

« Son mari sera illustre dans les assemblées, assis au milieu des sénateurs de la terre. » Elle n'étouffera aucune de ses laborieuses et nobles aspirations ; elle ne le détournera pas du travail, elle l'inspirera, même, mais à la façon des anges gardiens qui, dit je ne sais plus quel écrivain, guident en demeurant invisibles ; elle lui fera honneur par sa propre manière d'être et la tenue de la maison.

Ses devoirs de mère sont tracés non moins clairement. Sa vigilance ne se dément pas : « levée avant le jour... ceignant ses reins de force, affermissant son bras... elle a considéré les sentiers de sa maison... sa lampe ne s'éteint pas pendant la nuit » ; pas une heure, pas un moment où elle ne veille. Elle s'occupe aussi avec une légitime ardeur des biens temporels de sa famille. C'est pour ses enfants qu' « elle a considéré un champ et l'a acheté, » qu' « elle a planté une vigne du fruit de ses mains »,

qu'elle a préparé de doubles vêtements ». « Elle a ouvert la bouche à la sagesse » pour les instruire, et « une loi de douceur est sur ses lèvres », pour les diriger par les plus hauts et les plus sûrs mobiles.

Et cette tâche complémentaire, qui est un prolongement de la maternité, je veux dire le soin des serviteurs, n'est point oubliée : ce ne sont pas seulement les traces des pas de ses enfants qu'elle épie jour et nuit, elle veille aussi sur ses domestiques. « Elle leur a partagé le travail et la nourriture » avec sagesse, justice et générosité ; eux aussi, en vue de l'hiver, ont de « doubles vêtements ». Elle leur donne l'exemple en travaillant « aux choses fortes », en tissant la laine et le lin.

Et les pauvres? Une ligne peint sa mission envers eux, mais que cette ligne contient de choses : « Elle a ouvert la main à l'indigent, elle a étendu ses mains vers le pauvre. » Et ces nobles et fortes mains, qui ont travaillé pour lui, restent ouvertes, pleines des richesses qu'elle apporte « comme le navire d'un marchand, » demeurent tendues à toutes les misères, à toutes les faiblesses.

Quelle maîtresse de maison est cette femme levée avant le jour, toujours vigilante, occupée

à accroître la fortune des siens, travaillant sans ménager sa peine ! Rien n'est négligé, pas même le juste soin de ce foyer pour lequel elle « ne craint ni le froid ni la neige ».

Ce n'est pas tout. La femme forte, pour remplir sa tâche, doit agir sur elle-même. Suivez ici sa loi intérieure, personnelle : elle est une « femme de bon sens », ce qui suppose l'éducation du jugement et la possession de soi ; elle est « amie du silence », ce qui ouvre une double et infinie perspective de sagesse et de charité ; elle a cultivé son intelligence et les dons qu'elle a reçus : « rien n'est comparable à une femme bien instruite. »

Elle pratique une austérité de vie qui lui est personnelle, et qui la rend propre à sa mission : le lever matinal, les veilles prudentes, le travail sous toutes ses formes, même celui qui concerne les « choses rudes », la charité qui lui fait rendre le bien pour le mal, et qui lui rend l'aumône habituelle, la crainte du Seigneur, crainte filiale et aimante qui la dirige et multiplie ses œuvres.

*
* *

Et quelles sont les sanctions de ces tâches

réalisées, de cette vertu pratiquée, de cet idéal poursuivi ?

Elles sont diverses, et nous les offrons comme conclusion à celles qui ont suivi notre étude.

« Ses enfants se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse ; » bienheureuse parce que la semence qu'elle a mise en eux a germé, que la vigne qu'elle a plantée dans leur cœur a donné du fruit ; bienheureuse parce qu'elle est une mère aimée et respectée, bienheureuse encore parce qu'une récompense sans fin l'attend, et que « la génération du juste sera éternelle ».

« Son mari aussi s'est levé et a dit ses louanges. »

Quel témoignage que celui de l'ami, du compagnon de toute une existence, du père de ses enfants, de celui qui était placé tout près pour voir les défauts, pour souffrir des défaillances et des lacunes ! Quelle douceur de l'entendre dire qu'on surpasse les autres, et faire l'éloge de ses œuvres !

Mais ce n'est pas tout. Le respect, l'amour dont la femme forte est entourée, ce n'est que la récompense terrestre. Voici la sanction suprême : « elle sourira à son dernier jour. » Lorsque, près de quitter ce monde, elle jettera un dernier regard sur sa tâche laborieuse, sur « ces

jours qu'elle n'a pas passés « dans l'oisiveté », sur cette demeure dont « les sentiers lui ont été familiers », sur « ces œuvres qui la loueront dans l'assemblée des juges », au tribunal de Dieu, elle n'aura ni crainte, ni douleur, mais, dans une humble confiance en Celui qui a dit : « Courage, bon et fidèle serviteur, » dans la joie filiale de l'enfant qui a achevé sa tâche et rentre à la maison paternelle, elle accueillera la mort avec un sourire, non comme une fin, mais comme un commencement.

TABLE DES MATIÈRES

FIN

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

